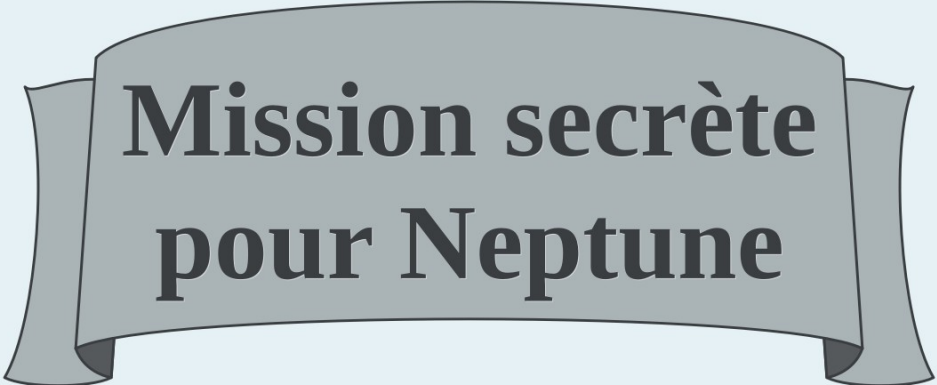




Mission secrète pour Neptune

Walsh, J. M.

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

J. M. WALSH

MISSION

SECRÈTE

POUR

NEPTUNE



J.M. WALSH

**MISSION
SECRÈTE**
pour
NEPTUNE

TRADUCTION DE
JACQUELINE RAFFEJEAUD

HACHETTE

**Cet ouvrage
a été publié en Angleterre
sous le titre
VANGUARD TO NEPTUNE**

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris la Russie.
Copyright by Librairie Hachette 1954.

LE RAYON FANTASTIQUE
vous présente
LA SCIENCE-FICTION

QU'EST-CE QUE LA SCIENCE-FICTION ?

Comme son nom l'indique, un mélange de réalité et d'imagination. C'est l'aventure de demain... »

DEPUIS QUAND EXISTE LA SCIENCE-FICTION ?

Personne ne peut le dire. Elle est aussi ancienne que la fantaisie. Platon, Cyrano de Bergerac, Voltaire, Edgar Poe, Jules Verne en ont fait bien avant que le mot soit inventé, en 1926, par l'Américain Hugo Gernsback.

À QUI S'ADRESSE LA SCIENCE-FICTION ?

À tous les lecteurs curieux de nouveau et d'évasion intelligente. Ce qui ne l'empêche pas de compter de grands savants parmi ses fidèles lecteurs.

LA SCIENCE-FICTION EST INSTRUCTIVE.

On peut même dire que c'est le plus instructif des genres littéraires. Ses lecteurs apprennent bien des choses qu'ils n'auraient jamais sues sans elle.

LA SCIENCE-FICTION DÉVELOPPE L'IMAGINATION.

En entraînant ses lecteurs dans un domaine sans limite où l'esprit peut vagabonder à travers l'espace, le temps et les dimensions. Elle ne connaît pas d'« impossible ». Elle prévoit la réalité toute proche, peut-être.

LA SCIENCE-FICTION EST DISTRAYANTE.

Elle ne manque jamais ni d'actions, ni d'aventures, ni même d'émotions fortes. Plus que tout autre genre, elle absorbe le lecteur par ses récits si éloignés des choses de tous les jours et des événements conventionnels.

LA SCIENCE-FICTION EST VARIÉE.

L'une de ses principales vertus est son infinie variété, son renouvellement incessant. Alors que les autres genres sont limités à notre Monde, elle a l'Univers entier.

LA SCIENCE-FICTION *est une fenêtre ouverte sur l'avenir.*

PREMIÈRE PARTIE

LES MONSTRES BLANCS

CHAPITRE PREMIER

À BORD DU « SIRIUS »

COMME il faut peu de chose pour détourner de son cours normal l'existence d'un homme ! Si les roues du Destin n'avaient un moment dérapé, je n'aurais sans doute jamais vécu la grande aventure.

Le monde, en cette nuit de juin de l'an 2235, ne m'avait jamais paru si beau. L'équipage du navire interplanétaire, le *Sirius*, dont je faisais partie, se disposait à l'envol et je me disais que la Terre était plus attrayante que jamais. Sans doute était-ce par comparaison avec les autres planètes – Vénus, humide, nuageuse, Mars, inhumaine et stérile, terre de robots, la Lune, désolée et dénuée de toute végétation.

J'étais jeune à l'époque, j'avais à peine trente ans, et j'étais officier navigant sur le paquebot interplanétaire, le *Sirius*, où j'attendais toujours un avancement qui me semblait légitime, mais qui ne venait jamais. Mes supérieurs ne tenaient pas à quitter le métier qui les menait d'une Planète à l'autre et où ils jouissaient de la compagnie des femmes de Mars, belles et racées, ou des Vénusiennes, fines et délicates. En outre, les trajets étaient rapides, coupés de longues permissions dans les ports terrestres, et les salaires assez élevés.

Mais ce n'était pas tout. Ceux qui se prétendaient bien informés affirmaient que des influences mal connues écartaient des postes à prendre tous ceux qui, comme moi, n'avaient que leurs capacités techniques et personne pour les pistonner.

Mes camarades commençaient à perdre courage. Et moi, je rongais mon frein avec amertume. Si j'avais été de quelques années plus jeune, j'aurais quitté le service des paquebots et rejoint la Garde interplanétaire. Là au moins, le mérite comptait plus que le piston. Les vieux cargos eux-mêmes, les vagabonds de l'Espace, offraient plus de possibilités d'avancement.

Eh bien, je referais une fois de plus le voyage vers Mars et au cours du

trajet, j'aurais le temps de réfléchir à la situation. Peut-être découvrirais-je un moyen d'obtenir l'avancement que je convoitais, peut-être un incident se produirait-il, qui me mettrait en valeur ? Mais je ne me doutais guère de ce que le Destin me réservait...

Dans la soirée – notre départ était fixé à minuit – le capitaine James me fit appeler. Je me rendis chez lui, pensant qu'il voulait me parler d'un détail de service.

« Asseyez-vous, Graynes », me dit-il, lorsque nous eûmes échangé les saluts de rigueur. « Je voudrais vous dire un mot. »

Mon cœur se mit à battre un peu plus vite. Ce n'était pas là sa façon habituelle d'entrer en matière et le ton même de sa voix me donnait à penser qu'il s'agissait de choses importantes. Cet homme énergique, au visage rougeaud, ne mâchait pas ses paroles, en général. Mais cette fois, il semblait avoir du mal à parler ouvertement.

« Oui, commandant, dis-je, de quoi s'agit-il ? »

Il jeta un coup d'œil autour de la petite cabine, comme s'il avait peur d'être entendu. Rien à craindre, l'endroit était bien insonorisé. On discute de tant de sujets étranges dans la cabine d'un capitaine de navire interplanétaire, qu'on n'y peut courir le risque d'être entendu par quelque indiscret. Peut-être ne fut-ce que l'instinct de prudence qui incita le capitaine James à détourner la tête. Néanmoins, je me sentis mal à l'aise et dressai l'oreille.

« Vous allez avoir un nouvel assistant avec vous pour le voyage, Graynes, commença le capitaine. Le poste terrestre vient de m'en aviser. »

J'inclinai la tête. Je souhaitais depuis longtemps avoir un adjoint, car mon travail était de plus en plus lourd.

« Un instant, dit James, voyant que j'allais répondre. Ceci est entre nous, strictement entre nous. Oubliez pour un moment nos différences hiérarchiques. J'ai de l'affection pour vous, Graynes, et je crois que c'est réciproque. En tout cas, nous nous sommes toujours bien entendus. Et je ne souhaite que votre bien. Maintenant, j'en arrive au fait : l'homme qu'on nous envoie n'est pas celui que nous aurions choisi nous-mêmes. C'est un blanc-bec frais émoulu du collège, qui en sait peut-être plus long que nous en théorie et qui est l'ami, ou quelque chose dans ce goût-là, de l'un de nos directeurs. Vous comprenez ce que cela signifie ?

— Oui, dis-je. Je vais lui apprendre son métier et quand il en saura aussi long que moi, il s'installera à ma place et je pourrai aller me faire pendre ! »

J'avais parlé d'un ton amer, songeant à tous mes espoirs frustrés, que seul un coup de veine pourrait faire aboutir.

« La situation n'est pas grave à ce point, dit James avec bonté. Mais j'ai cru de mon devoir de vous avertir. Ce gosse pourra tirer des ficelles et si nous le mettons de mauvaise humeur... » Il fit une petite grimace : « Je n'ai pas plus que vous envie de perdre mon poste. À mon âge, ce serait une drôle de fin de carrière que d'être obligé de servir sur les cargos lunaires. Ça ne vous dirait rien non plus, je suppose ? »

En effet. Je connaissais bien les cargos lunaires. J'y avais fait mon apprentissage au cours de six voyages aller et retour, comme la plupart de mes collègues. Une rude école, mais qui enseignait parfaitement la discipline. Là, un homme apprenait à s'occuper de soi-même et de son bateau, avec un œil sur son travail et l'autre bien ouvert au cas où du grabuge se déclencherait. Car les mineurs Rolgar, allant dans la Lune ou en revenant, étaient des gaillards pas commodes, dont certains même savaient jouer du couteau. Avec eux, on pouvait s'attendre à tout. Plus d'une fois, un navire lunaire avait été pris d'assaut par eux, et, transformé en corsaire, avait fait la vie dure aux cargos de commerce, jusqu'au moment où la formation d'une garde interplanétaire avait mis fin à ces pratiques.

Maintenant encore, on menait les hommes du service lunaire à la schlague. Les cargos eux-mêmes, courtauds, sans élégance, n'avaient rien de la sinécure. Y revenir, sans espoir et sans argent, comme l'avait fait plus d'un patron limogé, serait une catastrophe. Pour les jeunes qui voulaient s'entraîner aux voyages interstellaires, c'était là une rude école, mais pour ceux qui avaient connu des jours meilleurs et un poste élevé, c'était à peu près l'enfer.

« Donc, conclut le capitaine James, vous voyez pourquoi je vous ai fait venir et pourquoi je vous ai conseillé la prudence. La situation n'est agréable pour aucun de nous deux, mais il faut nous résigner, et avec le sourire encore. Cela ne durera peut-être pas longtemps. Il va sûrement se passer quelque chose un de ces jours et ce trafic d'influence va recevoir un coup mortel. Ce sera tant mieux pour nous.

— Quelque jeunot ne doutant de rien fera naufrage, dis-je et le tourisme tombera à zéro. Ça donnera à réfléchir aux directeurs des lignes. Et puis, quoi, le nombre des puissants protecteurs finira bien par se réduire. »

James fronça le nez.

« Il y en a de plus en plus, au contraire. Bon, c'est tout, Graynes. Tenez-vous bien peinarde, que nous n'ayons pas d'ennuis avec les Terriens. »

Je promis.

En arrivant à mon poste, je m'arrêtai un moment sur la coursive qui menait à la tourelle d'observation, d'où l'on pouvait voir arriver les passagers. À quinze mètres au-dessous de moi, la passerelle les conduisait au pont. Ils n'étaient pas nombreux. La saison touristique touchait à sa fin et la plupart des Planétaires étaient déjà rentrés chez eux-par d'autres paquebots. Il s'agissait donc surtout d'hommes d'affaires et les passagères étaient rares.

Les derniers arrivés furent un jeune homme et une jeune fille. Ce fut lui que j'aperçus d'abord – un garçon jeune, mince, portant l'uniforme de la ligne. J'étais trop loin pour distinguer l'insigne au col de la veste, mais comme le nouveau venu m'était étranger, j'en déduisis que ce devait être mon nouvel assistant. Je n'avais jamais vu la jeune fille non plus. Elle se tenait auprès de lui et leur attitude me prouva qu'ils étaient en bons termes.

Le garçon – dont j'ignorais encore le nom – aurait dû monter à bord beaucoup plus tôt, mais sans doute la présence de sa compagne expliquait-elle

son retard. C'était là une excuse qu'en temps normal je n'aurais pas acceptée, mais si je devais m'en tenir aux conseils du capitaine James, mieux valait ne rien dire.

Mais j'aurais donné gros pour frotter les oreilles à mon futur assistant...

J'observais les deux jeunes gens sous l'intense lumière des projecteurs qui transformaient la nuit en jour, sur le terrain d'envol. Je les vis présenter leurs passeports aux fonctionnaires des douanes et de l'immigration. Puis ils gagnèrent le pont.

Une demi-heure plus tard seulement, le garçon vint se présenter à moi. Je revoyais les calculs concernant les premières heures du voyage et lorsque le jeune homme frappa à ma porte je me contentai de lui crier : « Entrez ! » sans, lever les yeux de mon travail. Et simplement pour lui apprendre la discipline, je le fis attendre dix bonnes minutes que j'aurais prolongées, si j'avais pu trouver une excuse légitime.

« Eh bien ? » demandai-je enfin et j'attendis qu'il s'expliquât.

Il le fit en quelques mots si brefs et si précis que mon opinion sur lui s'améliora quelque peu. Il n'avait peut-être pas la notion du temps, mais il ne le perdait pas en paroles inutiles. Il me dit s'appeler Hasken.

« Vous êtes en retard, déclarai-je. Vous devriez être à bord depuis longtemps.

— On ne m'a pas fixé d'heure et j'ai cru que si j'arrivais en même temps que les passagers...

— Eh bien, vous vous êtes trompé. » Je ne pus m'empêcher de le lui dire. « Quoi qu'il en soit, il est toujours temps de se mettre au travail. Vérifiez ces calculs, je vous prie. »

Je lui passai les doubles, qu'il prit sans souffler mot. Il les examina plus vite que je ne l'aurais pensé et me les rendit.

« Ils sont exacts, dit-il. Du moins je le crois. Mais il paraît que vous et vos collègues vous trompez rarement. »

Je le regardai. Cette remarque aurait pu être prise pour une flatterie assez lourde, mais la façon dont elle était exprimée ne laissait aucun doute : le jeune homme avait parlé du ton le plus désinvolte possible.

« Nous faisons des erreurs, comme tout le monde, rétorquai-je un peu sèchement. C'est pourquoi nous vérifions le travail. Nous ne sommes pas des machines. »

Il me considéra gravement :

« Je vois. J'ai beaucoup à apprendre, je suppose. »

Assez encourageant comme réponse. Je saisis l'occasion de lui poser quelques questions.

« Voyons, Hasken, je ne sais pas grand-chose sur vous. Tout ce que je sais, c'est que vous devez me servir d'assistant. Quelles sont vos références ?

— Au point de vue pratique, assez médiocres. » Il me parla un peu plus longuement de lui-même. Au collège, il avait bien appris la théorie, avait fait plusieurs voyages dans Mars et Vénus et le tour des colonies astéroïdes. Donc,

l'Espace ne lui était pas inconnu, mais il avoua lui-même qu'il n'avait jamais occupé un poste de contrôle au-delà de l'atmosphère terrestre.

Pourtant, lorsque je le mis à l'épreuve, il s'en tira bien et me donna même quelques conseils. Je n'insistai pas. Peut-être avant la fin du voyage me serait-il possible de le modeler à ma guise.

« Je crois que nous nous entendrons bien, dis-je aussi tranquillement que je le pus.

— Je l'espère », répondit-il sur le même ton. Et en dépit de mes préjugés défavorables, je me sentis pris d'une certaine sympathie pour lui.

Soudain, un tube se mit à rougeoier devant mes yeux, dernier avertissement que le départ était proche. De notre repaire – le dôme de quartz de la tour d'observation, fiché comme une bosse au sommet du *Sirius* – nous pouvions jeter autour de nous un coup d'œil circulaire, exception faite de l'endroit où la coque du navire nous dissimulait la Terre. Le débarcadère ruisselait de lumière et la nuit paraissait, par contraste, encore plus sombre.

« Tous les passagers à bord. Départ dans cinq minutes. » La voix tonitruante des stenteurs[1] résonnait dans tous les coins du paquebot. « Les passagers sont invités à se rendre dans leurs cabines et à s'y allonger. L'accélération atteindra son maximum vingt minutes après le départ. Aucun passager ne sera admis sur le pont au moment du décollage. »

Les voix d'airain répétèrent ces directives en tlananien et en vénusien à l'adresse des Martiens et des Vénusiens qui pouvaient se trouver à bord. Enfin les stenteurs se turent brusquement et un silence étrange tomba sur le navire. De nouveau, une voix humaine retentit :

« Nous décollons ! »

De la tour d'observation, les énormes crampons qui fixaient le *Sirius* au sol glissèrent sur la coque, pareils à des mains de métal. La plate-forme sur laquelle reposait le navire s'inclina graduellement jusqu'à ce que l'avant du bâtiment fût pointé vers le zénith ; puis nous tournâmes sur nous-mêmes en direction de la section céleste vers laquelle nous devons nous envoler.

Des sonnettes tintèrent, des contacts claquèrent et des lumières multicolores étincelèrent sur le cadran radiogonométrique. Je procédai au réglage d'instruments divers, puis criai : « La voix est libre ! » à la chambre de contrôle.

Des lumières rouges s'allumèrent le long de la coque du *Sirius*, une sirène hurla et les tuyères à réactions se mirent à tonner. Pendant une dizaine de secondes, une terrible sensation d'écrasement s'empara de nous, puis l'antimécanisme[2] de la tour se mit en action et nous pûmes de nouveau respirer.

La Terre sembla tomber sous nos pieds comme une grosse balle s'enfonçant dans les profondeurs de l'Espace.

CHAPITRE II

LA JEUNE FILLE DANS LE COULOIR

LORSQUE nous eûmes dépassé l'atmosphère et maintenu la vitesse atteinte au moment maximum de l'accélération, je décidai d'envoyer le jeune Hasken se coucher. Il ne pouvait rien faire de plus pour moi ; les calculs étaient terminés, vérifiés et contre-vérifiés. Le reste n'était que petits travaux routiniers.

J'avais remarqué que Hasken avait le visage blême et les yeux battus, et j'en devinais la raison. Il avait probablement passé les derniers jours précédant le départ à faire la tournée des grands ducs. Je ne pouvais trop le lui reprocher : à son âge, j'en aurais fait autant. Mais après un ou deux voyages, il deviendrait plus raisonnable et passerait les derniers moments à se reposer et à accumuler des forces pour mieux tenir le coup au départ.

Le premier poste de garde, qui avait vingt-quatre heures d'avance sur nous, télégraphia que la voie était libre le long des lignes et promit d'envoyer des rapports réguliers. Du moins, tel fut le message qui me parvint de Poltan au poste de timonerie, espèce de petite cabine fixée en porte-à-faux sur la tour d'observation. Je signai le journal de bord en étouffant un bâillement. Sur ces entrefaites, Brent fit son apparition.

C'était l'officier principal, mon aîné, un homme déjà grisonnant qui pas plus que moi n'était satisfait de son sort.

Je me retournai sur ma chaise et lui criai d'entrer.

Il vint s'asseoir sur le coin de ma table.

« Tout va bien, Graynes ? interrogea-t-il.

— Plus ou moins. La Garde m'a envoyé un message de Poltan. Elle déclare que la voie sera libre pendant les prochaines vingt-quatre heures. C'est toujours ce qu'elle dit, du reste. »

Brent se mit à rire :

« Cette brave Garde ! N'empêche que je ne sais pas ce que nous ferions sans elle. C'est un service qui marche bien, avec un personnel choisi, quoique je n'aime pas beaucoup leurs manières autocratiques. Mais puisqu'ils sont censés faire régner l'ordre dans l'Espace, je suppose qu'ils doivent faire preuve d'une certaine rigueur. Personnellement, je ne regrette pas le temps où les voies interplanétaires étaient livrées aux corsaires de l'air.

— C'est fini, maintenant, dis-je, et il inclina la tête.

— Oui, c'est fini, mais moi je vieillis sans avoir réalisé mes ambitions. »

Il se tut et je ne posai aucune question. S'il voulait parler, libre à lui, sinon, je ne tenais pas à lui soutirer des confidences.

« J'aurais cinquante-cinq ans le jour de notre arrivée sur Mars, reprit-il. Ça fera trente-cinq ans que je serai dans le service et je ne suis qu'officier principal. Et je ne le serais même pas si Baines, qui était à ma place avant votre arrivée, ne s'était fait descendre dans un bouge de Shangun, sur Vénus. Il n'y avait pas de favoris sur la liste, et James a pris sur lui de me nommer. En arrivant sur Terre, il a présenté son rapport à la compagnie qui n'a pas pu faire autrement que de ratifier ma promotion. »

Il me jeta un regard de biais. Nos pensées étaient si semblables que je devinais ce qui se passait dans son esprit.

« Je fais ce voyage pour réfléchir à la situation, avouai-je. Je ne suis pas plus satisfait que vous de cet état de choses, quoique j'aie moins de raisons de me plaindre que vous, étant plus jeune. »

Il eut un sourire désabusé :

« Croyez-moi, fichez le camp avant que vous ne soyez complètement sous le joug.

— Et pour aller où ? Je suis encore libre, mais c'est l'Espace qui me tient.

— Je sais. On finit par l'avoir dans le sang, hein ? Mais il me semble qu'un homme de votre âge a des occasions de monter en grade. Il est question d'ouvrir les Planètes externes au tourisme. Pas trop tôt ! J'ai entendu dire – je ne sais pas si c'est vrai, car ce genre de projet est toujours entouré de mystère – qu'un paquebot va partir prochainement pour la Planète 8.

— Neptune, dis-je, rappelant son nom d'autrefois. J'irai bien, quoique je ne croie pas qu'il y ait grand-chose à y voir. Mais c'est toujours amusant d'être le premier à mettre le pied sur un monde nouveau.

— Eh bien, au retour, si vous n'avez pas changé d'avis, tâchez de faire partie des prochaines expéditions. Outre Neptune, les Planètes 9 à 12 sont encore à explorer. À propos, il paraît que vous avez un assistant ?

— Oui », dis-je prudemment. (On ne savait jamais si on parlait à un ami sûr, en ce temps-là. Brent était probablement loyal, j'en étais même presque certain, mais je n'avais pas l'intention de dire quoi que ce fût qui pût se retourner contre moi.)

« Il s'y met bien ?

— Comme les autres. À la fin du voyage, il sera rodé. Vous le connaissez ?

— Simplement ce que le vieux m'a raconté : que le garçon a un oncle, lequel oncle est un des gros actionnaires de la Compagnie des Planètes internes. C'est pourquoi il est ici – le piston, toujours, et si vous n'y prenez pas garde, une fois que vous lui aurez appris son métier, il prendra votre place. Je vous dis ça entre nous, bien entendu. Je ne suis pas comme le vieux, qui a toujours peur de se compromettre. C'est vrai que les murs ont des

oreilles, surtout ceux du Q.G., mais je crois être assez psychologue pour distinguer mes vrais amis des autres... Et maintenant je file, mais je reviendrai dans une heure vous remplacer un peu, si vous voulez faire un somme.

— Merci, dis-je, ce serait avec plaisir. Je crois que le navire peut marcher à peu près seul maintenant. Tout de même, après le déjeuner, nous répartirons les heures de quart de façon régulière et j'espère que bientôt Hasken pourra me remplacer, quand ce sera mon tour de me reposer. Et je vais réfléchir à ce que vous m'avez dit concernant les Planètes externes. Si cette histoire d'expédition vers Neptune est exacte, je vais tâcher dès mon retour de me faire inscrire sur la liste de l'équipage.

— Vous n'y arriverez pas, dit Brent, le personnel est déjà choisi et ça ne m'étonnerait pas que le départ ait lieu ces jours-ci. Bonne nuit. »

Sur ces mots, il gagna la porte et disparut.

Je repris la garde de nuit. En réalité, l'Espace ne connaît ni jour ni nuit, ni lumière ni ténèbres, mais il est plus commode de compter par vingt-quatre heures, comme si nous étions sur Terre. En outre, cela donne aux passagers terriens l'impression d'être encore chez eux.

Après m'être assuré que l'homme aux commandes ne dormait pas et que tout était en ordre, je grimpai le long de l'échelle qui menait aux quartiers de Poltan. La chambre de transmission étincelait de lumières multicolores, mais entre les plaques à cadran l'ombre était profonde. Poltan et son assistant, les yeux protégés d'une visière verte, détournèrent la tête en m'entendant et Poltan grommela quelque chose que je n'entendis pas. Il ronchonnait sans doute que je le dérangeais.

« Ah ! c'est vous, Graynes, dit-il un instant après, d'un ton demi-contrit. On n'y voit rien. Fermez cette sacrée porte et venez vous asseoir. Il ne faut pas que la lumière des réservoirs vienne brouiller mes signaux.

— Je m'excuse, je ne serais pas venu si je vous avais su si occupé.

— Bah ! Le train-train quotidien. Le navire n'est pas grand, mais les passagers semblent envoyer deux fois plus de messages que d'habitude. Ils sont remis de l'émotion du départ et veulent informer l'univers de leur admirable sang-froid. Quand on lit les inepties qui se transmettent, il y a de quoi perdre toutes ses illusions. Ces gens-là n'arrivent pas à comprendre que nous ne sommes pas ici simplement pour transmettre des câbles dans le genre de « Ton gros rat t'embrasse » ou « Allô, petit père ».

— Ça vous tient en forme, dis-je en souriant.

— Ça, sûrement. Mais... »

Une lampe émit brusquement une lueur écarlate et Poltan s'interrompit.

Il appuya sur un bouton et tous les panneaux à cadrans s'assombrirent à l'exception de celui où brillait la lumière rouge, et le petit miroir qui, placé vis-à-vis, captait et réfléchissait les impulsions lumineuses sur une plaque photographique où elles s'inscrivaient, se mit à briller et à clignoter par à-coups.

« Attention, voilà quelque chose pour nous, murmura Poltan. Station

d'émission... voilà. Le message commence. »

Crayon en main, lisant les clignotements du miroir au fur et à mesure, il les inscrivait sur le bloc placé devant lui.

« C'est pour vous », dit-il enfin, tandis que le miroir s'assombrissait. « Message général à tous les officiers navigants du parcours martien 66. Ça vous concerne. Le paquebot *Syrtis-Major* signale un essaim de météores composés surtout de poussières de nébuleuses. Ils sont trop éloignés pour être observés convenablement. La trajectoire est relevée, bien entendu. On vous signale que l'orbite traversera probablement le parcours interstellaire à... » Poltan cita des chiffres que seul un technicien familier de l'Espace pouvait comprendre.

« Vous avez noté ? demanda-t-il. Sinon, je vous donnerai les doubles d'ici quelques minutes.

— C'est noté, dis-je, mais je prendrai quand même les doubles, pour vérifier.

— Attendez-les ici. » Il leva une manette et la section du film impressionné fut automatiquement coupée et transmise à la chambre noire d'où quelques minutes après elle nous revenait dans un tube pneumatique.

« Je vais relever la trajectoire moi-même, dis-je, bien que d'après les calculs du *Syrtis-Major*, les météores devraient nous manquer de quelques heures. »

Poltan sourit avec optimisme :

« Les calculs sont sûrement exacts. La station qui les a transmis les a vérifiés à son tour. Mais si j'étais vous, j'y mettrais tout de même le nez. Il est possible qu'un de ces idiots de cargos ait essayé de pulvériser l'essaim pour en détourner la trajectoire.

— Je m'en souviendrai », dis-je. Les cargos marchands, vagabonds de l'air, donnent toujours du fil à retordre. L'idée de responsabilité personnelle, code d'honneur de chaque capitaine des navires réguliers, n'a aucune signification pour les patrons de ces cargos-là. Leurs vieux rafiots se baladent où ils veulent et où il y a de l'argent à gagner et font de temps à autre de la contrebande. Pourtant, je ne pris pas la suggestion de Poltan très au sérieux.

De retour chez moi, je calculai la trajectoire, d'après les chiffres fournis, et la trouvai juste. Sur l'énorme carte qui couvrait le mur du poste d'observation, je notai le trajet des météores. Leur passage couperait le nôtre à un point d'intersection où nous arriverions six heures plus tard. Il n'y avait donc pas de quoi s'inquiéter.

Lorsque Baynes vint me relever, je lui passai les consignes, lui donnai quelques instructions et sortis de la pièce.

Le navire dormait ; il était encore trop tôt pour que les passagers aient quitté leurs cabines. Pourtant, en longeant l'un des corridors j'aperçus une mince silhouette allant à ma rencontre. Sans en être sûr, j'eus l'impression qu'il s'agissait de la jeune fille que j'avais vue en compagnie de Hasken.

« Qu'est-ce que vous faites là ? demandai-je d'une voix sèche. Vous ne

savez donc pas qu'il est interdit aux passagers de se promener dans ce secteur ?

— Vraiment ? Je ne savais pas. Je... j'ai dû me perdre. »

Je lui jetai un regard rapide. Une Terrienne, mince, bâtie presque comme un garçon ; des yeux sombres qui pouvaient prendre l'air innocent, mais qui semblaient fatigués et mélancoliques ; une moue un peu dédaigneuse. Sans doute le genre de fille à qui la vie n'avait pas refusé grand-chose.

« Le pont G est à deux étages plus bas », déclarai-je.

Elle me considéra d'un air glacial :

« Ma cabine n'est pas sur le pont G. J'ai un appartement sur B. »

Une haute personnalité !

« Ça m'est égal, répliquai-je. Vous n'avez rien à faire ici. Venez, je vais vous accompagner. »

Elle ne fit aucune objection, et je ne lui demandai pas comment il se faisait quelle se trouvait dans la section des chambres de commande. J'étais persuadé qu'elle ne s'était pas égarée : les avis interdisant l'entrée ne pouvaient échapper qu'à un aveugle.

« Savez-vous, reprit-elle, que je pourrais vous faire casser pour votre insolence ? »

Je la regardai. Elle avait fait cette réflexion d'une voix calme, comme si elle avait énoncé une simple vérité.

« Est-ce possible ? répondis-je sur le même ton. Mais il vous faudra attendre le retour sur la Terre, bien entendu. »

Elle leva la tête.

« Vous ne voulez pas savoir comment ?

— En tirant des ficelles, je suppose.

— Mon père, dit-elle d'un ton satisfait, est le président de cette compagnie. Je suis Paula Fontaine.

— Vraiment ? Eh bien, vous voici sur le pont B. Je suppose que vous pourrez retrouver votre cabine toute seule. Et je vous le dis parce que vous êtes encore une enfant, rappelez-vous que vous êtes ici une passagère comme les autres, ni plus ni moins. Il n'y a aucune raison qu'on fasse des exceptions en votre faveur. Ce que dira la compagnie à la fin du voyage, je n'en sais rien. D'ici là, on ne sait jamais ce qui peut arriver. »

Elle posa sur moi un regard méprisant, mais je demeurai imperturbable.

« Est-ce que vous me menaceriez par hasard ?

— Pas le moins du monde. Je vous rappelle simplement que ce sont les officiers qui commandent le navire et non les passagers.

— Merci. Cela me suffit.

Sur ce, elle me quitta brusquement, longea le couloir d'un pas souple et disparut à un tournant.

La petite peste !

CHAPITRE III

LA CATASTROPHE

JE FIS part au capitaine James de l'incident. Mais comme ma petite querelle avec la jeune fille me semblait sans importance, je la contai à mon supérieur sans paraître le moins du monde troublé.

Il se mit à rire, mais son rire manquait de conviction.

« Bien sûr, vous avez eu raison, Graynes. Mais... » Il me regarda en haussant les sourcils. « J'aime mieux pour vous que pour moi. Si la jeune personne décide de se plaindre à son père... » Il fit un geste expressif.

« Merci de votre franchise, dis-je amèrement. Mais où allons-nous si les passagers d'un paquebot peuvent y aller et venir à leur guise ? Quelle attitude dois-je prendre à l'avenir ? Si je rencontre quelqu'un en quartier interdit, dois-je lui faire une réflexion ou fermer les yeux ? »

Le capitaine se tut un moment. Je me demande ce qu'il aurait dit ou fait s'il avait su la gravité de sa décision.

« Je pense qu'on peut faire une exception en faveur de Miss Fontaine, dit-il enfin d'une voix songeuse. Après tout, c'est la fille du patron. »

Il n'y avait rien à objecter, et je me contentai de faire remarquer : « Tant qu'elle ne voudra pas s'installer au poste d'observation, cela ne me regarde plus. »

Le capitaine sembla sur le point d'ajouter quelque chose, car il me regarda longuement d'un air étrange, mais quand il reprit la parole, ce fut sur un tout autre sujet.

« Et Hasken, vous en êtes content ? »

— Très. Je ne m'y attendais pas, je dois dire. Et il semble avoir oublié qu'il est en relations avec de puissants personnages. Mais c'est tout de même curieux que nous ayons, pour ce voyage, deux passagers ayant chacun des gens dans leur manche.

— C'est en effet très, *très* curieux », dit James d'un ton si sec que je me demandai s'il n'en savait pas plus long qu'il ne l'avouait. Mais quoi ? J'aurais bien essayé d'en apprendre plus, s'il n'avait de nouveau changé de conversation avec une rapidité qui me parut suspecte. Il ne tenait apparemment pas à ce que je fusse trop curieux.

« J'ai parlé au chef artificier juste avant votre arrivée, reprit-il. Il écumait.

Il tient absolument à ce que je fasse du vilain en arrivant à Terre, parce qu'il a découvert en voulant réparer je ne sais quoi qu'on lui avait refilé des canalisations de rechange en mauvais état.

— Je suppose que quelqu'un a mis de l'argent dans sa poche, dis-je. En tout cas, chaque pièce sera soigneusement vérifiée avant d'être réparée.

— Quoi qu'il en soit, il ne s'agissait que de pièces de rechange. Le paquebot a été complètement remis à neuf et il n'y a aucune raison pour qu'il se passe quelque chose. Vous n'avez rien remarqué ?

— Non.

— Bien. En ce qui concerne cet essaim de météores et le rapport du *Syrtris-Major*... »

La conversation prit un tour purement technique.

Les heures s'écoulèrent lentement, occupées par les mille besoins quotidiennes. D'après les calculs, l'orbite des météores devait couper notre route à minuit, avec trois heures d'avance sur nous. À moins que ces météores ne fussent très nombreux, il était probable que nous ne les apercevions même pas. Pourtant, par précaution, j'arrangeai les heures de quart de façon à être de service au moment où nous devions atteindre le point d'intersection.

Je ne sais pourquoi je montai au poste d'observation une heure en avance. Je me sentais nerveux, mais je n'avais aucun mauvais pressentiment.

J'ouvris la porte et restai cloué au seuil. Hasken n'était pas seul. Et ce n'était pas un autre officier qui lui tenait compagnie...

C'était Paula Fontaine !

Elle sauta sur ses pieds en m'apercevant. Je suppose qu'elle se sentait en faute, car son visage devint écarlate. Hasken se retourna et ses yeux allèrent de moi à la jeune fille. Personne ne dit mot et le silence régna un bon moment entre nous trois.

« Eh bien ? » demandai-je enfin. C'est tout ce que je trouvais à dire, car je n'avais pas l'intention de me laisser aller à la colère – pour toutes sortes de raisons. Je comprenais d'ailleurs très bien la situation et n'avais guère besoin que l'on me l'expliquât. Ce garçon occupait un poste important, il était responsable d'un mécanisme délicat et complexe. La jeune fille était attirante, sensible aux compliments sans doute et capable elle-même d'admiration. Hasken gagnait en prestige lorsqu'il faisait montre de ses capacités techniques. J'étais persuadé qu'il ne fallait pas chercher plus loin.

« Je... je ne vous attendais pas si tôt », balbutia-t-il. La jeune fille ne dit rien, mais sa main se crispait sur le dossier de sa chaise et elle était pâle, les yeux inquiets, s'attendant sans doute à quelque éclat de ma part.

La réponse du jeune homme prêtait à sourire, mais d'un certain point de vue, la situation ne manquait pas de gravité. En tout cas, Hasken m'avait dit la vérité et n'avait pas cherché des excuses impossibles pour se tirer d'affaire.

« Vous n'êtes pas malin, dis-je en fermant la porte derrière moi. Vous êtes responsable du navire. Un moment d'inattention et... » Je laissai ma phrase en

suspens. Je n'étais même pas en colère, et se fâcher n'eût servi à rien. En gardant mon sang-froid j'obtiendrais peut-être beaucoup plus qu'en montant sur mes grands chevaux, et arriverais peut-être à faire comprendre aux deux jeunes gens qu'ils avaient commis une faute sérieuse.

« Je sais. Je regrette..., je me rends compte. » La voix de Hasken était sans timbre. Je crus à son repentir. La jeune fille lui avait tourné la tête, mais il commençait à réaliser qu'en tant qu'officier il avait manqué à son devoir. Toutefois, Paula Fontaine ne semblait pas aussi désolée que lui.

Je me tournai vers elle. Son visage avait pris une expression de défi. Elle se moquait probablement de ce que j'allais lui dire, mais de toute évidence, elle ne voulait pas que Hasken fût considéré comme seul responsable.

J'allais commencer mon petit sermon lorsque j'aperçus l'éclair rouge d'une des ampoules alignées au-dessus du tableau de commandes. L'éclair scintilla, puis s'éteignit. On eût dit que le courant s'affaiblissait.

La jeune fille, qui ne me quittait pas des yeux, dut voir mon visage se figer.

« C'est la seconde fois que ça se produit, dit-elle. Juste avant votre arrivée, la lampe s'est allumée de la même façon. »

Bon sang ! Si seulement ils me l'avaient dit tout de suite.

Je traversai la pièce en deux pas, repoussai la chaise de Hasken et Paula Fontaine s'écarta de mon chemin de sorte qu'elle se trouva placée contre le mur, entre la porte et moi. Fiévreusement, je manœuvrai un levier après l'autre et des sonnettes se mirent à tinter dans tout le navire.

La surface blanche de l'écran de télévision s'éclaira brusquement, démasquant à mes yeux la section de l'Espace à l'avant du navire. J'eus une vision brutale de corps noirs et tourbillonnants, dont une partie se précipitaient à notre rencontre et, dans mon épouvante, j'abaissai la manette qui déclenchait les rayons répulsifs.

Une lueur aveuglante éclaira la pièce et une odeur de caoutchouc brûlé se répandit : un fil avait grillé quelque part. L'appareil à rayons ne fonctionnait plus et la masse des météores se jetait sur nous avec une vitesse sans doute égale à la nôtre.

En une fraction de seconde, je compris ce qui avait dû se passer. Quelque cargo avait rejeté l'essaim hors de son orbite, grâce à ses rayons répulsifs, ou peut-être grâce aux tuyères à explosion, peut-être avec les deux. La courbe de la trajectoire s'était élargie. Et le patron du cargo n'avait pas pris la peine de nous en informer. Mais tout cela ne serait pas arrivé si Hasken avait fait attention à son travail au lieu de flirter. En outre, les fils du tableau de commande avaient simplement scintillé au lieu de donner à plein. Et l'appareil à rayons, également branché avec des fils médiocres, avait sauté au moment critique.

Tout ceci me parut évident en une fraction de seconde, comme je l'ai dit. Et après cet instant infinitésimal, le navire donna de l'avant ; nous fûmes projetés çà et là et soudain je me rendis compte que l'air commençait à

s'échapper en sifflant de la pièce.

J'arrivai non sans mal à fermer la porte et pressai sur les ergots d'arrêt qui en assuraient l'étanchéité. Il était temps. L'atmosphère de la pièce commençait déjà à se raréfier. Je respirais péniblement. La jeune fille était étendue, le visage contre terre. Était-elle ou non blessée, je l'ignorais. À ma grande stupéfaction, je m'aperçus que Hasken avait disparu. On eût dit un tour de prestidigitation. Puis je me souvins de l'avoir vu pour la dernière fois debout entre la porte et moi. J'avais la vague impression qu'il s'appuyait contre elle. En ce cas, la pression avait dû le rejeter dans le couloir et il était probablement mort. Je n'osai aller m'en rendre compte ; c'eût été risquer la vie de la jeune fille et la mienne, sans doute inutilement.

Tout ceci n'avait pris en tout qu'une demi-minute au maximum. Et pourtant la chambre commençait à se refroidir, les radiateurs chauffaient de moins en moins.

Paula s'était lentement remise sur pied. Son visage exprimait une stupeur intense. Elle n'était pas blessée. Le choc l'avait simplement clouée au sol.

« Que s'est-il passé ? interrogea-t-elle d'une voix atone.

— Je ne peux vous l'expliquer maintenant, répondis-je, cela prendrait trop de temps. Avez-vous déjà mis une cuirasse interplanétaire ? Eh bien, vous allez en revêtir une et le plus vite possible. »

Des cuirasses de secours pendaient au mur. J'en pris deux, lui montrai comment fixer la sienne, ajustai le casque sur sa tête et endossai la seconde. Même si le froid implacable de l'Espace pénétrait jusqu'à nous, nous serions préservés, du moins tant que fonctionneraient les petits moteurs de la cuirasse et les appareils à oxygène. En mettant les choses au mieux, nous avions douze à quinze heures de sursis, au cours desquelles un fait nouveau surgirait peut-être.

Mais après avoir relativement assuré notre sécurité immédiate, je tentai de me rendre compte des dégâts. Heureusement, l'écran de télévision pouvait fonctionner avec des batteries de secours, et bien que la puissance en fût faible, elle me suffit cependant à jeter un coup d'œil sur l'Espace environnant.

Ce que je vis me cloua sur place. L'essaim des météores avait causé au navire des dégâts bien plus considérables que je ne l'avais imaginé. Deux sections du *Sirius*, à l'avant et par le travers, s'en étaient détachées et filaient derrière nous, dans le vide. Mais je cherchais en vain l'arrière ! Finalement, j'aperçus un certain nombre de fragments, éparpillés çà et là. Et d'après leur position, je devinai ce qui avait dû se passer : les machines, situées à l'arrière, avaient éclaté, réduisant en morceaux cette section du navire. Sans doute était-ce le choc de l'explosion plutôt que la pression qui nous avait jetés à terre.

Le poste d'observation lui-même – qui affectait la forme d'un dôme – avait, par quelque ironie du sort, été sectionné du corps du bâtiment. Et, petit monde isolé, détaché de ses amarres, il flottait à la dérive, dans l'Espace interstellaire !

CHAPITRE IV

PERDUS DANS L'ESPACE

LA SITUATION était ahurissante : à moins d'un miracle, il nous restait douze à quinze heures à vivre. Le reste de l'équipage et des passagers avait sans aucun doute trouvé la mort. Et cette catastrophe avait été causée par un fil de mauvaise qualité.

Ce qui me stupéfiait plus que tout, c'était la façon dont les météores avaient coupé le navire en trois et avaient détaché la tourelle d'observation de la coque. Évidemment, il ne s'agissait pas de coupures bien nettes. Une partie du revêtement en marsonite du *Sirius* collait toujours au plancher de la tourelle et je pus voir que les deux sections du navire qui nous suivaient encore étaient déchiquetées et criblées de profondes blessures.

Je n'avais pas besoin d'en voir plus pour comprendre ce qui s'était passé : les moteurs de secours avaient été soufflés comme des chandelles et la glace s'accumulait déjà en épaisseur sur les flancs hachurés des sections principales. Dans le poste d'observation, l'air avait dû s'échapper par quelque issue, quelque trou dans le plancher ou le toit, car le givre recouvrait déjà de plus en plus les murs environnants. Cette découverte me fit désespérer encore un peu plus de la situation.

Si les émetteurs de secours n'étaient pas complètement à plat, je devais essayer d'envoyer un S.O.S. Ce que je fis, déclenchant une série d'impulsions grâce au peu de courant qui fonctionnait encore. Faible espoir ! J'émis pourtant jusqu'à ce que la lueur des tubes fût complètement éteinte, puis, ayant fait tout ce qui était en mon pouvoir de faire, je me tournai vers la jeune fille. Elle n'avait pas prononcé un mot depuis que nous avions revêtu les cuirasses interstellaires.

« Vous pouvez parler, si vous le voulez, dis-je. Il y a des audiophones à l'intérieur de ces costumes.

— Je l'ignorais. Et je craignais de ne jamais plus entendre une voix humaine. Dites-moi, je me fais de si amers reproches... quelle est ma part de responsabilité dans tout cela ? »

Que pouvais-je lui répondre ? J'hésitai, puis décidai de la mettre au courant de la vérité.

« Je vois, dit-elle. En fait le responsable nous demeurera toujours inconnu.

Mais je ne puis m'empêcher de penser – et je ne pourrai jamais me débarrasser de cette idée – que si j'avais agi autrement... si j'avais laissé Hasken faire son travail... la catastrophe aurait pu être évitée.

— C'est possible, dis-je sans rudesse – la voix de la jeune fille était si désespérée –, mais si vous n'étiez pas venue ici, vous seriez morte à l'heure qu'il est.

— D'autres que moi sont morts, qui tenaient eux aussi à la vie, rétorqua-t-elle, et je suis en partie responsable de leur sort. Il est extraordinaire de penser que de tous, nous seuls avons été sauvés.

— Notre salut est précaire. Il est préférable que vous sachiez à quoi vous en tenir. Les réservoirs d'air tiendront de douze à quinze heures, le mien un peu moins longtemps que le vôtre. Question de physique, et pour d'autres raisons trop longues à expliquer. Je vais essayer de trouver des cartouches à oxygène supplémentaires. En principe, il y en a de réserve dans les cuirasses. Mais on dirait que tout a été vérifié en dépit du bon sens, dans ce voyage.

— Mon père ne s'en doutait certainement pas, dit-elle. Quand je serai de nouveau sur terre... je veux dire... *si* je retourne sur la terre, je le mettrai au courant. »

Elle essaya de s'approcher de moi, mais le mécanisme réglant la pesanteur avait cessé de fonctionner comme le reste et elle ne put qu'effectuer un plongeon grotesque. Je parvins à la saisir par la manche et nous demeurâmes accrochés l'un à l'autre.

« Dites-moi, si au bout de ces quelques heures, aucun secours n'est venu... que... que se passera-t-il ?

— Rien de plus que notre retour au néant : Nous cesserons d'exister. Mais pourquoi nous torturer l'esprit ? J'ai envoyé des signaux. Peut-être seront-ils entendus ? »

Mais je n'osais lui avouer à quel point ces signaux avaient été faibles dès le début, et qu'à la fin, ils avaient perdu toute puissance. Je lui laissai le faible espoir auquel elle pouvait s'accrocher.

« Il est possible qu'un navire vous ait entendu, reprit-elle. Un des bâtiments de la Garde ? L'Espace en est plein... »

Je ne relevai pas cette exagération. Seuls ceux qui ont bourlingué sur les océans du Ciel savent que retrouver un point flottant comme notre tourelle au milieu de cette infinité est une entreprise presque impossible. Je ne sais pas à quelle distance du parcours projeté nous avaient détournés les météores. Sans doute de quelques milliers de kilomètres.

Si nous avions eu de quoi occuper nos esprits, la situation n'aurait pas été si pénible. Mais on ne pouvait que rester là et attendre. Les secondes semblaient des heures ; les minutes des années...

Au fur et à mesure que le temps s'écoulait, la jeune fille perdait de plus en plus courage. Moi, je n'avais jamais eu grand espoir de m'en tirer. Elle semblait résignée, et honteuse d'elle-même. Je m'en rendais compte. Elle comprenait que la fortune et la situation de son père sur la Terre et sa propre

puissance ne pouvaient rien contre le sort qui nous menaçait. Moi, un petit officier comme tant d'autres, subirais ce sort exactement comme elle, ni plus ni moins. La mort nous rendait égaux.

J'avais pitié d'elle. Je m'habituai petit à petit à l'idée de la mort. Pendant une heure ou deux, au début, je m'étais occupé à faire l'inventaire de ce que contenait la cabine. Mais rien ne pouvait plus nous y être utile. Tous les instruments dépendaient d'une force qui n'existait plus, et, sans elle, ils n'étaient que du métal inanimé.

Je ne savais pas non plus combien de temps fonctionneraient les petits moteurs à l'intérieur des cuirasses. Vingt-quatre heures à peu près sans doute. Quoi qu'il en soit, ils dureraient plus longtemps que nous-mêmes.

La seule chose que je trouvais, ce fut une cartouche d'air de réserve. Une seule, pas plus...

Je ne soufflai mot de ma découverte, décidant d'abord de réfléchir. Un seul de nous deux pouvait l'utiliser, un seul pouvait obtenir grâce à elle quelques heures de sursis. La question était de savoir lequel. Je ne croyais pas à la possibilité d'un secours. En admettant que je donne la cartouche à la jeune fille, à quoi cela avancerait-il ? En ce cas, je mourrais le premier et elle devrait affronter seule l'horreur d'une mort que chaque seconde rapprochait d'elle, à chaque bouffée d'air qu'elle aspirait. Ses nerfs supporteraient-ils pareil supplice ?

Je décidai de ne rien dire.

J'aurais pu m'éviter le mal d'en arriver à cette décision. J'aurais dû me douter que la fille de Jens Fontaine, si elle était loin d'être parfaite, ne manquait pas en tout cas d'intelligence. À travers l'épaisse plaque de glassite de son casque, elle avait observé tous mes mouvements, n'avait fait aucune observation, mais en avait tiré ses conclusions, se rendant compte, par mon attitude, que je n'étais guère optimiste.

« Dites-moi ce qui nous attend, dit-elle enfin.

— Comment cela ?

— Vous avez inspecté la cabine et examiné les appareils, dans l'espoir, sans doute, qu'ils pourraient nous être utiles. Et vous êtes revenu, n'ayant rien trouvé, apparemment Est-ce exact ? Je veux le savoir ! »

J'étais trop las pour me vexer de ce ton impérieux. L'adversité ne l'avait pas encore matée. Je doute que quoi que ce soit ait jamais pu venir à bout d'elle. Mais ce courage ne me déplut pas. Nous avons aujourd'hui fait accomplir à la technique des progrès inouïs. Mais il est une chose que nous n'avons pas changée, que nous ne pourrons jamais changer : la nature humaine, qui est la même depuis le temps des cavernes.

Je ne me sentais pas la force de contrarier Paula. Ces derniers moments avaient sapé ma résistance. Je désirais la mettre au courant de la situation, mais ce n'était pas facile.

Voyant que je ne répondais pas, elle me saisit par le bras. À travers le tissu épais, je sentais le contact dur de sa main gantée.

« Je vous ai vu ramasser quelque chose, dit-elle. Je ne connais rien aux navires interplanétaires – sinon je ne me serais pas conduite aussi stupidement, mais ce que j'ai vu dans votre main ressemblait aux cartouches de nos réservoirs à air. Je suis même à peu près certaine que c'en était une. Je vous en prie, dites-le-moi : était-ce une cartouche neuve ou non ? »

Je gardai le silence. Elle me secoua le bras.

« Dites-le-moi, dites-le-moi, insista-t-elle.

— Quelle importance cela a-t-il ? répondis-je d'un ton morne.

Brusquement, elle avança son casque tout contre le mien, afin de lire dans mon regard, espérant pouvoir y découvrir la vérité.

« Je crois, articula-t-elle d'une voix assurée, que c'était une cartouche neuve. Je crois également que vous l'auriez mise sans m'en avertir dans mon réservoir à air, avant que j'aie eu le temps de refuser. Je le crois, parce qu'il me semble que vous êtes le genre d'homme à agir de la sorte. »

Agréable louange de la part d'une femme qui m'avait menacé, deux jours plus tôt, de me faire casser pour insolence ! Je me retins pour ne pas lui demander si, en admettant qu'un miracle se produise et que nous revoyions jamais la Terre, elle me ferait au contraire obtenir un poste supérieur. Mais je m'abstins de toute ironie. Au ton dont elle avait parlé, je l'avais sentie sincère et le moment était mal choisi pour se quereller.

« Vous avez peut-être raison », répondis-je, mais je me refusai à en dire plus long.

« Bien. Comme vous voudrez. Mais j'ai mes doutes. Vous ne devez pas sacrifier votre vie pour sauver la mienne, avez-vous compris ? Et – est-ce que vous me jugeriez trop hardie si je vous demandai, puisque la fin est proche, de vous rapprocher de moi... afin que nous mourrions... en compagnie l'un de l'autre ? »

Peut-être avait-elle voulu dire « dans les bras l'un de l'autre » ? Mais craignant sans doute de paraître hardie, elle avait usé d'un euphémisme.

« Ne parlez pas de mourir, dis-je sèchement. Nous n'en sommes pas là. »

Elle secoua lentement la lourde masse du casque.

« Nous n'avons aucune chance de nous en tirer. J'ai bien réfléchi. La possibilité qu'on retrouve dans l'infini l'atome que constitue cette tourelle relèverait du miracle. »

C'était exactement mon opinion et je fus incapable de trouver des mots de réconfort.

Les heures s'écoulaient. Il me semblait qu'il faisait plus froid. Peut-être nos moteurs commençaient-ils à être à plat. Ou bien étions-nous affaiblis par le manque de nourriture. Quoi qu'il en soit, mes pensées devenaient de plus en plus sombres. La raréfaction de l'atmosphère commençait à produire son effet.

Je me mis lentement sur pied. Nous ne pesions plus rien et je n'osais pas utiliser la puissance des moteurs pour donner à nos cuirasses une pesanteur artificielle. D'ailleurs, c'était là un détail. À grand-peine je fis le tour de la

cabine, m'agrippant où je le pouvais, pris la cartouche et lui donnant une légère impulsion, l'envoyai en direction de la jeune fille. Elle s'efforça de la saisir, n'y parvint pas et fit un bond vers le plafond où elle se mit à flotter sans pouvoir redescendre.

Me tenant d'une main à un levier, j'attrapai Paula par la cheville et sans effort l'attirai vers moi. La cartouche allait et venait dans l'atmosphère sans pesanteur. Je réussis à la saisir.

Je tenais Paula au creux de mon bras et avant qu'elle se fût rendu compte de ce que je faisais, j'avais glissé la cartouche dans son réservoir d'air et pressé le petit levier qui permettait au contenu de se dégager. Le tout avait duré une seconde.

La jeune fille se rejeta en arrière. Si j'avais pu voir son visage, je n'aurais pas été surpris de lui trouver une expression furieuse. Sa voix tremblait lorsqu'elle prit la parole.

« Vous êtes stupide, dit-elle, mais vous l'êtes héroïquement et je vous respecte pour votre noblesse d'âme. Vous me donnez un sursis, mais...

— Mais quoi ?

— Peu importe ce que j'allais dire, il vaut mieux que je le garde pour moi... Pourriez-vous m'aider à lire ces compteurs ? »

J'hésitai. Si je le faisais, elle pourrait savoir exactement, minute par minute et seconde par seconde, combien de temps il lui restait à vivre, pourrait suivre des yeux la lente approche de la mort.

« Cessez d'être déraisonnable, s'écria-t-elle d'un ton presque dur. Dites-le-moi. Je n'ai plus peur. »

Je cédai et lui expliquai comment fonctionnait le petit cadran et comment on pouvait lire la marche des minuscules aiguilles. Elle le contempla un moment, puis le compara au mien.

« Et ça ? » Elle désignait un petit mécanisme semblable à un robinet d'arrêt. « Qu'est-ce que c'est ?

— N'y touchez pas ! hurlai-je et sa main retomba. C'est la valve qui sert à régler la pression d'air et à faire le vide si nécessaire dans la cuirasse. N'y touchez surtout pas !

— Comme ça ? dit-elle et elle tourna la valve. J'entendis le sifflement de l'air.

« Refermez ça ! criai-je en m'efforçant d'arriver à elle.

— Restez où vous êtes, dit-elle d'un ton assuré. Sinon, j'ouvrirai la valve complètement, ce qui réglera définitivement la situation. »

Je demeurai figé sur place. Au son de sa voix, je ne doutais pas un instant qu'elle mettrait ses menaces à exécution.

« Grands dieux, hurlai-je, vous rendez-vous compte de ce que vous faites ? »

Elle jeta un coup d'œil au cadran.

« Parfaitement. Je me refuse à avoir un avantage sur vous et c'est pourquoi j'ai laissé partir la quantité d'air que vous m'aviez si généreusement

accordée en supplément. Maintenant, nos provisions d'oxygène doivent s'équilibrer. Quelques minutes de plus ou de moins, qu'importe du reste ! En tout cas, votre attitude héroïque n'aura pas pour résultat que je vous survive de quelques heures. »

De toutes les actions puériles que j'avais vu faire, celle-ci était la pire. Mais de Paula, cette attitude ne m'étonnait pas. Pareil mélange de courage et de déraison était bien dans son caractère. De toute façon, il n'y avait plus rien à faire.

Le temps passait...

J'attirai la jeune fille à moi ; sa tête, coiffée du casque mal commode, reposait sur la rude étoffe de mon costume. Je commençais à avoir du mal à respirer ; il en était sans doute de même pour elle.

Elle dit encore d'une voix entrecoupée :

« Je n'ai plus de remords. Je vais payer pour toutes mes fautes. »

Sous mon casque, l'air s'épaississait de plus en plus. Mon cœur se mit à battre et j'eus l'impression que mon cerveau allait éclater. Des lueurs dansèrent devant mes yeux, une main d'acier se referma sur ma gorge. C'était l'asphyxie.

Quelque chose dans mon crâne vibra comme une corde de piano que l'on tire brusquement.

Ce fut le néant...

CHAPITRE V

VERS L'INFINI

« **IL** REVIENT à lui.

— Je ne l'aurais pas cru. Il a vraiment été à un cheveu d'y passer. »

J'ouvris mes yeux en entendant le son de voix masculines, mais mon cerveau était en un tel état de confusion que je n'arrivais pas à rassembler mes idées. J'avais l'impression de me trouver dans un hôpital, car il flottait autour de moi cette odeur d'éther caractéristique que l'on associe invariablement avec la maladie.

« Le diable l'emporte ! dit la première voix. Nous allons être obligés de le garder ici. Impossible de nous en débarrasser maintenant.

— Taisez-vous, il va nous entendre, murmura l'autre. Il bouge. »

Mes yeux s'ouvrirent pour de bon. Ce ne fut pas sans mal, mais je voulais m'assurer que j'étais bien de nouveau dans le monde des hommes. Le souvenir des dernières minutes passées dans la tourelle me revint en mémoire et je crus sentir de nouveau l'odeur méphitique de l'air emprisonné sous mon casque.

« Où suis-je ? » demandai-je d'une voix faible.

L'homme qui avait parlé en premier, un personnage mince, au visage maigre, se pencha vers moi.

« On vous a sauvé au dernier moment, dit-il. Mais toute conversation doit être remise à plus tard. Vous n'êtes pas en état de parler.

— Et l'autre... la jeune fille qui était avec moi ? »

L'un des deux hommes fit un signe de tête à son compagnon :

« Autant qu'il le sache », dit-il, et à ces mots, mon cœur s'arrêta de battre.

« Oh ! elle va bien, répondit l'autre, beaucoup mieux que vous, en fait. Elle avait peut-être plus d'air à sa disposition ou peut-être en a-t-elle consommé moins.

— Elle vit alors ?

— Elle est presque sur pied. Vous la verrez plus tard, quand vous serez tous deux en état de converser. Pour le moment, contentez-vous de reprendre des forces. J'ai hâte d'entendre votre histoire, mais j'attendrai, tout comme vous. Avez-vous faim ? »

Son compagnon, un petit homme robuste, s'interposa avant que j'aie eu le

temps de répondre.

« Dans un moment, John. Laissez-moi m'occuper de cela. Il vaut mieux le laisser se reposer encore un peu. Il n'en appréciera que mieux un repas convenable. » Et se tournant vers moi : « Nous reviendrons d'ici une heure pour voir comment vous allez. Jusque-là, vous resterez sous surveillance. Quelqu'un vous rendra visite à intervalles réguliers. Non que vous soyez encore en danger : vous êtes tiré d'affaire. Entre-temps, vous pouvez toujours appuyer sur cette sonnette, mais seulement en cas d'urgence. »

Il désigna une sonnette à la tête de mon lit. Et les deux hommes me laissèrent seul, en proie à des pensées confuses. Je n'avais pas sommeil, et désirais seulement réfléchir en paix. Ainsi Paula était vivante. La nouvelle me reconfortait ; mes efforts n'avaient pas été vains.

Mais où étions-nous ?

Sur un navire interplanétaire, évidemment. Les deux inconnus portaient une sorte d'uniforme, bien qu'ils n'appartinssent pas à un paquebot de la ligne. Je connaissais tous les insignes des compagnies de navigation interstellaires. Ce n'étaient pas non plus des Gardes. La chambre où je me trouvais ne présentait pas ce caractère de simplicité presque monacale qui était de rigueur dans la Garde, et les deux hommes eux-mêmes n'en portaient pas l'uniforme. Or, sauf en permission, les membres de la Garde ne le quittent jamais, pour ainsi dire.

Alors, qui étaient ces deux inconnus ? Je ne trouvai aucune réponse à cette question, sauf peut-être l'hypothèse qu'il s'agissait de corsaires – il en existait encore. Mais cette hypothèse-là ne me satisfaisait qu'à demi. Pourtant, leur discrétion, leur évidente répugnance à m'indiquer le nom du navire et sa destination donnaient à penser qu'ils avaient de bonnes raisons pour s'entourer de mystère.

Je cessai de réfléchir au problème. Il était agréable de se reposer en sachant tout danger écarté, plaisant de laisser son esprit vagabonder... Je dus m'assoupir, dormir peut-être même profondément. Je n'avais aucune idée du temps. Une main sur mon front, une voix basse à mes oreilles me réveillèrent.

« Vous ! m'écriai-je.

— Restez calme, dit Paula. Ils m'ont permis de vous rendre visite cinq minutes, mais pas plus. Je crois qu'ils peuvent voir et entendre tout ce qui se passe dans cette pièce.

— Peu importe, dis-je, mais je baissai la voix. Racontez-moi tout. Si je ne dois pas parler, j'ai cependant le droit d'écouter.

— Il n'y a pas grand-chose à raconter, répondit-elle en souriant. Nous sommes tous deux vivants et hors de danger, et c'est le principal. Vous allez bien, en tout cas, et je m'en réjouis. Moi... je ne sais pas. » Son front se rida, une expression étrange passa dans ses yeux. « Je ne puis oublier ma part de responsabilité dans cette aventure. Si seulement j'avais été plus raisonnable... Prétentieuse comme un paon, toujours avide de sensations nouvelles, fière qu'un homme tel que Hasken – le pauvre garçon – s'intéressât à moi au point

de négliger son travail. Ai-je pu être ce genre de femme ? Il me semble que tout cela s'est passé il y a des années..., j'ai tellement appris dans l'intervalle. Je n'aurai plus aucune indulgence pour la Paula d'autrefois, cette tête sans cervelle. Est-il possible que l'on guérisse en une nuit de sa bêtise ?

— Si j'étais vous, je ne m'appesantirais pas là-dessus », lui répondis-je.

La tragédie l'avait profondément marquée. Elle semblait vieillie, mûrie. Les yeux avaient perdu leur expression hautaine, la bouche n'avait plus sa moue. Elle s'était humanisée.

« J'essaierai de ne plus y penser, si vous le voulez, dit-elle.

— C'est dans votre intérêt que je vous le conseille... Mais qu'avez-vous appris sur ce navire, sur nos sauveteurs, sur ce qui nous attend ?

— Pas grand-chose. Ils ne sont guère bavards. Oh ! je suppose que s'ils nous ont aperçus, c'est qu'ils scrutaient le ciel avec soin. Et d'après le peu qu'ils ont dit, le navire doit être beaucoup mieux équipé que ne l'était le *Sirius*. Il semble qu'ils aient coupé le glassite de la tourelle d'observation pour arriver jusqu'à nous, oui, coupé, avec un chalumeau oxhydrique.

— Mais comment ? Je n'arrive pas à comprendre.

— Moi non plus. Je leur ai posé la question. Ils m'ont répondu qu'ils avaient attiré la tourelle par des magnétiseurs, scellé les joints pour les rendre étanches et découpé une porte de sortie.

— Mais comment savaient-ils que la tourelle était occupée ? Un hasard ? »

Elle secoua la tête.

« Ils nous ont vus.

— Ils nous ont vus ? »

Je pouvais à peine y croire. Le dôme était en glassite épaisse, non transparente. Pour voir à l'extérieur, nous utilisions des écrans de vision. Comment, eux, avaient-ils pu pénétrer une substance opaque ?

« C'est ce qu'ils m'ont dit. Je n'ai pas cherché à en savoir plus long.

— Connaissez-vous le nom du navire ?

— Non. Il ne me semble pas qu'ils tiennent à ce que nous le sachions.

— Et leur destination ? »

Elle sourit avec un peu de tristesse :

« Sur ce point, ils m'ont franchement avertie que je n'apprendrais rien. Ils m'ont prévenue avec beaucoup de courtoisie, mais... » La façon dont elle laissa la phrase en suspens indiquait que ce mystère l'inquiétait aussi.

« Ne vous faites pas de bile, dis-je. Quel que soit le but de ce voyage, nous l'atteindrons avec eux. Au moment où je reprenais conscience, je les ai entendus dire que nous les accompagnerions, qu'il était trop tard pour se débarrasser de nous. Nous en apprendrons davantage par la force des choses.

— Mais mes parents, mon père, vont s'inquiéter !

— J'en suis navré. Peut-être pourrons-nous ultérieurement faire quelque chose à ce sujet. En ce qui me concerne... personne ne s'inquiétera de moi.

— Je vous demande pardon : j'ai fait preuve d'égoïsme, comme toujours.

Mais croyez-vous vraiment... que personne ne s'intéresse à vous ?

— Non, dis-je, aujourd'hui je ne le crois plus. J'ai l'impression que je ne suis plus seul au monde. »

Elle me prit la main et se pencha vers moi, les yeux rayonnants...

La porte s'ouvrit doucement. L'homme grand et mince entra dans la pièce. Ses yeux tombèrent sur Paula.

« Je m'excuse de cette interruption, dit-il sans rudesse, mais nous avons ordre d'épargner toute émotion à notre ami. En outre, il faut que je lui parle, si vous le permettez. »

Sa voix était légèrement ironique.

« Je m'en vais », dit brièvement Paula en me jetant un coup d'œil mélancolique.

« Je vous remercie. » Courtoisement, l'inconnu s'effaça pour la laisser passer et referma la porte derrière elle.

Il s'approcha de moi.

« Eh bien ? dis-je.

— Puis-je me présenter ? Mon nom est John Riffli et je suis le commandant de ce navire. Je ne connais de vous que votre nom. La jeune fille nous a parlé un peu d'elle-même. Nous savons que c'est une Fontaine. »

Je n'aimai pas beaucoup le ton dont il avait prononcé ces derniers mots, mais je me doutais bien que s'il nourrissait un ressentiment quelconque, c'était contre le père de la jeune fille et non contre elle. Le vieux Jens Fontaine n'avait pas eu le don de se faire aimer de ses subalternes. J'en étais un et je n'étais guère satisfait de mon sort. On murmurait que son but et celui de sa compagnie était de mettre la main sur tous les moyens de transport à la surface des planètes ou dans l'Espace. Ambition qui irritait la plupart des gens, incapables de la contrecarrer. S'il parvenait à ses fins, cela signifierait que personne ne pourrait posséder ou conduire le moindre aéro-car sans avoir une licence délivrée par la corporation Fontaine. Seule la Garde interplanétaire conserverait son indépendance, mais pour combien de temps ? Et si elle tombait sous le contrôle de la corporation, elle perdait du même coup sa réputation d'intégrité.

« C'est exact », dis-je voyant que le commandant Riffli attendait une réponse de moi.

« Et c'est dommage, continua-t-il. Je préférerais n'importe qui à une Fontaine sur mon navire, surtout dans les circonstances présentes.

— La solution est simple : débarquez-nous au prochain port planétaire.

— Je crains que cela ne soit pas possible. Et c'est à ce propos que je voulais vous parler. Mais d'abord, donnez-moi des détails sur vous-même, votre vie, vos ambitions. »

Je ne sais pourquoi j'obéis. Peut-être cet homme possédait-il une puissance magnétique ? Peut-être eus-je l'impression que je servais mes propres intérêts en faisant preuve de franchise ? Quoi qu'il en soit, je lui dis le peu qu'il y avait à dire sur mon existence. Il parut satisfait.

Une pensée soudaine me frappa :

« Vous avez dit que l'on devait m'épargner toute émotion. C'est pourquoi vous avez renvoyé M^{lle} Fontaine, je présume ? »

Rifflin sourit.

« Et j'ai également dit que je voulais m'entretenir avec vous. Ne craignez rien. Je ne veux pas vous fatiguer, simplement essayer de vous intéresser... Donc, vous êtes officier navigant. Eh bien, vous pouvez nous être très utile, monsieur Graynes. Très utile. Nous ne possédons qu'un officier navigant à bord, bien que nous soyons tous plus ou moins techniciens, évidemment. Pourtant un expert peut toujours servir.

— Capitaine, dis-je – il me semblait temps de soulever la question – j'ai l'impression que nous ne sommes pas particulièrement les bienvenus à bord. Vous devez admettre que nous ne sommes pas responsables de la situation. Mais puisqu'il en est ainsi... pouvez-vous me dire pourquoi nous sommes indésirables ici ? »

Il se mit à rire.

« J'attendais cette question. Après tout, je ne sais pas si votre présence est tellement indésirable. C'est surtout les répercussions qu'elle peut avoir... mais vous voulez des explications précises. Les voici :

« Nous avons entrepris une expédition – d'exploration, de colonisation ou de conquête, appelez-la comme vous voudrez. Nous agissons par ordre du Conseil[3]. La chose a été tenue secrète, naturellement. Je suppose que vous êtes au courant de la situation qui s'est créée au cours de ces dernières années. Le Conseil est censé régner en maître ; ses membres ont été choisis pour leur intégrité et ils ont souvent appartenu à la Garde. Ils ont toujours bien agi à l'égard de la confédération. Ils ont placé le bien-être de leurs peuples au premier plan et ont toujours refusé de se mêler à des combinaisons purement commerciales. Les grosses corporations, telles que la Compagnie interplanétaire, voient cette attitude d'un mauvais œil. Elles agissent en dessous pour saper le système actuel. Elles réussiront peut-être. Si elles en avaient été capables, elles auraient sûrement empêché notre départ. La compagnie que dirige Fontaine aurait sûrement préféré saboter le navire plutôt que de le laisser filer.

— Je suppose que vous avez pour but une des Planètes externes encore inexplorées. Il a couru certaines rumeurs à ce sujet.

— Mais rien de bien précis. Personne ne savait exactement à quoi s'en tenir. En tout cas, si notre départ avait été empêché ou reculé, de sorte qu'un navire de la Compagnie interplanétaire ait pu décoller avant nous, imaginez les conséquences ! Ils auraient pris possession d'un monde entièrement nouveau, ouvert à la colonisation et à l'exploitation. Nul doute qu'ils n'aient soustrait la planète conquise par eux à l'autorité du Conseil. Ils l'auraient même sans doute tournée contre lui. Vous me suivez ? »

J'inclinai la tête. Je comprenais parfaitement. De nouveaux métaux, de nouveaux peuples, peut-être de nouvelles découvertes scientifiques – tout ce

qu'il fallait pour fortifier le pouvoir des corporations. Dans notre univers étroitement lié, un monde en contact avec nous, mais exclu du cercle de nos alliances, présenterait toujours un certain danger. Les corporations pourraient s'en servir à leur guise. Inutile d'épiloguer. Je voyais clairement pourquoi chaque nouvelle planète devait être protégée contre ceux qui voulaient l'exploiter dans leur intérêt personnel. L'histoire de la conquête de l'univers fourmillait d'entreprises de ce genre.

« Continuez, dis-je, cela m'intéresse.

— Nous avons établi nos plans sous l'égide du Conseil. Nous avons travaillé dans le plus grand secret : seuls le Conseil et les membres de l'expédition étaient au courant. Nous avons dressé des campements trompe-l'œil en Alaska, dans le Matto Grosso, au Sahara. Notre véritable terrain d'envol était, en fait, au cœur de l'Australie – le seul continent où nous étions à peu près certains que les espions ne nous chercheraient pas. Pourtant, vers la fin, il y a eu des fuites. On a essayé de nous mettre des bâtons dans les roues, et nous avons dû hâter le départ. En conséquence, nous n'avons pu réaliser nos plans exactement comme prévu.

— Mais n'est-il pas à craindre que vos adversaires n'envoient un navire à vos trousses ?

Rifflin secoua la tête.

« Plus maintenant. S'ils avaient pu nous empêcher de décoller, ils auraient été maîtres de la situation. Mais ils n'ont aucun navire capable de franchir pareille distance en emportant l'approvisionnement nécessaire. Il a fallu des mois pour en construire un. C'est pourquoi ils voulaient à toute force retarder le départ. Mais maintenant, nous sommes en route... Voilà. Vous en savez déjà pas mal. Vous auriez fini par découvrir le secret, et mes collègues et moi avons décidé de courir le risque et de vous mettre au courant. En échange, puis-je vous demander en quels termes vous êtes avec la compagnie qui vous emploie ? »

Je fis la grimace.

« Je n'éprouve pas grande sympathie à son égard. Je pensais même quitter le service. Impossible d'arriver à quoi que ce soit sans piston.

— Vraiment ? Et pourtant vous leur avez donné le meilleur de vous-même ? Je vais être franc : êtes-vous disposé à entrer chez nous et à nous servir loyalement ? »

Je réfléchis : il était presque certain que je ne trouverais pas d'emploi sur un autre navire, à mon retour. Mon service avait dû automatiquement prendre fin. Mais il y avait d'autres facteurs à considérer, qui n'étaient pas sans rapport avec Paula Fontaine.

« Je peux vous promettre de vous servir loyalement jusqu'à notre retour sur Terre, dis-je enfin. Si vous voulez, je peux aussi vous promettre de garder vos découvertes sous silence. »

Rifflin se mit à rire :

« Au contraire ! Un peu de publicité, au retour, nous fera le plus grand

bien. Plus on parlera de nous, plus cela gênera nos rivaux. Ce que nous craignons, c'était que ces découvertes aient pu être faites par des expéditions privées, et tenues secrètes dans l'intérêt de ceux qui finançaient ces expéditions. Non, je vous demande seulement de collaborer avec nous.

— Et la jeune fille ? »

Il fronça les sourcils.

« Elle vous intéresse ? »

Je fis oui de la tête.

« Curieux hasard. Une Fontaine... Et vous... vous l'intéressez ? »

J'hésitai. Que pouvais-je répondre ? Un regard, le contact d'une main, une phrase laissée en suspens. Pouvait-on fonder tant d'espoir sur si peu ?

« Je le crois », dis-je simplement.

Il me regarda avec curiosité.

« Vous n'en êtes pas sûr ? »

Je ne relevai pas la remarque.

« En tout cas, elle ne peut pas vous faire de tort, dis-je. J'ai de l'estime pour elle. Si je peux me porter garant d'elle... »

Rifflin haussa les épaules.

« Je ne pense pas que cela soit nécessaire. Et en pareil cas, ce serait elle qui nous servirait de garant pour vous. Mais j'ai votre promesse. Nous allons en discuter, mes collègues et moi. Toutefois, la question ne se posera peut-être pas avant notre retour vers la Terre. »

Un silence tomba. Rifflin n'avait apparemment plus rien à me dire.

« Je crois savoir où nous allons, repris-je. Malgré toutes les précautions que vous avez prises, certains renseignements ont transpiré... Mais j'aimerais que vous m'informiez vous-même de notre destination.

— Je ne pense pas qu'il y ait danger à vous mettre au courant, dit-il en souriant. Le but du voyage est la Planète 8. »

Neptune ! Brent ne s'était pas trompé.

CHAPITRE VI

L'« ICARE »

QUARANTE-HUIT heures plus tard, je fus autorisé à me lever. L'homme trapu – Johnson, le médecin du bord – me déclara capable de prendre mon service sans crainte de rechute. Je savais bien du reste que je n'aurais même pas eu besoin de deux jours de convalescence et je me demandai pourquoi on m'avait laissé dans la cabine plus de temps qu'il n'aurait été nécessaire.

En y réfléchissant, j'arrivai à la conclusion que mon entretien avec Riffllin n'avait pas réglé définitivement les choses et qu'il avait dû me mettre à l'épreuve – comment, je l'ignorais – avant de prendre une décision finale à mon sujet. Je ne pouvais guère lui en vouloir de sa prudence. Il n'avait que ma parole. Toutefois, mes réactions avaient dû le satisfaire, lui et ses compagnons, puisque j'allais désormais occuper un poste de confiance à bord de leur navire.

Je n'avais pas revu Paula Fontaine et je m'inquiétais de son sort. Il était probable qu'on ne lui avait pas permis de revenir me voir. Aux questions que je posai à son sujet, on me répondit avec une apparente franchise, mais fort brièvement. Il me vint à l'esprit qu'elle pouvait être malade, mais je rejetai cette idée, car elle m'était pénible à supporter. J'étais déjà amoureux...

Toutefois, Paula était là lorsque je sortis de ma cabine et elle s'avança vers moi avec un sourire de bienvenue.

« Ils ne m'ont pas laissée aller vous voir. Je voulais me rendre compte par moi-même de votre état, mais ils m'ont dit que vous deviez rester seul. Pourtant, j'ai été prévenue en temps utile que vous quittiez votre cabine et j'ai eu la permission de venir bavarder avec vous.

— J'en suis heureux », dis-je. L'expression était banale, mais ce fut elle qui me vint aux lèvres. « Ils doivent avoir leurs raisons pour nous laisser parler ensemble. Je jurerais que c'est voulu. » Je me demandais jusqu'à quel point elle était au courant, et jusqu'à quel point je pouvais la renseigner. Je n'avais pas promis à Riffllin de garder le secret de notre conversation à l'égard de Paula.

« Qu'avez-vous appris sur cette expédition ? interrogeai-je.

— À peu près tout ce qu'il y a à apprendre », répondit-elle. Voyant mon

regard surpris, elle poursuivit : « Je sais bien que cette confiance à l'égard de la fille de Jens Fontaine paraît curieuse, mais je suis impuissante. Même si je le voulais, je ne pourrais rien contre eux. Et je ne tiens pas à leur nuire. Je le leur ai affirmé et ils m'ont crue. Ce que je leur ai raconté a dû les convaincre.

— Et que leur avez-vous raconté ?

— Non, je ne dois pas vous le répéter. Plus tard, peut-être... »

— Cela me concernait-il ? »

Elle hésita :

« En un sens, oui. »

Je n'insistai pas. Inutile de la forcer à parler. Je me demandais de quoi il s'agissait, mais n'arrivais pas à le deviner. Les hommes n'ont pas l'intuition des femmes.

Paula me saisit par le bras.

« Mais nous avons tous deux un devoir à remplir à bord. Moi comme vous... pour payer le passage. Et il faut que je m'en aille.

— Vous ? Vous travaillez ?

— Oui... je fais la cuisine. J'ai demandé à faire quelque chose... à me rendre utile. Ils ont paru apprécier mon offre. »

Je la regardai. Était-ce bien la jeune fille que j'avais rencontrée se promenant en fraude sur le *Sirius*, la nuit où nous avions quitté la Terre ! Je pouvais à peine le croire. Pourtant, avant la fin de nos aventures, je devais apprendre sur Paula des choses plus étonnantes encore.

Elle vit l'expression surprise de mon visage – le travail et elle n'avaient jusqu'alors jamais dû passer par la même porte – et eut un sourire étrange – un tremblement des lèvres, timide, un peu honteux.

« Quoi qu'il en soit, reprit-elle, il faut que je parte maintenant. Je vous verrai plus tard, mais – sa voix hésita – je n'irai pas vous déranger dans votre travail. J'ai compris la leçon. »

Et elle disparut sur ces mots.

Je ne savais trop où me diriger, mais je n'eus pas longtemps à me le demander, car dès que la jeune fille fut partie, Riffelin vint au-devant de moi. Il l'avait sans doute rencontrée et je pensai qu'il avait dû nous surveiller pendant notre entretien.

« Graynes, dit-il, je ne voudrais pas vous bousculer, mais... vous vous sentez bien ? J'aimerais que vous preniez votre service immédiatement.

— Au poste de pilotage ? »

Il inclina brièvement la tête.

« Par ici », dit-il, et il me conduisit à un pont supérieur.

Pendant le trajet, il m'expliqua :

« Nous avons déjà un homme qui travaille d'après les plans établis... vous connaissez le système ?

— Une sorte de quartier-maître ? » Je supposai que tous les équipages de navires interplanétaires étaient plus ou moins les mêmes.

« Oui. C'est lui qui a pris le poste. Nous nous sommes débrouillés entre

nous pendant ces dernières vingt-quatre heures.

— Mais votre officier navigant ? »

Quelque chose dans l'expression de son visage m'avait intrigué. Il me regarda dans les yeux et je m'aperçus que son visage était blême et tiré.

« Il est mort... il y a une heure.

— Mort ? répétais-je. Par accident ?

— Non. La maladie du seng[4]. Il l'avait attrapée sur Vénus, il y a des années, s'en était remis et se croyait définitivement guéri. Mais on dit qu'elle attaque le sang et demeure dans l'organisme à l'état latent. Adams allait très bien quand nous avons quitté la Terre, mais à peu près au moment où nous vous avons recueillis, il est tombé malade. Peut-être était-ce à cause de l'atmosphère confinée du navire ? Nous n'avons pu arriver à le sauver malgré tous nos efforts. Même Miss Fontaine... elle l'a soigné, vous savez.

— Elle ne me l'a pas dit.

— Non. Peut-être est-elle le genre de fille qui a le courage modeste. Je serais enclin à le croire... Nous sommes arrivés.

Il ouvrit la porte. La pièce me parut familière, car un seul coup d'œil circulaire m'avait permis d'apercevoir la plupart des instruments dont j'avais l'habitude. Certains, en revanche, semblaient nettement plus complexes. Mais je ne doutais pas d'en comprendre rapidement le fonctionnement.

« Et où sommes-nous maintenant ? demandai-je.

— Nous traversons la ceinture astéroïdale.

— Nous passons à travers elle ?

— Non, au-dessus. Quand Adams est tombé malade, nous avons décidé qu'il serait trop dangereux de traverser la ceinture, étant donné que les calculs nécessaires n'avaient pu être faits, aussi l'avons-nous survolée. Nous sommes au-dessus du niveau de l'orbite. Il est probable que cela a un peu bouleversé les calculs établis, mais vous n'aurez pas de mal à vous y retrouver, j'imagine. »

J'inclinai la tête. Cela me donnerait sans doute beaucoup de travail et m'obligerait à réviser les données de notre position avec Jupiter, aussi mieux valait se mettre à l'ouvrage le plus tôt possible. La force d'attraction de l'univers n'était pas une chose avec laquelle on pouvait se permettre des libertés. Toutefois, grâce à la table de logarithmes, j'espérais m'en tirer sans trop perdre de temps.

« Mais il vaudrait mieux que quelqu'un vérifie les calculs avec moi au fur et à mesure, suggérais-je. Je suppose qu'un de vos hommes en est capable.

— Nous en sommes tous plus ou moins capables, dit Riffin. Peut-être est-il préférable que je m'y mette moi-même, puisque je suis là. »

Ce fut un labeur difficile, mais il fut enfin accompli à notre mutuelle satisfaction et je mis les résultats théoriques en pratique. Riffin demeura auprès de moi afin de me renseigner sur les instruments qui m'étaient encore inconnus. En fait, j'étais à même d'en comprendre le fonctionnement, mais ils étaient plus complexes que ceux auxquels j'étais habitué. En outre, les

signaux n'étaient pas donnés dans une chambre séparée, mais dans la cabine même que j'occupais.

Je me demandais pourquoi Rifflin s'était donné le mal de me montrer les appareils de transmission. Si j'avais eu la moindre intention d'envoyer des signaux sans que lui ou ses collègues fussent au courant, il m'en fournissait la possibilité. Mais je dus bientôt reconnaître que je m'étais trompé sur ce point et que Rifflin ne courait aucun risque.

Quelque temps après, ce fut lui-même qui entama le sujet.

« Avez-vous des parents ou des amis qui soient susceptibles de s'inquiéter de votre sort ? demanda-t-il calmement.

— Non », dis-je. Je ne voyais pas très bien où il voulait en venir. « Il n'est donc pas dans tout l'univers un être humain qui serait rassuré de vous savoir en vie ?

— Non, il n'y a personne... à moins, bien entendu, que vous ne teniez compte de M^{lle} Fontaine. Mais elle est ici.

— J'ai pensé à elle, avoua Rifflin. En fait, nous pensons tous à elle. Si vous aviez vu comment elle a tenu le coup pendant ces dernières vingt-quatre heures, à soigner Adams... » Il fit une petite grimace. « Un homme qui se meurt du « seng » n'est pas beau à voir et la petite n'est pas infirmière de métier. Notre opinion sur elle est montée de plusieurs crans. »

Il se tut.

« Eh bien ? » interrogeai-je, sentant qu'il allait dire quelque chose de grave.

« Dommage qu'elle soit une Fontaine, reprit-il, et que Jens Fontaine soit précisément son père. Néanmoins, je suppose qu'il réagit comme les autres, quand il s'agit de son propre enfant. La mère... ?

— La mère est morte, dis-je.

— Voilà qui simplifie les choses. En tout cas, étant donné la façon dont M^{lle} Fontaine s'est conduite, j'estime que nous devons prévenir son père qu'elle est vivante. »

Je le regardai avec stupéfaction. Ainsi il renonçait à tous les principes de prudence qui semblaient caractériser l'expédition ! Rifflin dut lire mes pensées, car il se mit à rire doucement.

« Oh ! non, dit-il, je n'ai pas l'intention d'envoyer un câble au vieux Fontaine pour lui dire que sa fille et un homme du nom de Graynes, seuls survivants du *Sirius*, se trouvent à présent à bord de l'*Icare*, navire interplanétaire du Conseil, en route pour la Planète 8, et pour le moment à proximité de la ceinture astéroïdale.

— Alors, comment allez-vous faire ?

— C'est très simple. Le message contiendra tout le nécessaire, à savoir que sa fille se porte bien, qu'elle se trouve à bord d'un navire qui retournera sur la Terre dans six mois et qu'il n'a pas besoin de s'inquiéter de son sort. Mais – notez bien ceci, Graynes, dans votre propre intérêt – ce message ne sera pas envoyé en anglais ou dans une langue connue. Il sera écrit dans le

code spécial que le Conseil emploie exclusivement pour ses propres câbles. Et, pour plus de sécurité, il consistera en une série d'impulsions lumineuses que seuls des instruments spéciaux peuvent détecter. C'est de cette façon que nous envoyons nos messages et celui-ci sera inséré dans le rapport que nous adresserons à la fin de ce jour. Vous comprenez ? »

Je le suivais assez bien pour combler les lacunes de ses explications. « En d'autres termes, dis-je, seuls ceux qui recevront le message – et qui sans doute ont juré d'observer le silence – auront la moindre idée de l'endroit où nous nous trouvons. Fontaine devra se contenter de savoir que sa fille se porte bien et qu'elle lui reviendra à peu près à la même date que si elle avait effectué le voyage vers Mars.

— C'est ça. Vous pouvez le lui dire quand vous la verrez. » Il me jeta un regard éloquent : « Mais je préfère que vous ne la voyiez pas ici.

— Nous nous sommes déjà mis d'accord sur ce point, lui dis-je. Elle sait très bien que le travail que l'on m'a confié exige toute mon attention. »

Il ne fit aucune remarque, mais eut un petit sourire qui en disait long.

« C'est bon, je vais vous quitter, Graynes. Vous savez sur quel bouton appuyer si vous avez besoin d'aide ? Bien. Vous avez compris le système de signalisation ? Je vais voir comment organiser vos heures de repos... quand nous arriverons à portée de la Planète 5, nous vous adjoindrons quelqu'un. Moi, peut-être. Sinon, Waventry, notre expert en astronomie. À bientôt ! »

Il sortit, me laissant à mes appareils.

Je fis tourner les écrans de vision. L'*Icare* s'inclinait vers Jupiter – la Planète 5. Je ne peux arriver à nommer les planètes par des chiffres, bien que je reconnaisse que l'innovation a du bon, dans un univers où chacun donne aux planètes des appellations diverses. Par exemple, il est tout simple d'appeler notre Terre : Planète 3 du Système 1. Personne ne peut s'y tromper.

Je n'avais encore jamais été aussi loin dans l'Espace. Peu de gens avaient dépassé les frontières de l'univers exploré, c'est-à-dire la colonie terrienne de Pallas et celle de Mars, sur Vesta. Quelques expéditions audacieuses avaient poussé jusqu'à Ganymède, mais la planète ne valait pas la peine qu'on s'y intéressât. Jusqu'alors, aucun des autres satellites de Jupiter n'avait été visité, bien que la malheureuse expédition de Castro, en 2117, qui avait sombré sur Jupiter aux environs du fameux Point-Rouge, eût inclus Io, Gallisto et Europe dans son itinéraire.

L'énorme planète semblait étrangement proche, mais les épais nuages qui en voilaient la surface nous empêchaient de la voir distinctement. Le Point-Rouge lui-même, à environ 30 degrés de latitude sud, constituait l'endroit le plus caractéristique de Jupiter. Je supposai que le navire suivait un parcours qui permettait à ses occupants d'étudier ce point d'aussi près que possible, compte tenu du danger. Personnellement, j'aurais préféré ne pas m'en approcher, mais j'étais contraint de suivre les ordres donnés.

Waventry, un petit homme sympathique, qui ressemblait fort peu à l'idée que l'on se fait d'un astronome, arriva au moment où nous approchions au

maximum du Point-Rouge, et Riffelin apparut à son tour. Ils avaient tous deux leurs écrans de vision et n'eurent pas besoin de me déranger dans mon travail. Il était encore difficile de distinguer la nature exacte du Point-Rouge et Waventry eut une exclamation d'impatience.

Riffelin se tourna vers moi.

« Croyez-vous que nous puissions nous approcher davantage sans trop de risque ? Nous ne pouvons pas arriver à discerner quoi que ce soit. »

J'allais lui répondre que la marge de sécurité était presque atteinte, lorsqu'une des sonnettes d'alarme se mit à tinter et je faillis sauter de mon siège. L'aiguille du compteur de vitesse décrivit un cercle... et pendant une seconde, je n'arrivai pas à saisir ce qui se passait. Brusquement, la situation m'apparut dans toute son horreur : l'*Icare*, comme l'expédition de Castro un siècle auparavant, fonçait vers la surface brumeuse de Jupiter, où l'attendait sans doute le même sort !

CHAPITRE VII

UNE SITUATION SANS ISSUE

MON EXCLAMATION fit sursauter mes deux compagnons. Ils ne pouvaient guère se douter de ce qui se passait – je le vis à l'expression de leurs visages – car l'accroissement de la vitesse n'était pas assez grand pour que l'on s'en rendît compte sans consulter le compteur. Seule l'extrême précision des instruments m'avait permis de constater le fait.

« Que se passe-t-il, Graynes ? » demanda Riffelin d'un ton bref.

Je montrai le compteur.

« Notre vitesse s'accroît. Il y a quelque raison inexplicable... ou alors Jupiter nous a captés. »

Il regarda à son tour : l'aiguille se déplaçait avec une extrême lenteur, mais implacablement. Il jeta un coup d'œil sur la carte, fronça les sourcils et reprit son examen.

« Il me semble... je peux me tromper... que nous nous sommes légèrement écartés de notre chemin. Il est encore impossible de mesurer cet écart. »

Il nous mit en contact avec la chambre de contrôle et brancha le haut-parleur, afin que nous puissions tous trois entendre ce qui se disait des deux côtés. Le visage du commandant en second apparut sur l'écran fixé au mur. Et avant que Riffelin ait pu dire un mot, l'homme demanda :

« Qu'est-ce qui se passe, nom d'un chien ? Vous vous amusez avec les appareils ? Nous semblons nous écarter de la route. On fait ce qu'on peut ici, pourtant !

— De combien est l'écart ? »

L'officier lança quelques chiffres.

Riffelin hocha nerveusement la tête.

« J'avais l'impression que la distance était plus grande. Enfin, je suppose que c'est vous qui avez raison.

— Bien sûr que j'ai raison. Mes détecteurs ne mentent pas. Je vais tourner les antigraviteurs pour plus de sûreté. Je leur donne le degré de répulsion normale. Attendez les résultats. »

Pendant un moment, rien ne se passa, puis l'*Icare* sembla éviter légèrement. Une de ses extrémités se souleva et l'autre fit de même jusqu'à ce

que le navire tout entier fût sous un nouveau cap.

« Cela devrait le maintenir, dit la voix de l'officier en second. Je lui ai donné une poussée suffisante. »

Nous observions les cadrans : l'aiguille était restée si longtemps immobile que je crus un moment le péril passé, mais au bout de quelques minutes, qui nous parurent des siècles, elle recommença à avancer lentement mais inexorablement vers la zone dangereuse.

Rifflin poussa une exclamation de désespoir. Son visage était blême.

Une phrase prononcée par l'officier en second me revint à l'esprit.

« Capitaine Rifflin, dis-je, d'une voix étranglée, la répulsion normale ne semble donner aucun résultat. Mais... je ne connais pas encore très bien l'*Icare*... ne peut-on rien faire d'autre ?

— Que voulez-vous dire ? » Un éclair d'intérêt passa dans les yeux de Rifflin et je crois qu'il devina ce que j'avais en tête.

« Cette répulsion normale est graduée pour les planètes internes, dis-je. Mais n'avez-vous aucune force de réserve ? L'attraction de Jupiter est près de trois fois supérieure à celle de la Terre, la plus vaste des trois planètes internes, comme vous le savez.

— Oh ! nous avons une réserve, mais je ne tiens pas à m'en servir. J'ai peur que nous ne soyons ensuite à la merci des circonstances. »

Je me tenais devant l'écran d'où je pouvais observer la masse de Jupiter, qui prenait peu à peu un aspect distinct. Les nuages se dessinaient mieux. Le Grand Point-Rouge – 50.000 kilomètres de superficie – semblait monter et descendre sous nos regards angoissés.

« Il nous faut essayer, dis-je avec insistance. Il faut choisir entre l'écrasement inévitable là-bas (je désignai le Point-Rouge) comme de Castro, il y a cent ans, ou neutraliser le navire. Il n'y a donc pas à hésiter. Nous avons une chance de nous en tirer. Et puis – bien que je ne sois pas certain du résultat – vous aurez toujours la ressource des tuyères à réaction.

Waventry se retourna.

« Ce garçon a raison, Rifflin. C'est notre seule chance. »

Rifflin ne répondit rien, mais il passa immédiatement aux actes. C'était le genre d'homme capable de prendre des décisions rapides. Il envoya par microphone un flot d'ordres brefs.

Les lumières de la chambre d'observation s'assombrirent. Et les batteries à réaction se mirent à gronder. Le navire trembla. Chaque instrument, chaque fibre de métal parut frissonner comme un animal apeuré. Des forces titanesques, luttant entre elles, semblaient vouloir nous anéantir. Je me sentis poussé çà et là, écrasé par des pressions contraires. Puis, brusquement, la sensation d'oppression disparut et je me sentis revivre. Les lumières n'étaient plus que des points rougeâtres, comme des cendres d'un feu mourant. Nos visages étaient cadavériques.

Rifflin sortit de sa poche une lampe électrique et la braqua sur le cadran.

Nous fixâmes nos regards sur celui-ci et pendant quelques secondes un

silence absolu régna.

« Dieu du ciel, s'écria Waventry, nous sommes au point mort ! »

Il avait malheureusement raison. Toute la puissance que nous étions capables de mettre en action suffisait tout juste à contrebalancer l'attraction de l'énorme planète, et à nous empêcher d'être happés par elle.

« Yates, cria Riffliin à son second, pouvez-vous donner davantage ? Mettez le navire à plat s'il le faut. Nous devons nous tirer de là. »

Le visage de Yates, pâle et couvert de sueur, apparut sur l'écran.

« Si nous pouvons rester en équilibre quelques minutes de plus, je crois qu'on y arrivera. Mais vous allez devoir vous passer des écrans. J'ai besoin de tout le courant possible. Et puis, j'aimerais que Waventry vienne me rejoindre. C'est possible ?

— Oui. Tout ce que vous voudrez... Mais pourquoi ?

— Ne me posez pas de questions. Je ne suis pas sûr du résultat, mais vous le connaîtrez assez tôt.

— Bon. »

Riffliin ferma les écrans et le microphone, et se tourna vers l'astronome. « Allez-y, Waventry. Je crois que Yates connaît son métier. S'il réclame vos connaissances techniques, c'est qu'il a une idée derrière la tête. Mais je me demande laquelle... »

Waventry était déjà loin.

La pièce était plongée dans l'obscurité. Seule la lampe de Riffliin donnait une faible lumière. Les tuyères à réaction de la quille tiraient avec une monotone régularité et leur tonnerre secouait le navire. Incapables de faire quoi que ce fût, nous ne pouvions qu'attendre et espérer. Impossible de rester indéfiniment en équilibre ! Au moment où notre propre puissance décroîtrait, nous serions inévitablement attirés vers le bas, ou pis encore, nous deviendrions un des satellites de la planète mère.

Soudain le navire parut tourner sur lui-même. Pendant une seconde, j'eus l'épouvantable impression que nous allions descendre en spirale. Puis les choses redevinrent normales. Enfin les lumières se rallumèrent peu à peu, vacillant par instants, mais finissant par reprendre leur intensité habituelle. Les autres instruments se remirent eux aussi à fonctionner.

Je me précipitai vers les écrans de vision externes. Le Point-Rouge se rapetissait et Jupiter s'éloignait peu à peu de nous.

« Il a réussi ! s'écria Riffliin d'un ton joyeux, mais du diable si je sais comment il y est arrivé. »

Il parut hésiter. Je crois qu'il aurait voulu appeler Yates pour le questionner, mais il se ravisa. Peut-être le travail n'était-il pas encore fini. Et une interruption pourrait avoir de désastreuses conséquences si elle détournait de sa besogne l'attention de Yates. Nous patientâmes donc, stoïquement.

Après un court instant qui nous parut une éternité, l'écran laissa voir le visage de Yates.

« Vous pouvez continuer, dit-il en souriant, nous avons réussi. Je vous

envoie Waventry qui vous donnera les détails. Mais votre officier navigant fera bien de refaire ses calculs et de nous tracer un nouveau parcours. Nous nous sommes écartés du premier. »

Je me hâtai d'obéir. Tandis que je reprenais mes observations, je me demandais comment le danger avait pu être écarté. Waventry devait bientôt nous le dire.

Nos écrans antigravifiques auraient dû fonctionner dans des conditions normales, mais d'après Waventry le Point-Rouge était composé de quelque substance inconnue – il ne savait s'il s'agissait ou non d'un métal – hautement radioactive et qui exerçait une forte attraction magnétique. Jupiter possédait de son côté une énorme puissance d'attraction, la combinaison de ces deux forces avait eu pour résultat de rendre nulle celle de nos appareils à répulsion et de nous maintenir dans un état d'équilibre qui aurait pu être notre perte. Ce qui nous avait sauvés avait été – hasard étrange – le fait que la lune Io, un des plus grands satellites de Jupiter, s'était levée.

Elle avait dû faire son apparition derrière Jupiter depuis déjà un certain temps, mais Yates n'y avait pas pris garde, ou plutôt il ne l'avait pas considérée comme un facteur favorable. Cependant, Io avait exercé une très légère attraction sur nos instruments magnétiques. Et Yates avait conçu l'idée fantastique d'utiliser l'attraction d'Io pour nous dégager de l'impasse. La moindre impulsion d'un côté ou de l'autre devait changer la situation pour le meilleur ou pour le pire.

En quelques mots, Yates avait exposé sa théorie à Waventry. Toute la puissance répulsive du navire avait été concentrée sur la section dirigée vers Jupiter, et en particulier vers le Point-Rouge – localisée, par conséquent –, laissant la section du navire la plus éloignée de la planète libre d'être soumise à l'attraction de n'importe quel corps environnant. De plus, l'*Icare* possédait certains appareils capables d'exercer une attraction. Destinés à l'origine à capter n'importe quel objet relativement petit, tel qu'un autre navire interstellaire, ils servaient parfois à accrocher le navire à des météores ou à des astéroïdes d'un volume réduit. La portée des attracteurs était limitée et leur influence localisée. Mais Yates et Waventry avaient cependant estimé qu'en les dirigeant sur Io, il était possible de donner la légère impulsion nécessaire pour faire pencher la balance en notre faveur. C'est ce qui arriva. L'énorme attraction magnétique de Jupiter avait été réduite dans une mesure infime, mais suffisante cependant pour nous permettre d'échapper à son emprise.

Le résultat immédiat fut qu'au moment où cette emprise fut brisée, nous fûmes précipités vers Io, distante de 80.000 kilomètres environ, et Yates dut faire preuve de toute sa science pour nous éviter d'entrer en collision avec l'astéroïde[5].

« Cela signifie donc, qu'il sera impossible de prendre pied sur Jupiter ou d'en décoller tant que l'on n'aura pas découvert des appareils perfectionnés en matière de force répulsive.

— Pas exactement, corrigea Waventry. Si la surface de la planète elle-même présente une stabilité suffisante et si l'on peut éviter la latitude du Point-Rouge, Jupiter n'est pas inaccessible. Mais les appareils antigravifiques devront être capables de fournir une force de répulsion plus grande que celle généralement nécessaire dans les conditions interplanétaires ordinaires.

« Je ne suis pas astronome, poursuivit-il, mais je dois avouer que je serais curieux de connaître la nature exacte du Point-Rouge. Nous ne le saurons jamais tant que nous ne serons pas arrivés sur Jupiter même, je suppose. Mais je crois qu'il s'agit d'une substance nouvelle ou sinon d'une combinaison nouvelle de substances connues, qui bouleverse la géologie planétaire.

— Appelons-la *jovinium* », dis-je.

Rifflin sourit.

« Si l'on découvre que cette substance n'est pas inscrite sur nos tables atomiques, le nom est aussi bien choisi qu'un autre, et en ce cas, le *jovinium* prendra le nombre atomique 123. »

Je me mis à rire. Je pouvais me permettre un moment de détente.

« En tout cas, tout danger n'est pas écarté. Saturne et ses anneaux vont venir nous compliquer l'existence, puis Neptune. Que les dieux de l'Espace soient loués d'avoir envoyé Uranus faire un petit tour de l'autre côté du soleil. »

Rifflin me regarda calmement.

« Ne nous approchons pas trop de la Planète 6. Nous franchissons la frontière, pour ainsi dire, et entrons dans un espace inexploré, où jamais aucun habitant des Planètes confédérées ne s'est aventuré jusqu'ici. »

CHAPITRE VIII

LA FIN DU VOYAGE

JE MIS, par mesure de sécurité, la plus grande distance possible entre Saturne et nous. Il y avait dans l'atmosphère trop de météores volant çà et là et que nous n'étions pas certains de pouvoir repousser avec les rayons appropriés. Même éloignés de la planète, nous étions sous la menace de ces épaves cosmiques et la plus grande prudence s'imposait.

Nous respirâmes plus librement une fois sortis de la zone dangereuse. Il ne nous restait plus qu'à conduire le navire le long du parcours prévu, chose relativement aisée, à moins d'un danger imprévisible. J'accueillis avec joie ce répit qui me permit de relâcher un peu ma surveillance, de confier une bonne partie du travail aux autres et de faire connaissance avec le reste de l'équipage.

J'avais été accepté par mes collègues et l'on m'informa que le Conseil avait officiellement approuvé ma nomination. Des messages en code avaient été échangés entre ses représentants et le navire, messages qui donnaient des détails sur notre voyage et sur la manière dont Paula et moi avions été sauvés. Fontaine lui-même avait été mis au courant, mais nous ignorions quelle avait été sa réaction et s'il avait essayé d'en connaître davantage au risque de se mettre mal avec les autorités. Riffin m'avait assuré ne rien savoir de plus à ce sujet et je n'avais aucune raison de mettre sa parole en doute.

En fait, je devais découvrir plus tard qu'il avait dit la stricte vérité. Dans sa sagesse, le Conseil avait décidé de ne pas nous en dire plus long sur les répercussions du message adressé à Fontaine. Sans doute voulait-on éviter que notre expédition ne supporte les conséquences d'un conflit entre Fontaine et le Conseil. J'étais persuadé que Jens Fontaine n'avait pas accueilli calmement les brèves nouvelles que le Conseil avait bien voulu lui donner de sa fille. Et je pensais que la présence de Paula à bord serait probablement par la suite une source de complications.

Je l'interrogeai prudemment. Elle ne savait rien, ou presque rien, des affaires de son père. Ses ambitions lui étaient demeurées secrètes et je crois qu'elle ne tenait pas à les connaître. Elle s'en doutait peut-être, mais, pour sa propre tranquillité d'esprit, préférait, je suppose, ne pas en savoir trop long sur des méthodes qui devaient pour le moins manquer d'humanité. Jens Fontaine

était son père ; elle portait son nom, et elle avait pris de lui un peu de cet esprit de domination qui faisait la force du vieil homme. Mais elle ressemblait encore plus sans doute à sa mère qui était, paraît-il, une femme douce et tendre.

Paula avait gagné l'affection de tout l'équipage en soignant Adams pendant son agonie. Ceux qui n'ont pas été témoins de l'évolution du *seng*, dans la phase dernière de la maladie, ne peuvent comprendre le courage, dont la jeune fille avait dû faire preuve. Son père pouvait menacer la paix et l'ordre de l'univers, mais personne sur l'*Icare* n'en tenait à Paula la moindre rigueur. Nous nous rencontrions souvent dans la salle commune. Que dire de notre attitude l'un envers l'autre ? Le danger nous avait rapprochés ; parfois j'avais l'impression que des liens étroits nous unissaient. J'avais cru trouver dans ses paroles un sens plus profond que celui des mots eux-mêmes, une tendresse plus réelle qu'une simple camaraderie née de périls supportés ensemble. Du moins j'avais cette espérance et je la chérissais. Pourtant, Paula me semblait depuis quelque temps un peu plus réservée et je me demandais pourquoi.

Il ne me vint pas à l'esprit qu'en me réadaptant si aisément à la discipline d'un navire, j'avais peut-être donné à la jeune fille l'impression qu'elle était passée au second plan de mes préoccupations. Mais assez sur ce sujet.

Nous étions arrivés au point de l'Espace que nos grands-pères auraient considéré comme la limite du système solaire. Nous savons maintenant que les planètes dénombrées sont non pas neuf mais douze. Nous nous demandions ce que nous allions découvrir, et chacun avait son idée sur la question. Neptune était un monde mort, sans vie et sans chaleur, trop éloigné de notre père, le Soleil, pour en recevoir plus qu'une infime quantité de chaleur. Un monde mort, peut-être riche en minéraux, certains inconnus sur les autres planètes, voilà ce que nous comptions trouver.

Mais certains estimaient que Neptune n'était peut-être pas dénué de toute vie – différente de la nôtre, évidemment. Ils faisaient remarquer que même dans les régions glacées de la Terre, la vie se manifeste. Ils citaient l'Alaska et les énormes usines qui tirent le charbon au cœur de l'Antarctique. D'autres espéraient trouver un monde souriant et beau. Mais c'était là une idée folle, contraire à toutes les prévisions de nos astrophysiciens. J'avais l'impression qu'ils se trompaient du tout au tout et que ces optimistes allaient être grandement déçus.

Je ne puis pas dire que j'avais sur la question une idée préconçue : les événements nous donneraient la réponse. Je m'attendais plutôt à voir un monde de glace bleu vert. Je connaissais assez la géographie interstellaire pour prévoir l'aspect d'un monde privé de chaleur solaire.

Neptune apparut, grandissant de plus en plus au fur et à mesure que se déroulaient les cycles de vingt-quatre heures. Bientôt Triton, satellite de Neptune, se dessina plus clairement. Étrange lune, qui effectuait sa révolution à l'envers, contrairement à l'ordre établi. Et nous nous aperçûmes que Neptune lui aussi roulait à l'envers sur son axe – l'hypothèse des anciens

astronomes se trouvait ainsi confirmée. Cette découverte mit Waventry de bonne humeur.

J'imaginai que nous allions traverser la surface brumeuse de la planète et je me demandai quels ordres Riffin allait me donner, lorsque lui-même vint me trouver.

Il me dit que les membres les plus âgés de l'expédition avait eu un entretien avec Whitby, qui représentait le Bureau de contrôle (ainsi que l'on nomme parfois le Conseil interplanétaire des triumvirs). Il avait été décidé d'atterrir sur Triton et non sur Neptune. Peut-être notre périlleuse prise de contact avec le Point-Rouge incitait-elle mes chefs à la prudence ; ou peut-être craignaient-ils que Neptune ne fût habité par des êtres hostiles avec lesquels mieux valait ne pas entrer en conflit.

L'atterrissage sur Triton, un peu plus vaste que notre Lune, ne présenterait aucune difficulté. Un séjour là-bas nous permettrait de nous reposer un peu et peut-être de faire quelques découvertes concernant Neptune lui-même. Triton s'était sûrement refroidi plus vite que la planète mère ; si son histoire ressemblait à celle de notre Lune et si elle avait été habitée, la civilisation avait dû s'y développer rapidement et atteindre son point culminant au moment où la vie sur Neptune était encore fort primitive. En admettant que l'évolution ait pris une forme semblable sur chaque planète, la vie sur Triton avait dû disparaître depuis des millénaires. Cependant il devait en rester des traces qui nous permettraient de nous faire une idée des conditions d'existence sur Neptune.

J'approuvai donc cette descente sur Triton, étant d'ailleurs persuadé que toute vie était éteinte sur les deux planètes. Mais seule une exploration de celles-ci nous apprendrait la vérité.

Nous descendîmes doucement vers Triton, du côté où elle faisait face à Neptune, dont nous fîmes à peu près le tour. À première vue, c'était un monde mort, un monde gelé dans un éternel silence. Il ne présentait pas, comme la Lune, des hauts et des bas considérables.

Peut-être n'avait-il pas connu les mêmes vicissitudes géologiques. Nous nous efforçâmes d'en déterminer l'atmosphère : il n'en avait pas. C'était un monde désolé, sans air, un monde de cauchemar.

« C'est le moment d'enfiler les cuirasses interplanétaires, dit la voix de Riffin dans le haut-parleur. Je regrette, mes amis, j'espérais que nous pourrions respirer normalement, mais je crois qu'il faudra attendre d'être sur la Planète 8. En tout cas, vous allez pouvoir vous dégourdir les jambes. Ce sera toujours ça. »

Nous atterrîmes sur une surface plane et à ma surprise la carcasse de l'*Icare* s'enfonça légèrement. Le terrain ne consistait donc pas en glace durcie, ainsi que nous l'avions cru. C'était étrange. En fait, il semblait que le dégel ne fût pas inconnu sur Triton, chose inexplicable étant donné son éloignement du Soleil. Les conséquences de cette découverte étaient imprévisibles et nous redoublâmes de prudence. Il se pouvait que les lois de la

Nature fussent sur Triton entièrement différentes des nôtres.

Une équipe de surveillance fut organisée et les autres membres de l'équipage eurent le droit d'enfiler leurs cuirasses et de sortir du navire. Au moment où je mettais la mienne, Paula s'approcha de Riffli et lui demanda si elle pouvait nous accompagner.

Il hésita. Je pense qu'il ne tenait pas à exposer une femme à des dangers inconnus et qu'il préférait attendre que ses hommes aient exploré la planète.

Voyant qu'il ne lui répondait pas, Paula eut l'air si déçu que je m'interposais.

« Laissez-la venir, capitaine, dis-je. Je me porte garant d'elle et de sa sécurité.

— Bon, allez-y, Miss Fontaine, dit Riffli sans enthousiasme. Je suis persuadé qu'il veillera sur vous mieux que quiconque.

— Merci », dit la jeune fille, et, après m'avoir jeté un regard interrogateur, elle s'approcha de moi.

« Vous le voulez bien ? demanda-t-elle à voix basse.

— Évidemment. Pourquoi pas ?

— Il m'avait semblé... que vous m'évitiez ces derniers temps, balbutia-t-elle, que je...vous agaçais ?

— Moi ! mais je... »

La voix de Riffli me coupa la parole :

« Dépêchez-vous, on vous attend pour fermer les portes. »

Je me hâtai d'aider Paula à fixer son casque et mis le mien à mon tour. Nous suivîmes les autres dans les sas à air. Les lourdes portes se fermèrent derrière nous, l'air des sas fut aspiré par les pompes, les portes extérieures s'ouvrirent à leur tour et nous descendîmes sur Triton.

« Soyez prudents, dis-je dans l'audiophone. Ne faites pas de mouvements brusques avant que nous sachions exactement à quoi nous en tenir sur l'atmosphère d'ici. La pesanteur ne doit pas y être très supérieure à celle de la Lune. »

En fait, la sensation de légèreté que nous éprouvâmes en mettant le pied sur cette petite planète fut très agréable – à l'intérieur de l'*Icare*, la pesanteur était exactement la même que sur la Terre. Mais nous aurions préféré de beaucoup pouvoir respirer normalement et nous débarrasser de nos cuirasses, casques et réservoirs d'air. Il n'y avait pas grand-chose à voir sur Triton, et si une vie quelconque y avait jadis existé, elle avait dû disparaître avant même l'arrivée de l'homme sur la Terre.

Les membres de notre petite expédition se groupèrent, mus par un instinct de prudence. Paula avait pris mon bras pour sortir du navire et nos doigts s'étaient rencontrés à travers le lourd tissu de nos gants. Ce simple contact me sembla renouer notre intimité ancienne.

Nous avions ordre de ne pas perdre l'*Icare* de vue et nous obéîmes sans discuter. Nous pûmes cependant couvrir une distance assez considérable et, tacitement, nous nous étions dirigés vers un monticule qui semblait être le

seul endroit caractéristique du paysage en vue.

De loin, on aurait pu croire à un soulèvement de terrain ou à un monticule de glace, mais en nous approchant davantage, nous découvrîmes qu'il présentait une certaine régularité linéaire, pour le moins curieuse.

La glace qui le recouvrait en avait dissimulé l'aspect véritable de même que la nature. Whitby, le délégué du Conseil, mû sans doute par la curiosité, sortit sa lampe à rayons calorifiques et en braqua le jet vers la base du monticule. Le résultat fut que le revêtement de glace craqua, fondit et disparut en un clin d'œil, laissant voir un objet de forme grossièrement pyramidale. La base avait environ six mètres de diamètre, et le sommet était plat, comme un *teocalli* mexicain ; la hauteur était à peu près de quatre mètres cinquante. Le tout était fait d'une substance inconnue, qui n'était ni du métal, ni de la pierre. Il s'agissait probablement d'un produit synthétique.

Pendant un instant, nous considérâmes notre découverte avec des yeux stupéfaits. Jamais nous ne nous étions attendus à trouver des vestiges aussi bien conservés, sur cette planète lointaine.

« Par Jupiter ! s'exclama la voix de Whitby dans l'audiophone, nous voilà sur les traces d'une civilisation perdue et relativement jeune – remarquablement conservée en tout cas. »

Mais Whitby se trompait...

Excités par cette découverte et saisis d'un beau zèle, les autres se mirent à faire fondre le reste de la glace et bientôt le bâtiment – car cette pyramide en était un – apparut dans son ensemble. Des inscriptions en couvraient les murs. Nous ignorions s'il s'agissait de représentations graphiques. Elles étaient probablement d'origine hiéroglyphique, mais indéchiffrables au profane.

Cela n'empêcha pas Whitby de se pencher sur elles et de demander aux experts s'il ne serait pas possible de les photographier. Ils décrétèrent que le jeu en valait la chandelle et l'un d'entre eux revint au navire pour en ramener une caméra Blanz, capable de prendre des clichés en couleur en dépit du manque de rayons solaires.

Notre petit groupe s'était divisé : ceux que l'archéologie intéressait tournaient autour de la pyramide, les autres erraient à quelque distance d'elle.

Je contemplais le paysage. Ce qui m'intéressait, outre l'aspect de celui-ci, c'était la vue de Neptune, dont l'énorme masse se découpait sur le ciel. Dans la pâle lumière de Triton, cette vision était impressionnante. Soudain Paula me saisit nerveusement le bras et poussa une exclamation effrayée.

« Qu'y a-t-il ? demandai-je.

— Regardez ! » Elle désignait du doigt la base de la pyramide. « Il y a là une sorte de porte... et l'on dirait qu'elle s'ouvre ! »

Les autres avaient entendu, dans leurs audiophones, les paroles de Paula. Il y eut un moment de confusion, et nous nous groupâmes à quelque distance de la pyramide, les yeux braqués sur elle. Paula ne s'était pas trompée. Une section s'en ouvrait lentement, non comme une porte, mais en glissant vers le bas, découvrant une brèche sombre. Je songeai au bâillement de quelque

étrange animal.

Whitby et ses compagnons apparurent et restèrent figés sur place en voyant l'expression de notre visage.

« Que se passe-t-il ? » cria Whitby d'un ton anxieux. J'étais le seul officier du groupe et je pris sur moi de répondre.

« Une section de la pyramide est en train de s'ouvrir, c'est tout ce que je sais. Nous n'avons rien vu de plus. »

Ils s'écartèrent de la pyramide, sans cesser de l'observer. Whitby tenait à la main sa lampe à rayons qu'il serrait nerveusement. Il avait l'air fort peu rassuré.

Une caverne noire, d'environ un mètre carré, béait à la base de la pyramide.

« Quelle est votre avis ? demandai-je à Whitby.

— Peux pas encore me prononcer. En tout cas, attendons et soyons prudents. Nous avons probablement actionné un ressort secret. Peut-être s'agit-il d'un monument bâti par quelque race disparue, un musée, où les représentants de cette race auraient enfermé des trésors de leur civilisation, dans l'espoir qu'une fois leur espèce anéantie, il en demeurerait quelque souvenir... que d'autres découvrirait un jour. »

La chose ne me paraissait pas impossible, mais Paula, elle, semblait craindre un péril inconnu et sa main se crispait sur la mienne.

« Eh bien, reprit Whitby, au bout de quelques minutes, je n'ai pas la patience d'attendre plus longtemps et puisque rien ne semble nous menacer, je propose que nous allions nous rendre compte par nous-mêmes. »

Tout le monde fit un pas en avant, mais il nous arrêta d'un geste impérieux :

« Non, pas tous. On ne sait jamais. Je prends un ou deux volontaires. Les autres monteront la garde. »

Je m'approchai de Whitby. Paula avait esquissé le geste de me retenir, puis se ravisa.

« Vous, Graynes. Bien. Yates. Ça ira comme ça. Vous êtes armés ? Alors, allons-y. L'un de vous autres ferait bien de prendre contact avec le navire et de mettre Riffin au courant... Venez. »

Nous marchâmes vers la pyramide. À vrai dire, je ne m'attendais pas à y trouver grand-chose. Sans doute, l'action des lampes à rayons avait-elle déclenché quelque mécanisme secret qui avait ouvert une brèche dans le bâtiment. Mais que dissimulait cette brèche ? Des trésors ? Je n'y croyais guère.

Prudemment nous l'examinâmes. Rien de spécial. Ce ne fut qu'après en avoir éclairé l'intérieur que nous aperçûmes, au lieu de la simple cavité à laquelle nous nous attendions, une sorte de passage en pente. Les murs et le plancher étaient faits d'une substance blanche et translucide, d'une seule pièce, semblait-il. Il décrivait une courbe dont l'extrémité échappait à nos regards. Whitby hésita :

« Je me demande, dit-il, s'il vaut mieux tenter l'aventure ou attendre que Rifflin nous ait envoyé du renfort ?

— Je crois qu'il est préférable d'attendre, dit une voix. Nous avons de toute façon besoin de lumière. » Dieu soit loué, nous décidâmes d'attendre. Je ne sais lequel d'entre nous fut le premier à remarquer le danger. Il est probable que plusieurs s'en aperçurent en même temps. Quelqu'un poussa un cri ; nous nous sentîmes poussés violemment en arrière et la gueule noire du tunnel vomit les créatures les plus abominables qu'il ait jamais été donné à l'homme de rencontrer.

Imaginez d'énormes choses molles et blanchâtres, pareilles à des limaces, dotées de gros yeux ovoïdes, et dont le corps était armé de pseudopodes qui s'agitaient en tous sens.

Hautes d'environ un mètre cinquante, les créatures se ruèrent sur nous et nous jetèrent au sol. À travers l'épaisse étoffe de ma cuirasse interplanétaire, je pouvais en sentir le contact répugnant, et une vague de dégoût me submergea. Je braquai ma lampe à rayons sur l'une d'elles. Elle se recroquevilla et fondit exactement comme un morceau de glace fond au soleil.

Au moment où je tentais de me remettre sur pied, je vis que des milliers de ces créatures se précipitaient hors de la brèche. Une nouvelle vague d'assaut me rejeta au sol et fit tomber ma lampe, me réduisant ainsi à l'impuissance. En outre, leur contact visqueux avait souillé la plaque de glassite de mon casque, m'empêchant de voir ce qui se passait autour de moi.

CHAPITRE IX

LES CHOSES BLANCHES

UNE série d'impressions confuses suivit. Des corps froids, apparemment immatériels, passèrent et repassèrent sur moi. L'étoffe de ma cuirasse fut déchirée, mon casque bosselé. J'ignore ce qui me sauva de ces monstres effrayants.

Soudain, une accalmie se produisit et quelqu'un m'attrapa par le bras et me remit sur pied.

« Essayez son casque, dit une voix. Il ne peut rien voir. La plaque est couverte de je ne sais quoi.

— Est-il blessé ? Êtes-vous blessé, Phil ?

— Non, j'ai seulement été renversé et aveuglé par cette substance, sur mon casque. Mais vous, Paula, pourquoi êtes-vous ici ? Vous auriez dû regagner le navire.

— Je vous ai vu tomber, être piétiné... je n'ai pu m'empêcher de...

— C'est elle qui vous a tiré d'affaire, dit une voix – celle de Yates. Elle s'est littéralement frayé un passage à travers les monstres pour arriver jusqu'à vous. Mais hâtons-nous, nous n'en avons pas fini avec eux. »

Ils nettoyèrent mon casque et je retrouvai la vue. Ils me donnèrent une autre lampe et me tirèrent à l'écart.

Je vis que les créatures blanches pullulaient littéralement sur toute la surface de la lune. En dépit de nos lampes à rayons, nous étions incapables de lutter effectivement contre elles. Au fur et à mesure que nous en pulvérisions, d'autres prenaient leur place. La pyramide les crachait par hordes. Il était à craindre qu'elles ne nous écrasent par le nombre.

Elles n'étaient du reste dangereuses qu'en masses. Leurs pseudopodes étaient incapables de déchirer comme des griffes ou des crocs. Mais nous devions bientôt nous apercevoir que nous avions affaire, non à des monstres inhumains, mais à des intelligences aussi aiguës que les autres, quoique différentes.

Tout à coup, le nombre des créatures parut se réduire, se diviser, et toute la pyramide tournoya sur sa base. Le mouvement révéla un mécanisme étrange qui consistait en un tube court et épais, fixé sur un tripode. Autour de ce tube principal étaient rangés une multitude d'autres tubes plus petits.

L'ensemble rappelait les vieilles mitraillettes que l'on peut encore voir dans les musées terrestres, reliques des temps où les Terriens se faisaient mutuellement la guerre.

Ce qui suivit se déroula si rapidement que nous ne réalisâmes pas, sur le moment, ce qui se passait. Sans qu'aucun bruit révélât que le mécanisme entraînait en action, une sorte de projectile fut craché du tube central. L'œil pouvait en suivre la trajectoire sans difficulté. Le projectile déchira le sol devant un groupe d'hommes aux prises avec les monstres, éclata, répandant sur le tout une vapeur presque invisible.

« C'est une sorte de gaz délétère », me dis-je. Nous étions donc en présence d'êtres intelligents capables de tuer scientifiquement.

Un éclat du projectile avait frappé un de nos hommes et brisé la plaque de son casque. Il chancela et l'air sortit en sifflant de son réservoir à oxygène. Nous nous attendions à voir tomber notre camarade, mais en fait il ne parut pas le moins du monde incommodé, bien que logiquement, il aurait dû être mort. Sans doute fallait-il chercher l'explication de ce phénomène dans le halo de vapeur qui entourait son casque.

D'autres projectiles tombèrent. Le but des créatures semblait être non de nous atteindre, mais de les faire tomber parmi nous. Ils ne produisaient que peu de dégâts. Un seul d'entre eux atteignit un de nos camarades au cœur, lui faisant une blessure profonde. Les monstres étaient de moins en moins nombreux, nous les anéantissions les uns après les autres. Ils battaient en retraite hors de la zone ou tombaient sous les balles, mais la plupart étaient restés sur le terrain.

Dans la zone atteinte par les projectiles, les monstres se tordaient sur le sol, comme en proie aux souffrances de l'agonie, et cependant un de nos camarades se trouvait parmi eux, indemne, son casque à la main tandis qu'il arrangeait ses audiophones. Un autre avait eu la plaque de glassite brisée par un éclat, ce qui ne l'empêchait pas de rire tranquillement. Toutes les lois de la physique semblaient déjouées. Au milieu d'une atmosphère dénuée d'oxygène, des hommes respiraient normalement ! Une voix résonna dans les audiophones : « Revenez tous au navire ! Nous décollons. Hâtez-vous. *Ils* ont peut-être d'autres armes en réserve, contre lesquelles nous ne pourrions rien. »

C'était Riffin qui nous rappelait du navire. La retraite commença. Les créatures inconnues avancèrent dès qu'elles nous virent reculer et la mitraillette avança avec elles. Elle était vraisemblablement propulsée par un moteur et avançait sur des paliers flexibles, d'une manière qui rappelait étrangement le mouvement ondulatoire d'un ver. Une autre machine, faite de la même matière que la pyramide, était poussée vers le haut de la brèche. Certaines parties de cet engin, semblables à des scies circulaires, tournaient avec rapidité. Son aspect me donna le frisson et me remit en mémoire une histoire que j'avais lue jadis, et où il était question d'une arme aérienne connue sous le nom de « La scie volante ».

L'engin pouvait apparemment avancer sans contrôle étranger, car il se

précipitait dans notre direction à une vitesse inouïe, laissant les créatures monstrueuses loin derrière lui. Il transperça les blessés et les morts, les lacérant littéralement, tout en poursuivant son chemin vers nous. Oubliant que la loi de la pesanteur n'était pas la même sur ce monde étrange, nous nous mîmes à courir, traversant l'espace avec de grands bonds. Paula et moi courions la main dans la main. Nous atteignîmes la porte ouverte de la soute à air, qui se referma derrière nous et, au même instant, le navire décolla. Nous passâmes dans la chambre intérieure où l'air avait été admis, et enlevâmes nos revêtements interplanétaires.

L'*Icare* n'avait pris de hauteur que juste ce qu'il fallait pour échapper aux armes des monstres blancs. Ceux-ci étaient de véritables créatures de cauchemar et leur attaque contre nous avait été si injustifiée que Riffllin, mis en fureur par la mort de notre camarade – le cadavre du pauvre garçon avait été, en outre, mis en pièces par la scie volante –, braqua contre l'ennemi et sa pyramide, toute la puissance des rayons.

« Je sais que je détruis un monument qui a son importance au point de vue architectural, dit-il, comme pour s'excuser, mais en même temps je débarrasse l'univers de créatures singulièrement répugnantes. »

Cinq minutes plus tard, à l'endroit où se trouvait la pyramide, il n'y avait plus qu'un désert. Je préfère ne pas me prononcer sur l'action de Riffllin. En tout cas, le Conseil, lui, la prit très mal et le déclassa provisoirement ; en outre Whitby se fit taper sur les doigts pour ne pas être intervenu. Les conseillers admettaient que l'on pût avoir à entrer en conflit avec des créatures d'autres planètes, mais ils considéraient la destruction de la pyramide et l'anéantissement des monstres blancs comme un acte de cruauté inutile.

Nous survolâmes un instant la scène du massacre et voyant que toute vie avait disparu, nous atterrîmes de nouveau, cette fois à bonne distance de la pyramide. Une surveillance sévère fut établie ; les membres de l'expédition furent convoqués dans la chambre commune et tous ceux qui avaient éprouvé des sensations particulières furent invités à les relater.

L'intérêt se centrait tout naturellement sur l'homme qui avait eu la plaque de glassite de son casque brisée et qui cependant avait continué à respirer tranquillement.

« De l'air, dit-il, il y en avait autant qu'on en voulait. Il était plus lourd et plus dense que l'air terrestre et il contenait une sorte de gaz douceâtre, dont j'ignore le nom, mais on pouvait très bien respirer.

— Mais, fit observer quelqu'un, avant d'atterrir, nous avons analysé l'air environnant et l'avons trouvé dépourvu d'oxygène ! »

Whitby prit la parole :

« Deux autres de nos camarades ont fait la même expérience que Hoves : ils ont respiré l'air d'ici et ne s'en sont pas trouvés plus mal. J'ai mon idée sur la question et je crois que nos astrophysiciens confirmeront ma théorie lorsqu'ils auront étudié les faits. Ces créatures – appelons-les les Tritoniens – vivent dans un monde sans air, nous le savons. Ils n'ont pas besoin d'air pour

vivre, je ne sais pourquoi. Cela semble être une inversion des lois de la Nature, mais c'est un fait indéniable. Donc, l'air doit être un poison pour eux. En ce sens, ils ressemblent aux poissons de notre Terre qui vivent dans l'eau et meurent à l'air. Les projectiles qu'ils ont tirés contre nous contenaient le gaz le plus dangereux qu'ils connaissaient... de l'air synthétique ! Ils ignoraient que, ce faisant, ils nous remettraient dans notre atmosphère naturelle. Ils savaient seulement que pour eux, il s'agissait d'une substance toxique – vous avez vu comment ils se tordaient au sol une fois arrivés dans la zone aérée. Telle est ma théorie. Il me semble qu'elle est valable. Tous les faits observés concordent avec elle. »

Il n'y avait en effet aucune autre explication possible.

« Eh bien, nous voilà dans de beaux draps ! grommela Riffli, si nous rencontrons des créatures de ce genre sur Neptune et proportionnées par surcroît à la grandeur de la planète ! »

Il s'approcha d'un hublot d'observation et appuya sur le bouton écartant les blindages de marsonite qui protégeaient les vitres de glassite. Neptune apparut, à 400.000 kilomètres environ de distance. Nous contemplâmes l'immense planète et je crois que la plupart d'entre nous envisageaient sans enthousiasme de faire sa connaissance.

Whitby résuma la situation : « Eh bien, il faut y aller, qu'on le veuille ou non. C'est l'ordre du Conseil et il ne nous est pas possible de passer outre. »

Personne ne répondit. Puis quelqu'un fit remarquer que la pièce semblait s'être réchauffée brusquement. C'était exact, mais la sensation de chaleur disparut aussi vite qu'elle était venue.

Nous étions encore dans la salle commune lorsqu'un éclair de lumière la traversa et l'atmosphère monta nettement de plusieurs degrés.

« Vous avez vu ? » interrogea Riffli, se tournant vers Yates et moi, qui étions à ses côtés.

« Parfaitement, dis-je, et de plus, ça venait de Neptune, semble-t-il.

— À votre avis, qu'est-ce que ça peut être ? » demanda Whitby, les yeux braqués sur le hublot.

« Je n'en sais rien, dit brièvement Riffli. Ça ne me paraît pas d'origine volcanique, en tout cas. Je crains que Neptune ne soit habité par des êtres pensants qui nous préparent une réception soignée ! »

Personne ne releva la remarque, mais je songeai que si Riffli avait raison, cela promettait de bons moments...

DEUXIÈME PARTIE

LES MYSTÈRES DE NEPTUNE

LES SOLEILS ARTIFICIELS

LA MONTÉE subite de la température dans l'*Icare* et l'éclair de lumière expliquaient en partie la raison pour laquelle nous avions découvert sur Triton un sol mou, et non de la glace, comme nous nous y attendions. Mais nous ne savions pas encore la nature de ce rayon lumineux. Il s'agissait évidemment d'un rayon calorifique, non dangereux, puisqu'il ne nous avait causé aucun mal. Mais cela ne signifiait pas que nous n'avions rien à craindre des Neptuniens.

Nous décollâmes aisément de Triton ; grâce à nos écrans antigravitationnels les moteurs à réaction se mirent à gronder et nous prîmes le chemin de Neptune dont nous séparait un gouffre de plusieurs centaines de milliers de kilomètres. Mais notre état d'esprit n'était plus celui que nous avions au départ. Ne sachant alors ce qui nous attendait, nous pouvions affronter l'inconnu avec un optimisme relatif. Nous nous étions plus ou moins imaginé que nous rencontrerions des conditions de vie à peu près analogues à celles des Planètes internes. Il est presque impossible à l'homme d'imaginer quelque chose qui n'ait absolument aucun rapport avec ce qu'il a éprouvé.

Mais nous devons réviser nos conceptions. Sur Triton, nous avions découvert une forme de vie à la fois intelligente et terrible, qui considérait comme mortelles nos conditions de vie à nous. Cette inversion de lois qui nous paraissaient fondamentales avait frappé notre imagination et excité nos craintes. Qui pouvait dire ce qui nous attendait sur Neptune, quelles horreurs inconnues nous y menaçaient ?

Nous ne vîmes plus le rayon lumineux. Seul le fait que nous avions pu vérifier la montée de la température à l'intérieur du navire et la consistance molle de la surface de Triton nous prouvait que nous n'avions pas été victimes d'une hallucination collective.

La plus grande partie de Neptune était dissimulée à nos regards par des bandes de nuages, assez semblables à ceux de Jupiter, et qui rayaient la section éclairée – l'autre étant bien entendu plongée dans les ténèbres. Ces nuages empêchèrent nos instruments de détecter toute trace de vie sur la planète.

Rifflin observait la plus grande prudence. Nous aurions pu effectuer le voyage en fort peu de temps, mais le capitaine décida que mieux valait marcher à petite vitesse. Je suis persuadé qu'au moindre signe d'hostilité de la part des éventuels habitants de la Planète 8, l'*Icare* aurait fait demi-tour.

C'est pourquoi nous mîmes près de vingt-quatre heures à gagner la partie de Neptune qui était plongée dans la nuit. Les tests de nos chimistes prouvèrent que l'atmosphère y était respirable, bien que légèrement différente de celle de la Terre.

Nous traversâmes lentement le banc de nuages, les moteurs fonctionnaient

silencieusement, afin d'éviter que notre approche fût entendue, et nous maintînmes l'équilibre grâce à nos écrans antigravitationnels. Pour le moment, nous nous contentions d'explorer prudemment la planète, afin de savoir si nous pouvions ou non y atterrir sans danger.

La nuit était infiniment plus sombre que la nuit terrestre, et l'épaisse couche de nuages intensifiant encore les ténèbres, nos télescopes ne nous servaient pas à grand-chose. Nous apercevions, de temps à autre, quelque chose qui ressemblait à une tache de lumière, mais elle apparaissait et disparaissait si soudainement qu'il était impossible de se faire une opinion à ce sujet. Nous cherchions à découvrir des cités, des lignes de lumière qui auraient décelé des habitations et partant des êtres vivants, mais nous ne vîmes rien. Parfois, nous distinguions des configurations qui auraient pu être des groupes de bâtiments, mais tout aussi bien des collines basses. La mauvaise visibilité ne nous permettait pas de juger avec certitude. La plupart d'entre nous pensaient qu'il s'agissait de monticules de glace, ce qui aurait expliqué les taches de lumière évanescentes.

Conservant une vitesse égale à celle de la rotation du globe, nous attendîmes que le jour se levât, un jour humide et blafard, dont la lumière confuse filtrait à travers les nuages. Neptune, à 4.480.000.000 de kilomètres du centre du système solaire, reçoit à peine les rayons du soleil et nous en avons déduit qu'il présentait un aspect glaciaire, à peu près semblable à celui de son satellite, Triton. C'était là un jugement erroné, comme l'avenir devait nous le prouver.

Lorsque l'aube parut, froide et triste, nous nous pressâmes aux postes d'observation afin de faire connaissance avec ce monde nouveau. Et nous poussâmes un cri d'étonnement.

Les longues plaines glacées que nous comptions apercevoir ne brillaient que par leur absence. À leur place s'étendaient des champs verdoyants et paisibles, cultivés en échiquier, et traversés çà et là par une rivière étincelante. À intervalles irréguliers se dressaient des bâtiments dont les dômes brillaient d'une lumière froide. On les eût dit faits de glace, mais il s'agissait sans doute de glassite ou d'une autre substance vitreuse.

Le jour parut plus clair, ce qui était inexplicable, étant donné l'éloignement du soleil. Les nuages avaient disparu et le paysage était baigné d'une lumière dorée. Tandis que nous nous demandions quelle pouvait bien être la raison de ce phénomène, nous fîmes une découverte : d'énormes miroirs concaves étaient postés à distances régulières à travers la campagne ! Ils étaient posés sur des supports en croisillons et, d'après leurs lentes oscillations, semblaient balayer la surface du ciel. Mais ce n'était pas tout : entre deux paires de miroirs se trouvait une autre construction à croisillons qui portait au sommet un globe gigantesque, de couleur jaune, si énorme et si brillant que nous pouvions à peine le regarder.

« Des soleils artificiels ! murmura l'un de nous d'un ton admiratif. Ils ont découvert le secret de l'énergie atomique ! »

Un astrophysicien de l'équipage entendit cette réflexion et secoua la tête d'un air maussade :

« Pas du tout, rétorqua-t-il, ils ont une usine qui leur fournit l'énergie solaire. Évidemment, c'est extraordinaire et je me demande bien comment ils y arrivent. Mais le principe est très simple. Il y a des siècles que les Terriens le connaissent, seulement ils n'ont jamais été capables de le mettre en pratique. Peut-être pourrions-nous apprendre le secret des Neptuniens ?

— Ça dépend quelle sorte de créatures sont ces Neptuniens, fit observer Whitby. Du reste, pourquoi ces rayons sont-ils pointés vers le haut ?

L'autre leva la tête :

« Pour deux raisons, à mon avis, dit-il d'un ton assuré. D'abord parce qu'ils percent une brèche à travers les nuages, ce qui permet à notre soleil d'arriver en faible quantité jusqu'aux miroirs, et ensuite parce que ces rayons sont eux-mêmes reflétés par la couche nuageuse, ce qui les diffuse un peu plus encore. Il s'agit d'un système circulaire, si j'ose dire. L'énergie accumulée sert à disperser les nuages afin de permettre d'accumuler plus d'énergie encore. Pourquoi ces rayons sont-ils diffusés ? Eh bien, je crois que s'ils étaient braqués sur la campagne ils la carboniseraient tout simplement. »

Whitby sifflota.

« Cela explique l'aspect de Triton et la brusque chaleur que nous avons ressentie. Mais... » Il fronça les sourcils. « ... Triton est derrière Neptune, du côté des ténèbres. Comment expliquez-vous ça ?

— Très simplement, dit l'astrophysicien. L'orbite de Triton est inclinée sur le plan de l'écliptique de telle sorte que, bien qu'étant derrière la planète primaire, il n'est cependant jamais entièrement dissimulé par elle. L'interposition de l'atmosphère de Neptune interdit parfois de voir Triton de la Terre. Mais de temps à autre, une section de la planète fait face à la surface éclairée de Neptune. C'est sur cette section que notre navire s'est posé et c'est sans doute un des rayons de ces globes – il indiquait du doigt les soleils artificiels – qui nous a touchés.

— Mais quelle ne doit pas être leur énergie, murmura songeusement Whitby, puisqu'ils ont pu nous communiquer leur chaleur après avoir parcouru près de 400.000 kilomètres ! »

Son interlocuteur sourit.

« Les rayons du Soleil couvrent bien des fois cette distance avant d'arriver à la Terre, dit-il, et pourtant ils y sont assez forts pour fondre la glace. Chacun des globes que nous voyons ici est un soleil miniature, effectif sur une surface relativement limitée de l'espace, du moins, je le crois. Je peux me tromper. Nous avons découvert ici des conditions d'existence diamétralement opposées à celles que nous nous attendions à trouver. La différence est peut-être superficielle. Peut-être également, y a-t-il à tout ceci une explication qui m'échappe.

— Je ne vois aucun signe de vie ou d'êtres vivants, fit remarquer Riffelin. Et c'est surtout cet aspect de la question qui m'intéresse. Tant que nous ne

saurons pas quel genre de créatures habitent Neptune, nous ne pourrions pas adopter de décision. »

Je pris la parole.

« À mon avis, dis-je, ces créatures, quelles qu'elles soient, ne peuvent s'élever dans les airs d'elles-mêmes ou autrement. Sans quoi, elles seraient venues à notre rencontre. Et je n'ai pas vu d'oiseaux non plus. Peut-être le vol, naturel ou mécanique, est-il inconnu ici ? »

Rifflin hocha la tête.

« On n'imagine pas que sur une planète sans oiseaux, le principe même du vol ait pu être découvert. » Et se tournant vers Whitby : « À votre avis, que devrions-nous faire ? Pour ma part, je crois dangereux d'atterrir avant de savoir quelle sorte d'êtres nous allons rencontrer. »

Whitby réfléchit.

« Vous n'avez pas tort, en un sens, admit-il, mais il nous faudra bien nous poser un jour ou l'autre. Ou bien ils ne nous ont pas vus, ce qui me paraît improbable, ou bien eux-mêmes se cachent en attendant de voir quelles sont nos intentions. Mettez-vous un peu à leur place. Ils ne savent rien de nous. Nous – et *l'Icare* – représentons peut-être pour eux une menace incompréhensible, un danger diabolique. Nous venons ici en amis, mais, je ne vois aucun moyen de les en persuader, si ce n'est par contact direct. Le langage universel des gestes ne saurait être suffisant en la circonstance. »

Rifflin haussa les épaules.

« Après tout, je ne suis que le commandant de ce navire, dit-il, d'un ton un peu acerbe. Mais il me semble évident que nous perdons notre temps à discuter des éventualités qui sont peut-être uniquement du domaine de l'hypothèse. Je vais vous faire une proposition pratique et vous pouvez l'accepter ou la refuser.

— Allez-y, dit Whitby, avec un léger sourire. Nous sommes tout ouïe.

— Eh bien, nous nous trouvons apparemment dans un district agricole. Par conséquent, il y a des chances pour que la population soit relativement primitive et superstitieuse. Il est rare qu'un garçon de ferme soit très versé en sciences exactes. Sinon, il ne serait pas garçon de ferme. C'est dans les villes que nous avons le plus de chances de rencontrer des êtres intelligents et évolués. Par conséquent, je propose que nous nous mettions à la recherche d'une cité.

— Ces bâtiments ?... interrogea Whitby en désignant les dômes étincelants.

— Il ne peut pas s'agir d'une ville, ils sont trop peu nombreux... à moins que la population de la planète ne soit très restreinte. Je voudrais trouver quelque chose de plus étendu.

— Votre suggestion me paraît bonne, dit Whitby. En survolant lentement nous finirons bien par trouver quelque chose.

— Au niveau de l'équateur, ajouta Rifflin. C'est sous les tropiques que nous avons le plus de chance de découvrir une ville, je pense. En laissant

ronronner les moteurs, nous attirerons l'attention sur nous. Je ne suis pas partisan d'utiliser les écrans antigravitiques ; leur fonctionnement est trop complexe pour permettre une manœuvre de longue haleine dans des conditions inconnues.

— Allez-y, dit Whitby. Je prendrai devant le Conseil la responsabilité de vos actes. »

Quelques minutes plus tard, nous volions à quelques centaines de mètres de hauteur au-dessus de Neptune qui s'étendait de plus en plus devant nos yeux. Les moteurs, bien que fonctionnant au ralenti, faisaient assez de bruit pour attirer l'attention des autochtones, si toutefois leur sens de l'ouïe ressemblait au nôtre.

Je n'avais plus rien à faire. Mon travail avait cessé dès notre arrivée dans l'atmosphère, et Yates avait repris le contrôle. J'avais donc le loisir de contempler le paysage. Je rendis ce loisir plus agréable encore en me mettant à la recherche de Paula que j'avais fort peu vue ces derniers temps. En fait, depuis notre combat avec les monstres blancs, je n'avais pas échangé deux mots avec elle à bord du navire.

Je finis par la trouver au bout d'un des couloirs, regardant par un des hublots.

Elle se retourna en m'entendant. Je ne pus deviner à l'expression de son visage si elle était ou non heureuse de me voir.

« Ah ! c'est vous, dit-elle. Je me demandais ce que vous deveniez.

— J'ai eu du travail, répondis-je, je n'ai pu me libérer. »

Elle me regarda d'un air étrange.

« L'auriez-vous fait, si cela vous avait été possible ?

— Oui », dis-je.

Elle ne fit aucun commentaire et se retourna vers le hublot.

Quelque chose sembla se déclencher en moi.

« Paula », dis-je en avançant d'un pas.

Elle ne bougea pas.

« Oui, qu'y a-t-il ?

— Bientôt, nous allons atterrir sur cette planète inconnue. Dieu sait ce que nous trouverons... pire que sur Triton, peut-être. Il est possible que nous ayons à affronter des périls qui nous dépasseront. Alors... »

Je me tus brusquement.

« Continuez », murmura-t-elle d'une voix douce, toujours sans se retourner.

« Paula, peut-il se passer quelque chose entre la fille de Jens Fontaine et un simple officier de paquebot interplanétaire, un homme qui n'est même pas certain de rester en fonction ?

— Je pense que cela dépend de lui, dit-elle calmement. S'il considère que la jeune fille ne le vaut pas, qu'elle est de la même espèce que les autres membres de sa famille, alors, mieux vaut qu'il renonce à elle. Mais s'il ne lui en veut pas des fautes commises par son père, eh bien... Toutefois, il faut une

certaine dose de courage. »

Je crus déceler une certaine ironie dans sa voix. Et m'approchant d'elle, je la pris dans mes bras et l'embrassai.

« Pourquoi avez-vous si longtemps attendu ? murmura-t-elle.

— Parce que... » Je me rendis compte que toute explication ne servirait à rien. « Peu importe, maintenant.

— Oui, peu importe », répéta-t-elle, les yeux brillants.

Elle se détourna afin que je ne visse pas, je pense, qu'elle avait rougi, et regarda par le hublot. Le couloir était vide et silencieux. Je me rapprochai d'elle.

Soudain, elle sursauta et me saisit le bras.

« Regardez ! » s'écria-t-elle nerveusement.

Je me penchai pour voir par-dessus son épaule ce qu'elle me désignait du doigt.

C'était un Neptunien.

CHAPITRE XI

LA VIE SUR NEPTUNE

PENDANT un moment nous restâmes confondus, incapables de discerner s'il s'agissait d'un animal ou d'un mammifère. La créature avait au moins cinq mètres de haut et elle se tenait sur des jambes semblables à des échasses – on eût dit des pattes de grue ou de cigogne. Le corps, à forme ovoïde, semblait petit en comparaison. De chaque côté partaient des espèces de bras, et à son extrémité supérieure se voyaient deux sphères bulbeuses, les yeux sans doute.

Le corps tout entier était d'un vert qui n'était pas moins cru que ceux des champs neptuniens.

La créature se tenait dans un champ en friche, et son corps se détachait nettement sur le sol brun. Son attitude était celle d'un être plongé dans une contemplation profonde et réfléchie.

Mais tandis que nous l'observions, elle sembla se rendre compte qu'un événement étrange venait de se produire. Peut-être avait-elle entendu le bruit de nos moteurs. La bizarre silhouette se pencha d'un côté, de sorte que les espèces de protubérances qui lui servaient d'yeux parurent ne plus être au même niveau. On eût dit qu'elle avait clos une paupière, exactement comme le ferait un homme qui voudrait regarder le ciel, tout en se protégeant de l'éclat du soleil.

Cet examen ne dura pas. Le Neptunien se dirigea à grandes enjambées vers un champ cultivé, comme s'il voulait s'y mettre à l'abri. Il s'était sans doute rendu compte qu'il faisait tache sur le sol brun. Une fois dans le champ, il s'agenouilla, cacha son corps ovoïde dans l'herbe et en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire se confondit si bien avec la terre qu'on ne pouvait le découvrir à moins de le chercher avec soin. Seule une dépression dans l'herbe trahissait sa présence.

Les autres membres de l'*Icare* avaient dû, eux aussi, apercevoir le Neptunien, car les sonnettes se mirent à résonner dans tout le navire et ce dernier décrivit le tracé hélicoïdal qui annonçait l'atterrissage.

Nous nous dirigeâmes vers la salle commune. Plusieurs de nos camarades en prenaient également le chemin.

Dès que nous fûmes réunis, Riffin prit brièvement la parole. Il commença

par dire que nous avions sans doute presque tous vu la « chose » dans le champ. Il la décrivit toutefois pour ceux qui ne l'auraient pas aperçue et ajouta que d'autres avaient été également découvertes aux jumelles à quelque distance de la première. Nous allions immédiatement atterrir pour établir, si possible, contact avec les Neptuniens. Ceux-ci donnaient l'impression d'être doués d'intelligence – mais de quelle sorte, là était la question.

Une équipe quitterait le navire pour aller se rendre compte de la situation. À part Whitby, qui était presque tenu d'en faire partie, le reste de l'équipe serait composée de volontaires.

Je me proposai immédiatement et, sans doute parce qu'elle se tenait à mon côté, Paula fit de même. Rifflin ne dit rien, mais nous considéra d'un air hésitant. Il ne tenait sans doute pas à exposer son officier navigant, pas plus qu'une femme, Paula moins encore qu'une autre.

D'autres s'offrirent comme volontaires, parmi lesquels Yates. Mais Rifflin le refusa.

« Nous aurons besoin de vous ici, dit-il, au cas où nous serions obligés de décoller rapidement. Et pour cette même raison, les mécaniciens et les canonniers vont rester là, eux aussi. Si tout va bien, leur tour viendra plus tard d'aller à terre. »

Je m'attendais à des récriminations, mais personne ne protesta. Plusieurs membres de l'équipage quittèrent aussitôt les rangs et se dirigèrent vers le fond de la pièce. À la promptitude avec laquelle ils obtempéraient, on voyait qu'il s'agissait de membres de la Garde interplanétaire.

Rifflin nous regarda de nouveau, Paula et moi. « Je n'ai guère envie de vous laisser partir, Graynes, dit-il. Pourquoi tenez-vous tant à accompagner l'expédition ? »

J'hésitai à répondre ; tout ce que je savais, c'est que j'avais envie de l'accompagner !

« Eh bien, dis-je, bluffant un peu, il me semble qu'un officier navigant doit se documenter sur une planète nouvelle, surtout si un service régulier doit y être établi. Je peux rassembler des renseignements très intéressants. »

Rifflin se mit à rire. La faiblesse de l'argument ne lui avait pas échappé.

« Bon, allez-y », dit-il, et se tournant vers Paula : « Et vous ? »

Elle le regarda dans les yeux.

« Appelez cela de la curiosité, si vous voulez, admit-elle, mais je donnerais gros pour voir à quoi ressemble Neptune, vu de son sol même. Et je crois que je peux me rendre utile tout autant qu'un homme... si nous avons besoin de nous battre, j'entends. »

Le visage de Rifflin s'assombrit. Il répondit assez haut pour que nous puissions tous entendre :

« Évitez à tout prix d'entrer en conflit avec les Neptuniens. Sur Triton, nous avons outrepassé les ordres reçus et, à notre retour, nous aurons sans doute des ennuis. Je ne tiens pas à ce que cela se reproduise ici. Vous allez être armés, évidemment, et les rayons du navire se tiendront prêts à

fonctionner, mais aucun de vous n'est autorisé à prendre l'initiative du combat, au cas où les choses tourneraient mal. C'est moi qui donnerai le signal. Et ce sera moi qui prendrai la responsabilité des événements. Vous avez bien compris ? J'espère que personne ne me dira plus tard que je n'ai pas donné des instructions assez claires ? »

L'*Icare* avait atterri. Afin de ne pas indisposer les Neptuniens, nous avons pris soin de nous poser à l'endroit inculte où nous avons aperçu le premier habitant de la planète.

L'atmosphère de celle-ci, agréable après tant d'heures passées entre quatre murs, n'était pas cependant telle que nous l'espérions. Elle semblait saper les énergies vitales et je me dis que la race neptunienne devait être – si elle réagissait à peu près comme la nôtre – d'un naturel assez indolent. La pesanteur était analogue, ou presque, à celle de la Terre. C'était d'ailleurs là un fait que la *loi carrée*[\[6\]](#) nous avait appris depuis longtemps.

Nous retrouvâmes sans peine le terrain où le Neptunien s'était caché. Il ne semblait pas chercher à fuir et ses gros yeux saillants nous regardaient venir d'un air impassible. Il attendait notre approche. Que ferait-il lorsque nous arriverions près de lui ?

Nous pouvions voir d'autres Neptuniens à quelque distance de là. Mais eux avançaient rapidement vers nous. Le silence étrange de ce monde inconnu – où nous n'avions entendu d'autre bruit que celui dont nous étions nous-mêmes responsables – fut brusquement rompu par un ululement analogue à celui d'une sirène, et qui semblait provenir des créatures accourant vers nous. Celle du champ y répondit sur un ton plus bas et, comme agissant à un signal donné, elle se remit sur pied.

Debout, elle était plus massive qu'elle ne nous avait semblé vue du navire et elle nous dominait largement. Les yeux pivotèrent, nous fixèrent un instant, et poussant un autre cri bizarre, elle s'avança vers nous. Ses mouvements étaient si maladroits que nous nous sentîmes rassurés.

Rifflin la regardait venir à travers ses jumelles. Il poussa soudain une exclamation, tendit les jumelles à Whitby, sans un mot.

Celui-ci considéra la créature un bon moment et son visage prit une expression de surprise intense. Rendant les jumelles à Rifflin, il murmura quelque chose que je ne pus malheureusement pas entendre.

Mais le Neptunien était maintenant assez près de nous pour que nous puissions le détailler. Il ressemblait à un oiseau, mais avec des différences essentielles. Le corps était couvert de plumes, qui, à chaque mouvement, avaient un reflet irisé. Les ailes n'existaient pas, même à l'état rudimentaire. La créature ne possédait pas non plus de queue, ni quoi que ce soit qui ressemblât à une tête ou à un cou. Le cerveau et les autres organes que nous trouvons dans la tête chez les bipèdes et les quadrupèdes terrestres étaient probablement enclos dans le corps même, sous les yeux. Les membres rappelant vaguement des mains étaient peut-être, en y songeant, des ailes évoluées.

En s'approchant, le Neptunien faisait entendre une sorte de son étrange et continu, un caquètement qui accentuait encore sa ressemblance avec un volatile. Les habitants de Neptune avaient-ils pour ancêtres des oiseaux énormes, incapables de voler ? Cela aurait expliqué l'absence sur la planète d'autres espèces d'oiseaux.

Mais toutes mes belles théories devaient, quelques minutes plus tard, être démenties de la manière la plus formelle.

La créature s'était arrêtée à un mètre de nous – qui étions restés immobile à notre tour, attendant son approche – et avec une oscillation maladroite de son grand corps, elle se posta devant notre groupe. Un claquement suivit et une section du corps s'ouvrit, révélant un orifice circulaire !

C'est alors que nous comprîmes la vérité – que Riffin et Whitby avaient plus ou moins devinée, je pense, après leur examen à la jumelle.

Ce n'était pas un être vivant que nous avions devant les yeux ! C'était un véhicule à propulsion mécanique. Les véritables habitants de Neptune émergeaient du corps de la machine, comme autrefois les Grecs hors du cheval de Troie...

Ils étaient trois : tous petits et trapus – aucun d'eux n'avait plus de un mètre vingt. Ils avaient l'aspect d'êtres humains, bien qu'avec de petites différences de détails dont nous aperçûmes par la suite et dont nous eûmes du mal à comprendre l'origine.

Chacun d'eux portait des sortes de verres sombres qui lui dissimulaient les yeux et ajoutaient encore à l'impression curieuse que nous ressentions. En fait, nous ne pouvions guère savoir ce qu'eux pensaient de nous, car, outre les verres en question, qui cachaient leur regard, la portion visible de leurs visages restait impassible. Ils ne semblaient éprouver ni surprise, ni colère.

Ils restaient figés là, attendant sans doute que nous prenions l'initiative. Je me demandai comment nous réussirions à régler la situation et par quels moyens nous leur ferions comprendre qui nous étions, ce que nous voulions.

Whitby avança d'un pas, se frappa légèrement la poitrine et dit d'une voix lente et distincte : « Terriens. »

L'un des Neptuniens tressaillit et répondit quelque chose d'absolument inintelligible. Pourtant, il devait y avoir un moyen de communiquer avec ces êtres doués d'intelligence, qui possédaient une civilisation évoluée, tout au moins du point de vue technique. Mais les sons qu'ils émettaient ne signifiaient rien pour nous ; ils ne ressemblaient pas même à ceux du plus primitif des humains. Je me demandais à quoi ils me faisaient songer, et j'avais l'impression vague qu'ils ne m'étaient pas complètement inconnus.

Ce fut Paula qui résolut le problème.

« Mais, dit-elle, on dirait qu'ils ronronnent. Comme des chats !

Je regardai les Neptuniens plus attentivement encore. Était-ce la suggestion de Paula ? Il me sembla découvrir quelque chose de félin dans leur aspect.

« Riffin, m'écriai-je, Miss Fontaine a suggéré – est-ce aussi votre avis –

qu'ils ronronnent comme des chats... serait-il possible qu'ils aient évolué de quelque espèce de félins ? »

Rifflin parut stupéfait. Il avait du mal à saisir une idée aussi étrange. Ces créatures avaient un aspect humain, et pourtant...

« Par Jupiter ! – c'était Whitby qui avait poussé cette exclamation – vous avez peut-être raison, Graynes. Il n'y a aucun oiseau sur cette planète ; et le seul mécanisme que nous y avons vu a l'aspect d'un volatile ! Le chat... l'oiseau... des ennemis de toujours. Mais ils ont subi une évolution presque absolue. À part leur... langage, rien ne rappelle le félin chez eux. »

Notre discussion sembla avoir éveillé l'intérêt des Neptuniens, car celui qui avait déjà parlé s'adressa de nouveau à nous. Le ronronnement était encore plus net. J'eus l'impression qu'il nous questionnait.

« Il faut absolument leur faire comprendre que nous venons en amis, dit Rifflin. Après quoi, nous finirons bien à établir un contact d'une manière ou d'une autre, j'espère. Mais d'abord, il faut les rassurer.

— Je vais essayer. » Whitby prit un morceau de papier et un crayon et s'approcha du Neptunien qui semblait être le porte-parole du trio. Il dessina rapidement le système solaire, indiqua le Soleil et traça la course que nous avions effectuée depuis la Terre.

Le Neptunien ne sembla pas, au début, comprendre grand-chose à cette explication. Il considéra le croquis en fronçant légèrement le front – premier signe d'émotion de sa part – puis, montrant le Soleil dessiné par Whitby, il regarda ce dernier d'un œil interrogateur.

« Ah ! je vois ! s'écria Whitby. J'ai dessiné les planètes d'après notre échelle à nous, oubliant que, vu d'ici, le Soleil n'est plus qu'un corps minuscule. Et sans doute ne connaissent-ils pas son volume exact. »

Il se remit à dessiner, faisant cette fois l'une des usines à énergie solaire que nous avions vues, plaçant au-dessus d'elle un corps planétaire dont les rayons lumineux venaient frapper des miroirs, puis indiquant par signes que la planète centrale du premier dessin était le Soleil.

Le Neptunien comprit. Il prit doucement la feuille des mains de Whitby, l'examina avec attention, comme si le papier lui-même était pour lui une nouveauté puis, se tournant vers ses compagnons, il se mit à « parler » avec animation. Il expliquait évidemment ce qu'il avait appris de nous. Enfin il se retourna vers Whitby, montra la Terre sur le croquis et nous désigna, puis Neptune, et lui-même.

Il émettait un son d'une syllabe, que nous devions entendre bien des fois. Lui aussi articulait lentement et distinctement autant qu'il le pouvait. Cette syllabe était la seule que l'on eût pu traduire par un son de langage humain. Je la transcrivis de mon mieux par « Tex ».

D'autres machines étaient arrivées sur ces entrefaites. L'une d'elles annonça sa venue par un coup de sirène assourdi et toutes, s'agenouillant, laissèrent sortir de leur carcasse les petits Neptuniens.

Le nôtre se retourna, prononça quelque chose à l'adresse de ses

congénères, puis se retourna vers nous, indiquant par son attitude que les nouveaux venus savaient à quoi s'en tenir sur notre compte.

Je songeai que dans l'ensemble, ce premier contact avait été assez satisfaisant.

CHAPITRE XII

PREMIERS CONTACTS

LES NOUVEAUX engins étaient tous plus volumineux que les premiers. Ils semblaient également plus neufs et plus rapides, et je présumai qu'ils devaient appartenir à des Neptuniens d'un rang plus considérable.

Cette hypothèse se vérifia lorsque les occupants sortirent de la machine. Chacune contenait une douzaine de Neptuniens, tous plus grands que les trois premiers. Les nouveaux venus s'approchèrent de nous sans hésitation, d'une allure tranquille et digne, et cependant, à mes yeux, d'une souplesse féline, avec une très légère ondulation du corps – impossible à décrire – qui semblait vérifier notre théorie concernant leur évolution.

Nos Neptuniens s'entretenaient un moment avec les nouveaux venus, dont le chef s'approcha de nous. Il avait presque la taille d'un homme moyen ; il portait les mêmes verres de couleur que les autres et était vêtu d'une sorte de tunique semblable à un kilt qui se terminait au-dessus du genou. Elle était nouée à la ceinture par un cordon métallique – une sorte de matière argentée et brillante inconnue de nous – auquel pendaient, à des crochets, de petits objets qui ressemblaient à des cylindres de verre. Certains étaient droits, de diamètre égal sur toute leur longueur, d'autres formaient un globe à leur extrémité, d'autres enfin portaient des pointes à intervalles irréguliers. Nous apprîmes plus tard que tous ces bâtons avaient chacun leur usage particulier – et souvent inquiétant.

Le chef neptunien portait sur la tête une sorte de revêtement en métal qui tenait du chapeau et du casque. Des morceaux de fil de fer, rigides comme des moustaches de chat, se hérissaient tout autour.

Ce que le porte-parole lui avait dit avait semblé le convaincre de nos bonnes intentions car il s'avança, s'arrêta à quelques centimètres de nous, et salua très bas, dans un geste de soumission. Peut-être nous prenait-il pour des êtres d'essence supérieure, des dieux, ou peut-être ce salut était-il simplement une marque de courtoisie à l'égard des étrangers.

Puis il se mit à parler d'une voix ronronnante qui nous enveloppait comme une caresse, mais nous étions incapables de deviner le sens de ces sons étranges. Il s'en aperçut et en parut ennuyé. Son corps fut agité d'un mouvement ondulatoire et les moustaches de chat, ou les antennes, de son

casque tressaillirent.

« Je crois, dit Riffelin, à voix basse, qu'il est furieux de ce que nous ne le comprenions pas. »

Il se tourna vers le représentant du Conseil :

« Whitby, essayez de lui faire saisir que le manque de compréhension est réciproque. »

Whitby haussa imperceptiblement les épaules.

« Ça ne va pas être facile, dit-il. Si nous pouvons en persuader quelques-uns de venir visiter l'*Icare*, nous pourrions peut-être expliquer la situation à l'aide de nos écrans, mais il faut surtout les persuader qu'ils n'ont rien à craindre de nous. Imaginez qu'ils nous soupçonnent de vouloir les kidnapper !

— Il faut courir le risque, dit le commandant. Nous avons épuisé toutes les possibilités de communication par signes et par croquis.

— C'est mon avis aussi. Mais je vais encore essayer de cette manière-là.

Il reprit une feuille de papier et fit une rapide série de dessins. Je ne les vis pas, mais je sus plus tard qu'il avait représenté les Neptuniens pénétrant dans l'*Icare*, regardant les choses que nous voulions leur montrer, et repartant dans les meilleurs termes avec nous.

Le chef neptunien prit les croquis, les examina attentivement – je suppose qu'il avait du mal à les comprendre – et parut beaucoup plus intéressé par le papier et le crayon que par eux. Il semblait désireux de dessiner à son tour, aussi Whitby lui tendit-il une nouvelle feuille et le crayon. Sur quoi, il griffonna des signes incompréhensibles, déçu, apparemment, de ne pas pouvoir faire aussi bien que notre camarade.

Les Neptuniens ne savaient vraisemblablement pas dessiner, bien que la chose parût impossible à croire d'une espèce qui avait construit les oiseaux mécaniques et les usines à énergie solaire. Je songeai qu'ils ne devaient pas posséder non plus de documents écrits, mais l'avenir devait me prouver une fois de plus que j'avais grand tort de généraliser à partir d'un fait particulier.

Le Neptunien finit par comprendre ce que nous attendions de lui, et comme il ne semblait faire aucune objection, nous en déduisîmes qu'il était prêt à nous suivre jusqu'à l'*Icare*. Whitby fit encore quelques croquis et pas mal de gestes, ce qui d'ailleurs à mon avis ne faisait qu'embrouiller la situation.

Quoi qu'il en soit, le Neptunien adressa quelques paroles à ses hommes et se plaça au côté de Whitby. Le premier Neptunien que nous avons vu alla retrouver Riffelin et nous nous rendîmes compte que chacun d'entre eux se mettait à côté d'un Terrien, sans doute par mesure de précaution. Le leader tenait la main près des tubes de verre pendus à sa ceinture.

Les Neptuniens étaient plus nombreux que nous et le reste de leur groupe nous encadra. Cette attitude dénotait une certaine méfiance de leur part et de notre côté, nous nous tenions prêts à toute éventualité. Nous étions bien obligés de reconnaître du reste qu'ils étaient excusables d'être sur leurs gardes jusqu'à ce qu'ils fussent certains de notre bonne foi. Ils couraient un risque

grave en acceptant notre invitation. L'histoire des communications interplanétaires s'est déroulée sous le signe de la guerre et les premiers contacts entre Terriens et Vénusiens, ou Terriens et Martiens, furent sanglants. Il semble que chaque race considère la voisine comme un agresseur possible et prévient l'attaque en prenant les devants !

En ce qui concerne les Planètes internes, elles avaient depuis longtemps dépassé ce stade et appris à travailler en commun pour le bien de la Confédération, mais il fallut de longues années pour arriver à apaiser les craintes et les jalousies. Il eût été dommage que Neptune et la Terre entrent en conflit avant même d'arriver à se comprendre.

La carcasse de l'*Icare* sembla intriguer les Neptuniens. Ils auraient sans doute voulu nous interroger à ce sujet et regrettaient tout autant que nous, je pense, l'infranchissable barrière des langues. Le leader se tourna plusieurs fois vers Whitby, comme pour le questionner puis y renonça, avec une petite contorsion du corps qui, nous le sûmes plus tard, signifiait le dégoût ou la résignation. L'*Icare* devait être pour eux un engin entièrement nouveau. Il est plus que probable que les voyages interplanétaires n'avaient pour eux aucun attrait, ni même aucun sens. Ceci n'est guère surprenant : le ciel de Neptune, presque toujours couvert de nuages, ne permet pas de distinguer les planètes environnantes, tandis que notre firmament constellé nous rappelle sans cesse l'existence de ces autres mondes et semble nous inviter à les explorer.

Les Neptuniens entrèrent dans le navire sans la moindre hésitation. Mais une fois qu'ils furent à l'intérieur, les choses se gâtèrent.

Le leader se figea sur place. Les autres Neptuniens firent de même, comme sur un signal. Puis le chef prit la parole. Nous ne comprîmes évidemment pas un mot de son discours, mais sa colère ne faisait aucun doute, et c'était contre nous qu'elle était dirigée. Le corps du Neptunien, du moins ce que l'on pouvait en voir, était ruisselant de sueur.

Quelque chose n'allait pas, c'était évident. Non qu'il eût brusquement pris peur — sa voix vibrait de colère, non de crainte. Nous nous demandâmes, surpris, si la température était la cause de ce malaise. La sueur qui coulait sur le visage de nos hôtes semblait confirmer cette hypothèse, mais il ne faisait guère plus chaud à l'intérieur de l'*Icare* que sur Neptune.

Le leader nous regarda. Il lut sans doute l'étonnement que nous ressentions et sa colère sembla redoubler.

Il fit un geste de la main vers les armes pendues à sa ceinture. Je l'observais de près et je crois que ce fut ce geste qui me fit enfin comprendre la raison de son attitude. Mes camarades comprirent d'ailleurs comme moi.

Nous avions vu que le Neptunien pouvait se mouvoir rapidement s'il le désirait ; mais cette fois, ses gestes étaient lents et maladroits. La main qu'il avait portée à sa ceinture retomba, comme inerte. La lumière se fit en mon esprit.

« La pesanteur est trop forte pour eux ! m'exclamai-je.

— Bien sûr. » Riffilin eut l'intelligence de ne rien précipiter. Un

mouvement brusque de sa part aurait affolé les Neptuniens. Il se dirigea vers le communicateur, simulant avec une telle perfection l'allure d'un homme accablé de fatigue que les Neptuniens durent penser que l'atmosphère de la pièce produisait son effet aussi bien sur les Terriens que sur eux. Puis il donna brièvement ses ordres.

La situation était la suivante : les conditions à bord de l'*Icare* étaient adaptées à la force de pesanteur terrestre. La masse de Neptune est environ dix-sept fois celle de la Terre et son rayon 4,4 celui de notre planète. Donc, suivant la *loi carrée*, la force de pesanteur sur Neptune, en prenant la Terre comme unité, est de 17 divisé par le carré de 4,4 soit 0,87.

Pour nous autres Terriens, la différence de 13 pour 100 dans les deux forces de gravité n'avait guère d'importance, d'autant qu'il s'agissait d'une réduction. En outre, l'existence que nous menions, volant de planète en planète et rencontrant sans cesse de nouvelles conditions de pesanteur, nous avait endurcis dans une large mesure. Mais pour les Neptuniens, qui pour la première fois de leur vie avaient l'impression de peser brusquement 13 pour 100 de plus que la normale, la sensation devait être des plus déplaisantes. Sans doute soupçonnaient-ils quelque diabolique trahison de notre part. Le miracle fut que la chose ne tournât pas à la catastrophe. Il est possible que la sensation de lourdeur que leur donna ce brusque accroissement de poids ait freiné leurs réactions de défense.

Un instant plus tard, tout rentrait dans l'ordre. Les instructions de Riffin furent immédiatement exécutées par la chambre de contrôle. Le moindre délai aurait pu être fatal. Mais il fut évité, et c'est le principal.

J'ignore ce que les Neptuniens pensèrent de l'incident. Même lorsque nous fûmes capables de communiquer et d'échanger des idées avec une relative aisance, ils ne soulevèrent jamais la question. Peut-être avaient-ils tout oublié. Ou bien ils jugèrent, de même que nos propres chefs, qu'il était préférable de considérer le sujet comme définitivement clos.

...Nous nous rendîmes ensuite dans la salle commune. Elle avait été transformée pendant notre absence en chambre de projections. Ici, je crois que quelques explications sont nécessaires. Lorsque notre expédition fut mise sur pied, on jugea qu'il serait prudent de trouver un moyen simple d'entrer en contact avec les espèces inconnues que nous serions appelés à connaître. On procéda donc au choix de films qui donneraient la plus juste idée des habitants de la Confédération interplanétaire et de leurs conditions d'existence. On avait soigneusement exclu tout ce qui pouvait ressembler à des préparatifs belliqueux. C'était une sélection destinée à impressionner sans les effrayer les nouveaux Planétariens et à les convaincre de l'opportunité d'une alliance avec nous.

Évidemment, c'était aux chefs d'expédition de prendre toutes les mesures diplomatiques destinées à établir entre eux et les nouveaux peuples un contact assez amical pour qu'ils acceptent d'assister à nos projections de propagande. Dans le cas de Neptune, ces contacts s'étaient effectués sans mal, mais la

balance aurait pu aussi bien pencher de l'autre côté – comme sur Triton.

Des diagrammes du système solaire et des planètes internes furent montrés sur l'écran afin que nos visiteurs puissent se faire une idée de la position de la Terre dans l'Espace. Puis suivirent des gros plans de Vénus, de Mars et de la Terre elle-même, avec ses continents, ses océans, son ciel sillonné d'avions et de paquebots interstellaires, ses cités grouillantes, vues d'abord à vol d'oiseau, puis du sol.

Apparurent ensuite des navires partant de Mars ou de Vénus, ou s'y posant. On pouvait constater que les trois planètes – dont la Terre – formaient une confédération dont les membres se trouvaient sur un pied d'égalité absolue et amicale. Tout cela était montré de façon si claire et si simple que l'intelligence la plus médiocre était capable de comprendre.

Il y eut un court entracte, puis l'écran s'anima de nouveau. Cette fois, c'était notre voyage dont il s'agissait. On voyait le départ de la Terre, qui rapetissait de plus en plus, et finissait par disparaître dans l'Espace. Et soudain, quelque chose d'infiniment petit étincela dans cet espace, puis grossit rapidement.

Paula me serra la main :

« Phil ! Le dôme de *Sirius*... ils ont filmé notre sauvetage ! »

C'était une sensation étrange que d'être là, en spectateurs, et de voir ce qui nous était arrivé tant de semaines auparavant et à des millions de kilomètres de distance. Je crois que cet épisode intéressa tout particulièrement les Neptuniens. Il s'agissait là d'un spectacle dont ils n'avaient jamais fait, ni même imaginé peut-être, l'expérience. Ils pouvaient concevoir des cités, des étoiles, des océans et des planètes. Mais ce voyage dans l'espace et ce sauvetage au milieu de l'infini – cet acte de solidarité humaine – représentaient aux yeux des Neptuniens quelque chose d'unique. Le ronron de leurs voix, leurs échanges rapides de paroles en furent la preuve.

Rifflin et Whitby avaient certainement, en faisant projeter cette bande, eu l'intention de montrer aux étrangers que nous, Terriens, avions su vaincre les périls de l'Espace.

Notre cinéaste n'avait pas perdu son temps : presque tous les incidents du voyage avaient été filmés. Certains manquaient, cependant : la mort d'Adams, dont le cadavre avait été jeté dans le vide (événement que j'ai d'ailleurs omis de relater dans cette chronique) ; notre lutte titanessue avec Jupiter...

Ces omissions étaient voulues. Nous ne savions pas encore très bien à quoi nous en tenir sur les Neptuniens. Ils semblaient nous être favorables, mais leur attitude était peut-être dictée par la peur et non par l'amitié. Leur montrer que nous étions vulnérables, que nous pouvions connaître la terreur et le désespoir et que nous avions été souvent à deux doigts d'être vaincus aurait été une imprudence.

Triton apparut enfin, planète morte et glaciale. Elle semblait encore plus désolée sur l'écran qu'en réalité. Les Neptuniens semblèrent la reconnaître. Leurs voix passèrent à l'aigu ; le ronronnement en avait presque disparu. Sans

comprendre un traître mot de leur langage, on pouvait cependant se rendre compte qu'ils étaient violemment émus.

Ils se levèrent tous d'un bond en apercevant les monstres blancs vomis de la pyramide. Un frisson les parcourut et leurs voix se mirent à gronder de fureur. Impossible de s'y méprendre.

Je ne pense pas que les deux espèces aient jamais pu entrer en conflit. Aucune d'elles, à notre connaissance, ne semblait avoir la moindre idée des principes premiers de la navigation interplanétaire, et elles ignoraient à peu près tout des autres mondes – le fait que les Tritoniens se soient servis d'air pour nous attaquer prouvait qu'ils ne savaient rien des conditions de vie sur la Terre ou sur Neptune.

Je me demandais donc la raison de la réaction des Neptuniens à l'égard de leurs voisins lorsque la projection prit fin. On avait également eu soin de couper le massacre des monstres blancs, et la destruction de la pyramide.

Je conclus que le dégoût et l'horreur dont nos hôtes avaient fait preuve en apercevant les Tritoniens étaient dus à un instinct de répulsion naturel.

CHAPITRE XIII

LES VISITEURS DE LA NUIT

AUCUN d'entre nous, je crois, ne se rendit compte à quelle vitesse le jour avait passé et combien de temps – celui des Neptuniens – il avait fallu pour assister à la projection des films.

Une fois la séance terminée, nos visiteurs ne montrèrent pas la moindre envie de nous quitter. Peut-être s'attendaient-ils à voir d'autres merveilles. Mais nous estimions avoir assez fait pour rompre la glace : c'était à eux de faire à leur tour preuve de bonne volonté. Nous ne connaissions encore rien, ou presque, de la planète et de ses habitants. Depuis notre arrivée, nous n'avions vu qu'une petite surface de la campagne, avec ses champs verts en damier, ses usines à énergie solaire et ses étranges buildings. Et de toute la population, nous n'avions rencontré qu'une vingtaine de Neptuniens.

Nous voulions en savoir davantage, visiter leurs cités, apprendre leurs mœurs et leurs coutumes, et nous familiariser avec leur civilisation. C'était là la raison de notre venue. Mais surtout, nous voulions étudier leur langue afin de pouvoir communiquer avec eux.

Ils ne proposèrent pas de nous montrer leurs demeures. La suggestion allait donc obligatoirement venir de nous. Riffin s'efforçait avec tact de leur faire comprendre nos intentions – une entreprise assez compliquée, lorsqu'on a recours à des gestes et à des croquis dont le sens précis peut être si aisément mal interprété – lorsque le hurlement d'une sirène nous déchira le tympan.

Nous savions que le son venait d'un des engins en forme d'oiseau, mais ce qu'il signifiait, nous l'ignorions. Toutefois, il fit sur nos hôtes une impression singulière. D'un commun accord, ils se précipitèrent vers les sabords de l'*Icare*, comme si quelque chose dans cet appel les eût affolés.

Nous les suivîmes, bien entendu. Nous ne vîmes d'abord rien qui pût justifier leur frayeur. Tout ce que nous remarquâmes, c'était que le jour tombait : les nuages s'épaississaient, le froid de la nuit nous enveloppait. Les miroirs solaires, qui avaient tout le jour capté la lumière, brillaient de moins en moins. Leur éclat doré avait pâli. Mais c'était tout.

Plusieurs engins du type « volatile » étaient rassemblés près de l'*Icare*. Ils avaient dû arriver pendant que nous étions à l'intérieur du navire. C'était d'une de ces machines que la sirène avait retenti. Elle hurlait encore à

intervalles réguliers au moment où nous mettions pied à terre.

Cet oiseau mécanique était plus grand que tous ceux que nous avons vus jusque-là, et la voix de sa sirène dominait les autres.

Le chef des Neptuniens se tourna vers Whitby et Riffin, montra le ciel du doigt, en direction du soleil, caché par les nuages, et fit de grands gestes avec les mains. Personnellement, j'aurais été incapable de les interpréter, mais Whitby fut plus perspicace que moi.

« Bien sûr, expliqua-t-il à voix haute afin que nous puissions tous l'entendre. Il dit que la nuit tombe et qu'il doit rentrer avant qu'il fasse complètement noir. Du moins, c'est ce que je comprends. »

Il ferma les yeux et les recouvrit de ses mains.

C'était là une méthode assez simpliste d'indiquer l'idée d'obscurité, mais le Neptunien parut la comprendre sans mal. Il hocha vigoureusement la tête. D'abord, il désigna l'endroit où se trouvait le soleil, puis celui où il se lèverait, le lendemain, et avec force gestes fit comprendre qu'il reviendrait précisément à ce moment-là.

La sirène poussa un appel plus strident encore que les précédents. Notre Neptunien jeta un coup d'œil au ciel sombre et se hissa dans la machine. Ses compagnons étaient déjà installés dans la leur. Quelques secondes plus tard, les engins avaient pris leur vol à travers la campagne à toute la vitesse dont ils semblaient capables.

Ils finirent par disparaître à l'horizon. Quel était le but de leur voyage, nous n'en savions rien.

Cinq minutes plus tard, nous étions les seuls êtres vivants sur cette partie de la planète. Le silence était impressionnant. Lorsque nous échangeâmes quelques paroles, ce fut à voix basse. Puis quelqu'un se mit à rire en s'apercevant brusquement que nous agissions comme des enfants qui ont peur du noir.

« À votre avis, commandant, quelles dispositions devons-nous prendre pour cette nuit ? interrogea Whitby. Je crois que la plupart d'entre nous préféreraient dormir en plein air plutôt que confinés dans le navire.

— Moi aussi, dit Riffin avec une certaine hésitation. Mais je crois préférable d'être prudents. Nous ne devons pas courir de risques tant que nous n'en saurons pas plus sur cette planète. Ce qui m'inquiète surtout, c'est la manière dont ces Neptuniens ont pris la fuite quand ils ont vu que la nuit tombait. Cela signifie peut-être tout simplement qu'ils ne tiennent pas à rester dehors quand il fait sombre. D'autre part, ils ont peut-être d'autres raisons de se cacher. Il est curieux qu'un peuple civilisé ait peur des ténèbres.

— Quelles raisons auraient-ils ? » demanda Whitby.

Riffin haussa les épaules.

« Comment le saurais-je ? Ce n'est qu'une hypothèse de ma part. Combien de fois faudra-t-il que je répète que nous sommes ici sur un monde inconnu où nous ne pouvons guère nous attendre à ce que les gens réagissent et pensent comme nous. Peut-être l'étiquette neptunienne exige-t-elle que l'on

prenne congé de ses visiteurs au coucher du soleil ?

— Vous croyez ?

— Je ne crois rien. Je vous le répète, c'est une hypothèse.

— Alors, que devons-nous faire ?

— Comme les indigènes. Si c'est là une coutume sans fondement, tant mieux ; notre attitude leur prouvera que nous nous conformons aux usages locaux. Mais si au contraire, leur départ précipité avait une raison tout à fait valable, eh bien, ne croyez-vous pas que nous serions fous de courir des risques qu'eux-mêmes, connaissant leur planète, refusent de prendre ?

— Des risques ? »

Rifflin se pencha vers Whitby et murmura à voix basse des mots que nous ne pûmes saisir.

Les sonnettes d'alarme, tintant frénétiquement, réveillèrent d'un sommeil paisible tous ceux qui n'étaient pas de garde sur l'*Icare*. Dès qu'elles se furent tues, les haut-parleurs se mirent à hurler :

« Attention ! Attention ! Branle-bas de combat ! » Les voix d'airain pénétraient jusqu'au moindre recoin du navire. J'avais sauté de mon lit au premier appel et endossé ma tenue de combat avant même que le silence ait été rétabli. Prenant le tube à rayons, je me dirigeai vers la porte. Je ne savais pas trop ce que je devais faire. Dans l'Espace ou en cours de vol, mon rôle eût été de me tenir, en cas de danger, à mon poste d'observation. Mais une fois à terre, les conditions étaient différentes et j'ignorais, par conséquent, quel était mon devoir.

Toutefois, je ne pouvais guère me tromper en me dirigeant vers le couloir et le prochain hublot d'observation – s'il était ouvert – me permettrait sans doute de me faire une idée de la situation. Sinon, je rencontrerais de toute façon des camarades qui sauraient peut-être éclairer ma lanterne.

Je ne fus pas plus tôt dans le couloir que je me heurtai en effet à quelqu'un.

« Que se passe-t-il ? demandai-je.

— Une attaque, je crois », dit l'autre, hors d'haleine. Je reconnus la voix de Whitby et me souvins que sa cabine était voisine de la mienne. « Je n'en sais pas plus long, reprit-il. C'est l'homme de veille qui a donné l'alarme et il ne s'agit peut-être que d'une manœuvre préventive. »

Tout en parlant, il courait le long du couloir, où toutes les lampes étaient allumées. Les hommes sortaient çà et là de leurs cabines, se précipitant à leurs postes respectifs. Les autres, quelques scientifiques et ceux qui, comme moi, n'avaient pas de fonction précise, une fois à terre, s'assemblèrent autour d'un hublot, à peu de distance des haut-parleurs, de sorte que tout ordre puisse immédiatement être entendu et exécuté.

Nous ne vîmes rien tout d'abord. La nuit sombre et dense de Neptune – dont le ciel nuageux n'était éclairé par aucune étoile – enveloppait tout le paysage. Les soleils artificiels n'étaient plus que des points lumineux, trop

petits, trop faibles pour pouvoir réchauffer l'atmosphère de plus de quelques degrés au-dessus de zéro. Je supposais cependant qu'une bonne partie de la chaleur emmagasinée pendant le jour devait se conserver la nuit ; les nuages devaient dans une large mesure empêcher les radiations de se produire sur une grande échelle, ce qui permettait aux soleils artificiels de conserver leur énergie jusqu'à un certain point.

Lorsque nos yeux se furent accoutumés à l'obscurité, nous fûmes à même de distinguer le paysage. Rien ne semblait y avoir changé ; rien ne justifiait, semblait-il, ce brusque appel aux armes. À moins évidemment que les hommes de garde n'aient aperçu quelque chose hors de notre champ de vision.

Quelqu'un me toucha le bras. J'aperçus le visage blême de Paula.

« Je vous ai cherché partout, murmura-t-elle. Que se passe-t-il ? »

— Personne n'a l'air de le savoir. »

Je n'avais pas plutôt prononcé ces mots que l'*Icare* parut osciller sur sa base. On eût dit qu'une vague l'avait soulevé à quelques centimètres du sol, balancé à droite et à gauche, puis reposé doucement, sans lui causer le moindre dommage, autant que je pouvais en juger.

L'événement nous coupa le souffle. La force qui pouvait soulever un tel navire – d'une longueur de 400 mètres – devait être fantastique. Stupéfaits et terrifiés, nous nous regardâmes les uns les autres en silence. De nouveau le navire se souleva. Cette fois, il ne retoucha pas terre : ce fut le sol qui se déroba sous lui, sur une centaine de mètres. La sensation était pour le moins curieuse, mais je crus comprendre ce qui s'était passé. Les écrans antigravifiques avaient été mis en action, soutenant le navire en équilibre au-dessus de la surface du sol. Si nous devions décoller, comme je le prévoyais, ma présence pouvait être utile au poste d'observation.

Mû par une impulsion subite, je pris Paula par le bras.

« Venez », dis-je brièvement et je la fis courir le long du couloir jusqu'à ce que nous ayons atteint mon poste.

Tout y était en ordre. Je passai un moment d'inquiétude à m'assurer qu'aucun message n'avait été transmis pendant mon absence, mais bien que je signalasse ensuite ma présence par les signaux appropriés, je n'obtins aucune réponse. Finalement, l'écran de vision s'éclaira et le visage de Riffin apparut.

« Je ne crois pas que nous aurons besoin de vous, Graynes, dit-il dans le microphone, mais puisque vous êtes là, restez-y. On ne sait jamais.

— Que se passe-t-il ? demandai-je anxieusement.

— Sais pas. Personne ne sait. On cherche... »

Un événement s'était produit, cela était indéniable. Une force inconnue avait soulevé de terre le navire et l'y avait reposé. Mais cette force, quelle était-elle ? Un phénomène naturel ou une volonté intelligente ?

Les faisceaux clairs de nos projecteurs trouèrent la nuit en direction du sol dont chaque centimètre fut scruté sous leur lumière crue. Mais nous ne vîmes rien. La campagne était déserte.

Si nous avions été superstitieux, nous aurions pu croire à l'intervention de quelque puissance surnaturelle, mais les voyages interplanétaires nous ont appris du moins que tout a une explication naturelle et que s'il existe dans l'Univers des forces néfastes, elles sont nées d'un cerveau intelligent.

Le projecteur nous démontra donc qu'il ne s'agissait pas d'un tremblement de terre, ni d'un phénomène d'origine volcanique. Quelle qu'ait été la force qui avait soulevé le navire de terre, elle était invisible aux yeux humains. Quelqu'un suggéra que nous avions peut-être été touchés par un rayon d'un champ magnétique éloigné, qui nous avait effleurés en passant, exactement comme le rayon des miroirs solaires l'avait fait, alors que nous étions sur Triton. C'était une hypothèse plausible, mais le fait que nos instruments n'aient pas été affectés sembla la démentir – aucun d'eux n'avait enregistré la moindre secousse.

Tandis que nous demeurions suspendus au-dessus de la planète, que caressait la lumière glacée de nos projecteurs, les ténèbres nous enveloppèrent brusquement, tombant comme un manteau des hauteurs du ciel.

Je tournai l'écran de vision dans l'espoir de découvrir la raison de ce phénomène nouveau, mais obscurité était si totale qu'il était impossible d'apercevoir quoi que ce soit.

Enfin le rayon d'un de nos projecteurs, décrivant un arc de cercle, révéla à nos regards stupéfaits la solution du mystère.

Des créatures monstrueuses, de plusieurs mètres de longueur, armées d'énormes serres, d'ailes et de queues pointues, et dont la tête était grotesquement humaine avec ses touffes de poils, planaient au-dessus de nous. Leurs yeux ronds brillèrent en nous voyant, puis se refermèrent sous de lourdes paupières, aveuglés par la lumière des projecteurs.

Les dragons ailés de la mythologie, les monstres des enfers volaient au-dessus de nos têtes !

Mais la connaissance même du danger nous rendit un peu de courage. Sachant à quoi nous avions affaire, nous étions mieux à même de nous défendre.

Les projecteurs s'éteignirent. Les moteurs se mirent gronder. L'*Icare* prit de la hauteur, comme pour échapper aux monstres et ceux-ci se ruèrent sur nous, toutes griffes dehors. Leur force énorme, non dépourvue d'intelligence, leur avait permis, en unissant leurs efforts, de soulever le navire de quelques centimètres, mais l'*Icare* était trop lourd néanmoins, et les ennemis avaient dû y renoncer. Sans doute avaient-ils élaboré quelque autre plan pour venir à bout de tous.

Quel était ce nouveau plan ? Ils se laissèrent tomber sur nous, en masse, s'efforçant par leur poids même de nous rabattre vers le sol. L'un d'eux attaqua en piqué, directement, et porta au navire un coup qui le fit trembler sur toute sa longueur. La créature, un peu étourdie, mais apparemment indemne, reprit son vol.

Ce choc éveilla en moi une terreur étrange qui redoubla un moment plus

tard alors que le grincement d'énormes serres et de becs contre la coque du navire fit résonner celui-ci jusque dans ses moindres recoins. L'*Icare* était robuste ; il pouvait supporter des chocs qui auraient broyé un paquebot maritime, mais cette attaque massive et ces coups de boutoir répétés étaient effrayants. Normalement, la puissance du choc aurait dû réduire en pièces l'oiseau qui nous avait chargé à la manière d'un Stuka ; et ses congénères auraient dû se briser becs et ongles contre la coque de l'*Icare*. En fait, les monstres s'en tiraient sans le moindre mal. C'était la raison de mon malaise. Je me dis qu'ils étaient peut-être capables de faire une brèche dans le navire.

Les haut-parleurs se mirent à vibrer.

« Préparez-vous à attaquer avec les rayons ! hurla la voix de Rifflin. Mettez vos lunettes contre la réverbération !

Je fis glisser les plaques filtrantes sur l'écran de vision, mis mes lunettes et en passai une autre paire à Paula. C'étaient d'énormes choses, semblables en un sens à celles qu'employaient les motocyclistes de jadis. Elles s'adaptaient parfaitement aux yeux qu'elles protégeaient contre les particules lumineuses ou autres qui auraient pu constituer un danger pour la vue au cours d'un bombardement prolongé.

Nous les avions à peine ajustées que le signal d'alarme fut donné. La surface de l'écran de vision sembla prendre feu au moment où les rayons dardèrent leurs flèches meurtrières contre l'ennemi. L'un d'eux alla frapper un des monstres en plein. Normalement, ce dernier aurait dû se volatiliser instantanément.

Il n'en fut rien. La seule réaction fut qu'un nuage de vapeur s'éleva lentement de l'énorme carcasse, puis des autres. Cette espèce de brouillard nous enveloppa, obscurcissant les surfaces en glassite des hublots et les plaques de vision, de sorte que nous volions à l'aveuglette. En outre, les chocs contre le navire avaient repris de plus belle et il semblait qu'il ne pourrait y résister encore longtemps. Les griffes et les becs rabotaient la coque avec un bruit infernal. Une des extrémités du navire sembla se soulever. Les monstres voulaient tout simplement nous retourner sur nous-mêmes, et s'accrochaient aux tuyères à réaction dans l'espoir d'y parvenir et de nous entraîner Dieu sait où. Nous restions là, épouvantés, nous demandant comment tout cela allait finir. Notre seul salut semblait être la fuite, mais les oiseaux géants nous harcelaient sans arrêt et il n'était pas certain que nous puissions prendre assez de vitesse pour leur échapper. Rifflin avait dû lui aussi éprouver les mêmes craintes, mais il lui vint à l'esprit une idée que je n'avais pas eue. Il nous fit savoir que nous allions faire un bond dans l'Espace.

L'*Icare* s'inclina lentement comme s'il allait tourner sur lui-même. Il trembla encore une fois sous l'emprise des serres géantes, puis le rugissement des tuyères à réaction se fit entendre et j'éprouvai un sentiment d'incroyable légèreté : les écrans antigravitationnels étaient soumis à la répulsion entière normale. Mon dernier souvenir conscient est d'avoir essayé de soutenir Paula de mon bras. Puis la chambre se mit à tourner et ce fut l'oubli...

Mon évanouissement ne dura certainement pas longtemps. Quelque part dans le navire, quelqu'un garda la force nécessaire pour remettre les choses en ordre et redonner la pesanteur normale. Nous pûmes de nouveau respirer.

Notre brusque saut dans l'Espace prit nos assaillants au dépourvu. Nous avions atteint si rapidement les frontières de l'atmosphère que les monstres n'eurent pas le temps de lâcher prise. La pression de l'air sur leurs corps les avait littéralement pulvérisés, complétant l'œuvre de destruction que leur bref passage à travers l'atmosphère avait commencée.

CHAPITRE XIV

LE LENDEMAIN

NOTRE aventure avait été si terrifiante qu'elle nous avait ôté toute envie de retourner immédiatement sur Neptune. Nous ignorions quels dangers nous menaçaient encore. La hâte des Neptuniens à regagner leurs demeures à l'approche de la nuit était compréhensible, si tant est qu'elle ait été vraiment motivée par la peur des dragons volants.

Nous jugeâmes préférable de rester en dehors de l'atmosphère jusqu'au lever du jour, où nous pourrions nous poser sur notre ancien terrain sans crainte d'être attaqués à l'improviste par les monstres ou par toutes autres créatures que cette étrange planète semblait tenir en réserve contre nous.

Nous avions désormais le temps de comparer nos notes, car personne n'avait plus envie de dormir : il ressortit de nos observations que l'attention des hommes de quart avait été tout d'abord attirée par des coups de boutoir contre les hublots. Il est probable que les lumières du navire avaient au premier chef attiré l'attention des dragons. Ceux-ci, soit avec leurs serres et leurs becs, soit en poussant sous la coque, avaient réussi à soulever l'*Icare* de quelques centimètres au-dessus du sol. Cela peut paraître peu de chose, mais, en réalité, c'était là un exploit fantastique si l'on songe au poids énorme que pèse un paquebot de métal de 400 mètres de longueur. Le fait que les oiseaux aient agi de concert prouvait en plus une sorte d'intelligence qui était aussi inquiétante que leur force même. Ils avaient à plusieurs reprises essayé de soulever le navire et ils auraient probablement réussi à le fendre en deux, comme un homme fend un œuf avec une cuiller, si nous n'avions fui dans l'Espace.

L'incident avait eu son bon côté. Il nous rappela de manière effective ce dont notre sens commun aurait dû suffire à nous avertir, c'est-à-dire que nous ne pouvions courir le risque de nous poser sans précautions sur une planète inconnue et que nous ne devons en aucun cas relâcher notre surveillance. Faune et flore pouvaient toutes deux constituer un péril pour nous et, jusqu'à preuve du contraire, nous devons les considérer comme hostiles.

Nous ne pouvions guère espérer être à jamais débarrassés des dragons. S'ils étaient doués de l'intelligence que nous leur prêtions, nul doute qu'ils n'essaient de se venger. Mais cette fois, nous ne serions pas pris au dépourvu,

bien que nous ne sachions pas encore quelle arme employer pour en venir à bout.

Les rayons calorifiques avaient agi lentement. La brusque explosion à laquelle nous nous étions attendus ne s'était pas produite. Les corps des monstres semblaient contenir un tel excédent d'humidité qu'ils ne se volatilisaient pas instantanément. Toutefois, à moins d'entraîner tous les dragons les uns après les autres dans l'Espace, notre seule défense était encore les rayons. Cela semblait signifier que, dans l'atmosphère, nous étions impuissants. Dès l'aube, nous redescendîmes, à une allure lente et prudente, à travers les nuages. Il était à parier que les dragons étaient des créatures nocturnes, mais nous n'en étions pas certains et nous ne voulions courir aucun risque. En fait, nous n'en vîmes pas un seul, bien que l'un des hommes de quart ait aperçu au télescope une foule de petites taches noires et mobiles qui se dirigeaient vers les montagnes du nord de la planète.

Personne d'autre que lui ne les avait vues et elles avaient disparu avant qu'il ait eu le temps d'attirer l'attention de ses chefs.

Nous nous dirigions vers notre point d'atterrissage premier et commençons à perdre de la hauteur, lorsque nous nous aperçûmes qu'une foule semblait nous y attendre. C'étaient les Neptuniens, et leurs machines, cette fois en plus grand nombre que la veille. En nous approchant, nous vîmes que ce n'était pas nous que contemplaient les Neptuniens, mais quelque chose de sombre et de massif à même le sol. Ils s'en tenaient d'ailleurs à distance respectueuse.

J'ajustai l'écran et les appareils de visées. Et je pus me rendre compte que la masse noire, qui semblait plus énorme encore, vue au télescope, était indubitablement l'un des dragons volants, nos assaillants de la nuit. Et le fait que les Neptuniens soient auprès de lui semblait indiquer qu'il était mort.

La grosse tête était bizarrement inclinée sur le côté, comme si le cou avait été brisé. L'une des ailes était étendue sur toute sa longueur ; l'autre était invisible. Elle ne pouvait guère être entièrement repliée sous le corps. Je finis par apercevoir une grande courbe osseuse, semblable à un doigt replié. La membrane de l'aile avait disparu.

Je ne savais pas si le moment était bien choisi pour déranger Riffelin, mais je pensais que ce spectacle méritait son attention. Je pressai sur le bouton d'appel qui me mettait en liaison avec lui, et presque aussitôt son visage apparut sur l'écran de vision.

« Qu'y a-t-il, Graynes ? demanda-t-il. Vous avez vu quelque chose ? »

— Simplement la carcasse d'un dragon qu'entoure une foule de Neptuniens. J'ai pensé que cela valait la peine de vous être signalé, ainsi que deux ou trois autres petits détails, qui vous ont peut-être échappé.

— Merci, nous avons vu la bête. Mais de quels détails voulez-vous parler ?

— Le cou est cassé, une aile est intacte et l'autre n'a plus sa membrane genre chauve-souris. »

Rifflin sifflota doucement.

« Merci de ces renseignements. L'oiseau est évidemment tombé de très haut, pas assez pour le réduire en pièces, mais assez tout de même pour lui rompre le cou. Je me demande... vous dites que toute la membrane a disparu. Vous en êtes sûr ?

— Oui, entièrement, j'en suis certain. Je me suis servi du télescope, et Miss Fontaine a vérifié mes observations. Avez-vous une idée ?

— De ce qui s'est passé ? Vaguement. Mais il faudra attendre l'atterrissage pour vérifier mes hypothèses. Vous savez que nous n'avons pas réussi à pulvériser les dragons avec les rayons calorifiques. Eh bien, j'ai l'impression que nous avons tout de même mieux réussi que nous ne l'avons cru. Par un heureux hasard, l'un de nos rayons a dû toucher l'aile de cette brute. Et comme il s'agissait d'une membrane, dont la structure doit ressembler à celle d'une aile d'oiseau, le rayon a pu la brûler plus facilement. S'il en est ainsi – mais ce n'est qu'une supposition – nous avons trouvé leur seul point vulnérable et nous pourrions les affronter sur un pied d'égalité si par malheur nous les retrouvons de nouveau. Je me rappellerai que c'est vous qui avez attiré le premier mon attention sur ce fait. »

L'écran de vision s'assombrit et la voix se tut.

Paula et moi tenions les yeux fixés sur le spectacle au sol, qui devenait rapidement de plus en plus distinct. Paula frissonna en apercevant l'énorme carcasse du dragon mort.

« Quelle horreur ! s'écria-t-elle. Ce monstre aurait été capable d'enlever un homme dans ses serres, exactement comme un aigle ferait d'un moineau.

— Avec encore moins de mal, dis-je, et elle frissonna de nouveau.

— Qu'avez-vous ? interrogeai-je. Vous ne vous sentez pas bien ?

— Si, Philippe, mais... c'est peut-être stupide, mais la vue de cette... chose-là, sur le sol m'épouvante, comme si...

— Comme si ? répétais-je, pour l'encourager à poursuivre.

— Je ne sais pas. La pensée que ce dragon aurait pu emmener un être humain... l'un de nous ! C'est une pensée terrifiante. »

Elle avait blêmi et ses yeux étaient trop brillants. Je lui mis le bras autour des épaules et l'attirai contre moi.

« Vous êtes lasse, dis-je, vous n'avez pas fermé l'œil de la nuit. Et vous êtes à bout de nerfs. Ne regardez pas ce cadavre, si sa vue vous affecte à ce point. »

Mais elle ne suivit pas mon conseil. Elle demeura fascinée, les yeux fixés sur l'écran de vision ; après quelques instants, elle parut s'être ressaisie.

...Nous perdions silencieusement de la hauteur et les Neptuniens ne nous avaient ni vus ni entendus. Je pense qu'ils ne s'attendaient guère à nous revoir et avaient dû conclure que les dragons volants avaient enlevé l'*Icare* et son équipage, laissant un des leurs sur le terrain.

À trois cents mètres du sol, nous actionnâmes les sirènes, graduellement afin de ne pas épouvanter les Neptuniens. Cela ne les empêcha pas d'éprouver

une belle peur et de se disperser en se bousculant. Au milieu de leur fuite, certains durent comprendre la vérité, car ils se retournèrent pour jeter un regard vers le ciel. Ils finirent par s'arrêter et quelques-unes de leurs machines firent demi-tour. Nous voyions qu'ils contemplaient la bête morte à leurs pieds, puis l'*Icare*, cherchant peut-être à trouver le rapport entre les deux faits.

La foule s'éclaircit assez pour nous laisser nous poser. Nous descendîmes aussi légèrement qu'une plume, atterrîmes et ouvrîmes le sas. Le premier Neptunien qui vint à notre rencontre fut le chef que nous connaissions déjà. Il était accompagné d'autres Neptuniens et, bien que ces derniers ne portassent aucun costume ou signe distinctif, son attitude à leur égard démontrait qu'ils étaient ses supérieurs, sur l'échelle sociale ou administrative de la planète.

En nous apercevant, tous se mirent à parler à la fois. Ils avaient l'air absolument désespérés de ne pouvoir se faire comprendre de nous. Toutefois, leurs signes expliquaient à peu près ce dont il s'agissait. Ils nous désignaient, puis l'*Icare*, enfin le dragon, d'un air interrogatif.

Nous parvînmes à leur faire comprendre que le monstre avait été tué par nous. Ils parurent d'abord incrédules, puis stupéfaits et enfin enthousiasmés. Sans doute voyaient-ils déjà l'*Icare* débarrassant sans mal la planète de cette abominable engeance. Peut-être valait-il mieux qu'ils ignorent les faits exacts !

Quoi qu'il en soit, la découverte du dragon nous mit au mieux avec les Neptuniens et nous revêtit à leurs yeux d'une gloire dont tous nos efforts pour gagner leur amitié n'auraient sans doute pas réussi à nous parer.

Rifflin et les savants du bord décidèrent d'examiner la carcasse du dragon. Étant donné que nous avions de grandes chances de rencontrer d'autres monstres de même espèce, mieux valait se documenter sur eux avec le maximum de précision. J'allais revenir au navire, mais Rifflin, sans doute pour me témoigner sa bienveillance en raison du léger service que je lui avais rendu, me fit signe de me joindre à son groupe.

« Vous feriez mieux de regagner votre cabine », dis-je à Paula, mais elle secoua la tête, « je doute que vous appréciez le spectacle, repris-je. Tout à l'heure, la vue de cette carcasse vous épouvantait.

— Je sais, et elle m'effraie encore. Mais je préfère rester avec vous, à vos côtés. »

Elle parut sur le point d'en dire plus, mais se ravisa et se tut. Je la regardai : ses réactions si diverses me décontenançaient. Une peur vague qui ne se cristalliserait sans doute jamais s'était emparée d'elle – une peur que les mots étaient incapables de décrire.

J'allai donc examiner les restes noircis et calcinés de l'os de l'aile, dont la membrane s'était complètement détachée. Quelques endroits roussis le long de la carcasse prouvaient que les rayons calorifiques avaient agi, mais si légèrement qu'il aurait fallu une action lente et prolongée pour arriver à causer des brûlures graves.

L'envergure de l'aile avait dû être de douze à quinze mètres environ. La

carcasse semblait énorme, mais elle devait être en fait plus légère qu'elle ne paraissait à l'œil, même en prenant en considération les ailes puissantes. D'autre part, il ne fallait pas oublier que l'air sur Neptune était bien plus dense que celui de la Terre, qui aurait dans une large mesure contrecarré l'effet d'un excédent de poids. La tête était, comme je l'ai déjà dit, grotesquement humaine, en dépit du bec lourd et court. Celui-ci, chose étrange, accentuait encore l'aspect humain. Le corps se terminait en une queue à barbes, qui rappelait l'aiguillon du scorpion.

Nous maniâmes donc le corps avec prudence, une prudence dont nous nous félicitâmes par la suite, car nous devions apprendre que le monstre se servait de sa queue comme arme. Elle possédait certaines substances toxiques, et bien qu'il ne s'agît pas d'un poison dans le sens où nous l'entendions, ces substances étaient cependant capables de déterminer une sorte de paralysie dont on se remettait très difficilement si l'on n'était pas soigné immédiatement.

Un examen approfondi de la carcasse, que nous soumîmes à l'action des rayons, nous prouva que nos hypothèses étaient correctes : le corps lui-même était pour ainsi dire impénétrable à la morsure des rayons en ce sens que ces derniers ne pouvaient y pénétrer que lentement et avec beaucoup de difficulté. En revanche, la membrane de l'aile avait disparu dès qu'ils l'avaient touchée. Une bouffée de fumée – et cette membrane s'était volatilisée...

Les gros yeux possédaient une caractéristique particulièrement intéressante. Ils étaient à facettes, comme ceux d'une mouche, ce qui ne se rencontre que dans le monde des insectes.

Nos amis neptuniens nous observaient de loin. Aucun d'eux, bien que sachant le dragon on ne peut plus mort, ne tenait à s'en approcher de plus d'une dizaine de mètres. Leur attitude me parut étrange. D'après le peu que nous avions vu de la planète, il était évident que ses habitants étaient loin d'être des primitifs. Et on aurait pu croire qu'ils n'avaient pu survivre qu'en ayant mis au point des moyens de défense contre la menace des monstres ailés. Mais, apparemment, il n'en était rien. Ils restaient désarmés contre leurs ennemis qui, même morts, leur faisaient encore peur. Ce fait, comme tant d'autres qui nous intriguaient, ne fut éclairci que lorsque nous eûmes reçu les confidences des Neptuniens et appris leur histoire.

Nous discutâmes du sort à réserver au cadavre. On ne pouvait le laisser pourrir là et risquer d'empoisonner l'atmosphère. D'autre part, l'inertie des Neptuniens donnait à penser qu'eux-mêmes ne feraient rien pour se débarrasser de cette carcasse.

Whitby finit par suggérer de la détruire en dardant contre elle le feu concentré des rayons – expérience qui pouvait avoir son intérêt. Bien entendu, le type ordinaire de désintégrateur atomique aurait volatilisé le corps en un millième de seconde, mais l'*Icare* n'en possédait pas ; l'usage en était interdit, et même les navires de la Garde, qui seuls y avaient droit, ne devaient s'en servir qu'en cas d'extrême urgence. Le Conseil avait jugé bon de mettre hors

la loi une arme dont la puissance était incalculable.

La batterie fut donc déclenchée. Il fallut trente-cinq minutes pour carboniser le dragon, alors que le sol dans un rayon de plusieurs dizaines de mètres était littéralement réduit en poussière.

Les Neptuniens avaient contemplé le spectacle avec une admiration mêlée de terreur, et lorsque nous nous posâmes de nouveau sur le terrain d'atterrissage, nous fûmes reçus avec les marques du respect le plus profond. Nous étions devenus des dieux pour les Neptuniens. Trois d'entre eux, qui semblaient être des chefs, se prosternèrent devant Riffin et Whitby et leur soulevèrent doucement le pied qu'ils placèrent sur leur cou.

Les deux hommes restèrent un instant dans cette attitude conquérante, puis se rendant compte qu'ils paraissaient ridicules à nos yeux, Riffin retira son pied avec un rire gêné, et se penchant, toucha du doigt l'épaule du Neptunien pour le faire se relever.

CHAPITRE XV

LA CITÉ SOUS GLOBE

IL NE M'APPARTIENT pas de discuter ici en détail des quelques semaines qui suivirent, ni du long et pénible processus grâce auquel nous finîmes par faire comprendre aux Neptuniens que nous désirions visiter le reste de la planète, apprendre l'histoire de sa civilisation, connaître ses ressources et nous familiariser avec sa langue. Tout ceci a été décrit minutieusement[7].

Qu'il me suffise de dire que tout ceci prit un certain temps. Les Neptuniens montrèrent beaucoup d'hésitation, parfois même de la méfiance et de l'hostilité, et semblèrent nous soupçonner de mauvaises intentions à leur égard. Pourtant, plutôt par hasard que par diplomatie, nous finîmes par arriver à nos buts.

Nous ne pouvions rien entreprendre avant de connaître au moins les rudiments du langage. Cela dura des mois, car la tâche était ardue, étant donné le manque de points communs entre leur langue et la nôtre. Mais ils semblaient tout disposés à nous l'apprendre, et nous réussîmes finalement à nous faire comprendre sans crainte d'être mal interprétés.

Il se passa plusieurs mois avant que la permission nous fût accordée de visiter les cités de Neptune, mais un beau jour, on nous avertit que notre souhait allait être exaucé. L'*Icare*, donc, décolla vers l'agglomération de dômes étincelants, en direction du sud. Deux Neptuniens, le chef que nous avions rencontré le premier jour et son supérieur, auquel il a déjà été fait allusion, acceptèrent, non sans hésitation, de nous accompagner. Ils se nommaient respectivement Halvus Tar et Mahbut Ahl.

Le reste des Neptuniens nous suivirent dans leurs engins ailés et nous ralentîmes l'allure du navire pour ne pas les laisser trop en arrière. Aucun Neptunien ne semblait aller à pied lorsqu'il pouvait faire autrement. Je ne me rappelle pas en avoir vu faire plus de quelques mètres. Non que leurs jambes ne fussent pas capables de marcher. Mais puisqu'ils possédaient des véhicules pouvant les porter, ils jugeaient sans doute inutile de dépenser une partie de leur énergie en marchant.

La cité à dômes n'était pas aussi vaste que nous l'avions imaginée. En fait, elle était constituée d'un seul bâtiment, bien que l'immense surface du

toit ait été séparée en un certain nombre de dômes et de coupoles, faits d'une substance vitreuse qui n'était ni du verre, ni du quartz. Nous crûmes longtemps qu'il s'agissait d'un amalgame, mais nous découvrîmes que c'était un minéral, abondant en diverses parties de la planète. Étonnamment léger et résistant, mais malléable au-dessus d'une certaine température, c'était là un produit idéal auquel les Neptuniens avaient trouvé d'innombrables applications.

Il n'y avait rien qui ressemblât à un terrain d'atterrissage au voisinage des dômes, mais Halvus Tar nous fit signe que nous pouvions nous poser où nous voulions. Nous choisîmes donc un espace plan à 450 mètres environ de la ville. Au moment où nous perdions de la vitesse, nous vîmes que les dômes n'étaient pas les toits des buildings, à moins que ceux-ci n'aient été situés sous la terre. Leurs rebords étaient à ras du sol et malgré leur aspect de transparence extraordinaire, nous nous aperçûmes que d'en haut nous ne pouvions voir à travers. Le fait était dû sans doute aux surfaces ultra-polies qu'ils offraient et qui reflétaient la lumière de telle sorte que nous ne pouvions voir que notre propre image, comme dans un miroir.

La garde fut chargée de la surveillance du navire et nous débarquâmes pour faire connaissance avec une ville neptunienne. Chacun des dômes possédait plusieurs portes au ras du sol, gardées par des hommes armés de ces étranges tubes de verre. On nous attendait sans doute, car la porte s'ouvrit à notre approche et sous la direction de Halvus Tar et de Mahbut Ahl, nous pénétrâmes à l'intérieur. La porte glissa derrière nous dans un silence absolu qui me fit une étrange impression.

Une fois entrés, nous clignâmes des yeux sous la lumière trouble, si différente de celle du jour, et nous eûmes du mal à distinguer clairement les objets. Toutefois nos deux Neptuniens ne parurent pas le moins du monde gênés par cette demi-obscurité. Ils ôtèrent les gros verres de leurs yeux, et nous pûmes voir pour la première fois un habitant de la planète sans ce masque oculaire.

Dans l'ombre, leurs yeux semblaient curieusement phosphorescents. Ils brillaient sous ce crépuscule artificiel, comme des émeraudes bien taillées. Ils paraissaient voir parfaitement et être adaptés au manque de lumière.

Nous apercevions très vaguement d'autres formes sombres, qui passaient à nos côtés, dans notre direction ou en sens contraire, d'où nous conclûmes que nous étions dans ce que l'on pouvait appeler les rues de la ville. Le chemin montait et descendait sans arrêt et faisait cent détours ; nous jugeâmes que dans l'ensemble, nous devions avoir fait au moins un kilomètre et demi et être descendus d'environ cent cinquante mètres. Les dômes que nous avions pu encore distinguer au-dessus de nos têtes pendant les premières minutes de trajet avaient disparu, d'où je jugeai que nous devions être à une assez grande profondeur.

Si cette ville était semblable à toutes celles de la planète, cela signifiait que la population vivait sous terre. Mais était-ce par un choix volontaire ou

par la force des circonstances ? En songeant à la peur évidente que les Neptuniens avaient des ténèbres, j'inclinai à croire toutefois qu'à une certaine époque de leur civilisation, ils avaient dû être obligés par un événement quelconque à chercher refuge dans le sol même.

Paula qui marchait auprès de moi murmura : « Je ne suis pas tranquille, Phil. Je trouve que nous avons eu tort de nous aventurer comme cela.

— Mais non, dis-je, pourquoi vous inquiéter ?

— Je ne sais pas. Mais... je m'inquiète malgré tout. Intuition féminine ? »

L'un de nos guides neptuniens se retourna brusquement et nous fixa un instant. Je vis l'éclat vert de ses yeux dans le demi-crêpuscule. J'eus une seconde l'impression qu'il avait compris nos propos et qu'il en voulait à Paula de sa méfiance.

« Taisez-vous, dis-je à celle-ci. Ils nous écoutent. »

Ma réflexion était-elle absurde ? C'était possible. Pas plus absurde en tout cas que la suggestion de Paula.

Mais je repoussai aussitôt, avec un haussement d'épaules, ce soupçon injustifié.

« Bien sûr, dis-je, il se peut qu'ils écoutent, mais ils ne comprennent que l'intonation de nos voix. Donc, Paula, essayez de parler du ton le plus indifférent possible. Que vous dit votre intuition et de qui, de quoi avez-vous peur ?

— Eh bien, Phil, voilà. Il me semble que nous avons admis comme postulat que tous les Neptuniens formaient une seule race. Mais nous prendrions pour un naïf l'étranger qui s'imaginerait, après avoir voyagé à travers un continent de la Terre, que les habitants des autres continents sont tous blancs, ou jaunes, ou noirs. Nous devrions au contraire nous attendre à ce qu'il y ait ici des différences de races, comme sur notre planète.

— Eh bien ? dis-je doucement. Je commençais à comprendre où elle voulait en venir.

— Ici, reprit-elle, il se peut que ces différences ne soient pas à proprement parler raciales, mais génériques. Nous voyons ici une race », elle indiqua les Neptuniens d'un geste discret, « mais les dragons volants en étaient une autre. Il se peut qu'il y en ait encore davantage et quelle est celle qui domine la planète. Nous n'en savons rien. »

C'était là une hypothèse intéressante. Et, du point de vue purement scientifique, digne d'être vérifiée. Il paraissait inconcevable qu'une question raciale sur Neptune pût avoir une influence décisive sur nos propres existences. C'est du moins ce que je dis à Paula pour la rassurer. Elle acquiesça. Mais en paroles seulement. Et la façon dont elle me serra le bras me prouva qu'elle n'était guère convaincue.

Nous arrivâmes à un endroit où la cité souterraine s'élargissait. On eût dit une sorte de cirque auquel menaient des gradins. La torche lumineuse que portait un de nos guides les éclaira un instant. Je vis les Neptuniens porter la main à leur visage et fixer sur leurs yeux leurs grosses lunettes convexes. La

pression des doigts de Paula sur mon bras se fit plus dure.

Nous tournâmes un coin et nous nous trouvâmes dans un vaste amphithéâtre. Il étincelait de lumières, bleues et voilées, qui nous aveuglèrent momentanément après l'obscurité où nous avions été pendant plusieurs heures. Une foule immense était assemblée. Nous pouvions entendre le murmure ronronnant d'innombrables voix et voir la masse des assistants baigner dans cette lueur spectrale.

« Que diable se passe-t-il ? demanda à quelque distance la voix de Rifflin. C'est un meeting en notre honneur ?

— Non, dis-je. Ils nous tournent le dos.

— Ah ! c'est vous, Graynes. Mais vous avez raison : ils semblent ignorer que nous sommes là. Je pense tout de même que nous ne tarderons pas à faire connaissance, mais, écoutez-moi bien vous tous, et passez-vous la consigne : restez les uns près des autres. Non, je ne crois pas que les choses puissent se gâter, au contraire. Toutefois on ne sait jamais. Autres planètes, autres mœurs. Soyez prêts à toute éventualité ! »

Je ne m'attendais à aucun événement extraordinaire. Les autres non plus, sans doute. Nous étions tous armés et les Neptuniens ne semblaient posséder aucune arme. Nous ignorions encore le rôle exact des tubes de verre qu'ils portaient à la ceinture. Mais nous avions pour habitude d'être prudents. Sur une planète inconnue, l'objet apparemment le plus inoffensif peut constituer un péril mortel.

Quelque part dans le lointain, un gong d'airain retentit et le son se répercuta indéfiniment à travers l'amphithéâtre. À ce signal, le brouhaha de la foule se tut. Le silence – un silence de mort que seul rompaient le bruit de nos pas – tomba comme un manteau de velours. Le fond de l'amphithéâtre, qui avait été jusque-là dans les plus complètes ténèbres, devint visible, baignant dans la lumière bleue qui semblait la seule connue des Neptuniens dans leur cité souterraine et nous pûmes distinguer une sorte de plateforme ou de dais.

Au centre de ce dais se trouvait un objet dont nous ne pouvions définir ni la forme précise ni la nature. Il paraissait vaguement cylindrique et fait de cristal. Les ondes de lumière bleue qui émanaient de cent points divers avançaient vers lui et le caressaient comme les vagues de la mer, puis elles reculaient comme les vagues, laissant la forme mystérieuse de nouveau enveloppée d'ombre.

« Seigneur, qu'est-ce que ça peut bien être ? » chuchota quelqu'un à mon oreille.

Quelque idole, songeai-je aussitôt, quelque objet radioactif en tout cas, à en juger par les étranges pulsations lumineuses qui en émanaient avec la régularité des battements d'un cœur ; nous regardions, stupéfaits, un peu émus.

Halvus Tar me toucha le bras. Son geste, deviné plutôt que vu, semblait nous inviter à nous approcher du dais. La petite troupe s'avança, partagée entre l'inquiétude et la curiosité.

Nous voulions nous arrêter au pied du dais, mais de nouveau nos guides nous firent signe d'avancer. Nous gravâmes donc quelques marches et nous nous figeâmes à un demi-mètre de la chose. Vue de près, elle semblait effectivement faite de cristal. Elle était d'une couleur opale, curieusement opaque, alors que je m'étais attendu à sa transparence. Des feux follets dansaient autour d'elle. À la longue, leur lueur faisait mal aux yeux. Je remarquai que les Neptuniens avaient de nouveau mis leurs lunettes protectrices.

Je ne sais comment l'idée me vint soudain à l'esprit que ce bloc de cristal avec ses lumières évanescentes était vivant et doué d'intelligence – une chose absolument étrangère à nos conceptions, un phénomène stupéfiant, angoissant même, mais néanmoins une entité comme n'importe lequel d'entre nous.

Les lumières bleues pâlirent et moururent et furent remplacées par des lueurs vertes, blanches et rosâtres, plus brillantes. L'obscurité environnante en accentuait encore l'éclat. Quelque chose se mit à vibrer dans mon cerveau. J'avais l'impression que des mains invisibles en effleuraient chaque nerf.

« Phil, Phil, murmura Paula en se blottissant au creux de mon bras, il... cela... essaie de nous parler ! »

CHAPITRE XVI

FAITS HISTORIQUES

L'IDÉE me bouleversa. Je ne pouvais y croire, je ne voulais pas y croire. Elle semblait inconcevable, folle. Et pourtant quelque chose – peut-être ce qui vibrait dans mon cerveau – affirmait que Paula avait raison, que le bloc de matière cherchait bien à nous parler et que ce que je ressentais était dû à ses efforts pour parvenir à ce résultat.

Une pensée vague se faisait en moi, insaisissable comme un air oublié, mais inscrit dans la mémoire subconsciente, et qui la hante sans qu'elle puisse vraiment le capter. Il me semblait que mon cerveau s'efforçait d'enregistrer les émotions de l'intelligence inconnue qui nous faisait face et n'y parvenait pas, en raison de quelque facteur inexplicable. J'eus l'impression que la chose nous en voulait, nous méprisait même de ne pas pouvoir adapter nos esprits au sien.

Nos deux mentors, Halvus Tar et Mahbut Ahl, qui s'étaient avancés avec nous près du dais, nous regardaient, indécis. Puis Halvus Tar sembla brusquement se décider, ou peut-être comprit-il la situation. Il se pencha en avant et c'est alors que je remarquai au pied du dais un amas d'objets qui ressemblaient à des écouteurs de radio. Il en passa un à Riffin, lui fit signe de le mettre, en donna un second à Whitby et ainsi de suite jusqu'à ce que tous les membres de notre petit groupe en fussent munis.

J'ai dit que ces appareils ressemblaient à des audiophones, mais ils en différaient par certains détails. Ils possédaient entre autres une bande qui encerclait le front et sous laquelle, à intervalles, se trouvaient de minuscules électrodes circulaires qui adhéraient à la peau. De chaque côté, à travers le sommet du crâne, couraient trois pièces métalliques courbes, séparées l'une de l'autre d'un demi-centimètre. Au centre de cette espèce de couronne était fixé un disque opaque, surmonté d'une antenne filiforme. Le tout était agité d'un tremblement incessant, comme une feuille sous le vent. De chaque écouteur partait enfin un fil d'acier mince et résistant qui était relié à la base du globe de cristal lui-même.

Nous ajustâmes les audiophones. Aussitôt, un tumulte de sensations étranges m'envahit – doutes, hésitations, craintes, je ne sais quoi encore. Puis tout s'éclaircit et mon esprit sembla acquérir une lucidité tranquille. Je

compris ce que cet appareil était en réalité : un moyen mécanique de transmission de pensée. Un instrument qui pouvait capter les idées, comme l'on capte les ondes de T.S.F.

Cela paraissait tout simple. Le principe de base n'était pas nouveau. Même au début du XX^e siècle, les cercles scientifiques savaient que la pensée fonctionnait comme des ondes, qui n'étaient qu'une série de vibrations de haute fréquence ayant leur origine dans les neurones des tissus cérébraux. Toutefois la portée de ces vibrations était limitée et leur intensité trop faible, et l'on n'avait pas réussi, malgré d'incessantes recherches, à les amplifier par des procédés mécaniques. Peut-être cela valait-il mieux pour la race humaine. En tout cas, les Neptuniens, ou du moins l'entité qui nous faisait face, avaient résolu le problème.

La surface du cristal n'était plus parcourue de lueurs multicolores. Il avait pris un éclat doré, uniforme, qui était agité de pulsations lentes. J'avais l'impression que des masses nuageuses passaient au travers de mon cerveau, comme à travers un ciel. Les petites électrodes me donnaient une sensation de chaleur et de picotements. Puis cette sensation disparut pour faire place à des idées plus claires. Du chaos se formèrent des pensées d'abord imprécises, et soudain...

Soudain je réalisai ce que disait le globe, ou plutôt ce qu'il *semblait* dire, puisque aucun son n'en sortait.

« ...Certains d'entre vous ont du mal à comprendre. Vous n'êtes pas tous d'intelligence égale, mais ceux qui auront saisi ma pensée pourront l'expliquer aux autres.

« Je suis tout ce qui subsiste des jours glorieux de cette planète. Je suis Gark, le Grand Cerveau. Je vis, je pense et j'enregistre ce qui se passe autour de moi. Mais je n'agis pas – j'ai dépassé ce stade. Bientôt, je disparaîtrai, comme cette race disparaîtra. Elle est à son déclin, son esprit d'initiative s'affaiblit, elle se laisse aller vers le néant. Quand plus personne ne sera là pour s'occuper de moi, je cesserai d'être à mon tour. »

Le Grand Cerveau parla longuement et je ne compris pas tout. Ce fut seulement en comparant mes notes avec celles de mes camarades que je pus arriver à une sorte de synthèse de ce discours. Pour gagner du temps et simplifier les choses, je crois préférable de rapporter les paroles du globe telles que nous les inscrivîmes sous leur forme définitive.

Neptune, ou Tex, comme le nommaient ses habitants, était un monde bien plus vieux que le nôtre et qui avait atteint l'apogée de sa civilisation au moment où les Terriens vivaient en primitifs. Son évolution s'était faite différemment. Les Neptuniens étaient essentiellement des agriculteurs, peu doués pour la technique. Le climat sur l'ensemble de la planète était doux et clément. Deux soleils la réchauffaient – l'un, le plus grand et le plus puissant, en était extrêmement éloigné, l'autre, assez proche[8].

Les Neptuniens formaient une race ne parlant qu'un seul langage et ayant à peu près partout les mêmes mœurs. Le Grand Cerveau ne fit jamais allusion

à des différences de race, et l'histoire des Neptuniens ne mentionne aucune barrière raciale. Nous devons donc en conclure que, sur Neptune, il n'y eut jamais de « soudures » entre peuples, comme ce fut le cas sur la Terre.

Il est peu probable que la population ait jamais été très nombreuse. La vie facile que menaient les Neptuniens explique quelque peu ce phénomène. Pendant la plus grande partie de leur histoire, ils ignorèrent la dure loi de la nécessité et la menace inexorable d'une nature jamais domptée.

La vie animale était pratiquement nulle et les oiseaux n'existaient pas, à l'exception des dragons volants, dont il sera question plus tard. Notons seulement qu'ils n'apparurent qu'assez tard sur la planète qui ne leur avait pas donné naissance. La seule espèce d'oiseaux ressemblait à nos autruches ou plus exactement à la moa, aujourd'hui disparue, de Nouvelle-Zélande, oiseau immense et dénué d'ailes, de six mètres environ de hauteur. La race était déjà en voie d'extinction au début de la civilisation neptunienne. Toutefois les Neptuniens s'en étaient inspirés pour construire leurs engins mécaniques, prenant exemple sur une espèce animale capable de couvrir d'énormes distances à grande allure. Comme partout, la nature avait servi de modèle. La découverte par l'homme du principe de la roue semble constituer une violation de cette loi qui, à cette exception près, est générale dans tout l'univers.

À part cette invention et quelques autres, les Neptuniens, en tant que techniciens, n'avaient pas fait de prodiges. Ils s'intéressaient davantage à la psychologie et à la chimie qu'à la mécanique. Leur système numéraire est différent du nôtre, et leur conception du temps presque incompréhensible pour l'esprit humain, de sorte que certains aspects de leur chronologie ont donné lieu à des confusions de notre part. Nous ignorons entre autres s'ils sont arrivés à un degré de longévité remarquable ou simplement s'ils ont voulu nous faire comprendre que grâce à l'élimination des facteurs de maladie, ils sont parvenus à passer en bonne santé jusqu'au bout le laps de temps que nous nommons la vie de l'individu. Certains savants terriens inclinent vers cette dernière explication. À travers tout l'Univers, chaque planète base sa conception du temps sur la période nécessaire à ladite planète pour accomplir sa révolution autour du soleil. Étant donné qu'il faut cent soixante-quatre ans à Neptune pour y parvenir, il semble que la période de vie d'un Terrien – environ soixante-dix ans – correspondrait chez les Neptuniens, si leur année se basait sur le temps employé par leur planète pour accomplir sa révolution, à une moyenne de vie qui, calculée en années terrestres, atteindrait mille cent ans de celles-ci !

Mais sur ce point, toutes les tentatives faites pour établir des calculs précis se sont compliquées du fait qu'un second soleil, Jupiter, entre aussi en considération et que nous n'avons jamais pu savoir jusqu'à quel point les Neptuniens tiennent compte de cette seconde révolution dans leurs estimations du temps. Quoi qu'il en soit, le fait que leurs relations avec Jupiter et le Soleil aient été soumises à des changements constants a entraîné des

variations climatiques et autres considérables, et conduisit à l'invention des miroirs solaires.

Les Neptuniens n'ont jamais été des astronomes excellents. Mais avec le temps, ils furent forcés de faire appel de plus en plus à la chaleur et à la lumière du lointain soleil central. Non seulement la puissance du soleil le plus proche s'affaiblissait rapidement, mais encore les positions relatives des deux planètes, avec tout ce que cela impliquait, variaient constamment. On fit des expériences et on essaya une invention après l'autre. On en arriva finalement au système des miroirs géants, et à une méthode servant à accumuler la lumière et l'énergie ainsi obtenues.

Ceci permettait à la race neptunienne d'envisager l'avenir avec optimisme. Ses besoins étaient simples. Elle n'était guère prolifique. Elle n'avait pas, contrairement aux peuples des planètes internes, le désir d'explorer l'univers, et son manque d'imagination, joint à une indolence due à la facilité de sa vie, l'entraînait tout doucement à la décadence.

Pourtant il ne faut pas en déduire que Neptune ait été entièrement démunie d'hommes de valeur. Ceux-ci y étaient nombreux, mais leur intelligence avait d'autres intérêts que les nôtres. Le Grand Cerveau lui-même était un exemple de tentative à demi réussie pour créer une sorte de surhomme. Plus exactement, il s'était agi de réduire les fonctions de l'individu à des conceptions purement intellectuelles. Son échec était né de son succès.

Des siècles d'expérience avaient eu pour résultat la création des « Grands Cerveaux » – êtres aux pouvoirs mentaux bien supérieurs à tout ce que nous avons connu. Ils apprirent les secrets les mieux cachés de leur planète ; ils devinrent des puits de science mais perdirent, par contrecoup, leurs qualités purement physiques. Le cerveau s'étant développé aux dépens du corps, ils devinrent des espèces d'êtres énormes, boursoufflés, étonnamment délicats et fragiles, et toutes les fonctions corporelles s'atrophiaient ou disparaurent. En outre, la fonction locomotrice disparut complètement.

Il fallut finalement protéger les Grands Cerveaux contre tous les dangers qui menacent les individus de chair et d'os. Ils furent installés dans des globes semblables à celui que nous avons vu ; leurs fonctions mentales furent stimulées par un certain nombre de dispositifs mécaniques. À l'intérieur du globe, le Grand Cerveau flottait dans un liquide qui était à la fois capable de le rafraîchir et de le nourrir, et qu'il fallait remplacer à intervalles réguliers.

Malgré tout, les Grands Cerveaux s'atrophiaient et moururent. Seul celui que nous avons vu parvint à subsister. La masse du peuple, qui n'avait pas été soumise à ces expériences de dématérialisation, avait fini par considérer le survivant comme une sorte d'idole et d'oracle auquel elle faisait appel à l'occasion. Les connaissances du Grand Cerveau étaient évidemment limitées par ses propres expériences. Il se référait au passé, et était incapable de créer des concepts purement imaginaires. Peut-être avait-il dépassé ce stade, ou ne l'avait-il jamais connu ?

J'ignore si notre venue, preuve qu'il existait une vie ailleurs que sur

Neptune, surprit le Grand Cerveau. Je ne crois pas que ces émotions primitives – peur, surprise – aient été ressenties par lui.

Pour en revenir aux Neptuniens, ceux-ci avaient donc vécu dans un monde où les conditions de climat variaient considérablement. Une grande partie de leur existence se passait sous une lumière qui nous paraissait crépusculaire. Leurs cités à dômes avaient eu pour but de combattre les longues périodes de froid. Lorsque les soleils artificiels permirent la vie en surface en donnant à toute la planète un climat quasi uniforme, les Neptuniens n'en renoncèrent pas pour autant à leurs mœurs. Leurs yeux étaient d'ailleurs incapables de supporter sans protection la lumière du jour. En outre, un événement nouveau s'était produit, qui rendait le refuge des cités souterraines désormais indispensable au cours des longues nuits glacées.

L'origine des dragons volants s'entoure de mystère et elle a donné lieu à d'innombrables légendes. Quoi qu'il en soit, il est à peu près certain que les monstres ne naquirent pas sur Neptune même. Les savants terriens, qui ont étudié le folklore neptunien, ont à ce sujet plusieurs théories différentes. Les uns pensent qu'un météore apporta sur Neptune des œufs de dragons. Ceux-ci y auraient trouvé des conditions favorables à leur éclosion et à leur évolution, et s'y seraient multipliés. D'autres savants – et cette hypothèse est plus inquiétante – soutiennent qu'il s'agit d'une race intelligente émanant de la Planète 9 – l'ancien Pluton – et qui aurait tout simplement trouvé le moyen d'atteindre Neptune et de s'y établir.

Comme je l'ai déjà dit, nous eûmes beaucoup de mal à comprendre les propos de Gark, le Grand Cerveau, et ce ne fut que plus tard que nous réussîmes à rassembler nos souvenirs dans un ordre logique. Nous étions arrivés à le convaincre de nos intentions pacifiques et de l'opportunité de notre arrivée sur Neptune. Il nous déclara que nous pouvions aller et venir librement dans le cadre de certaines limites, et qu'afin de nouer des relations plus étroites avec les Neptuniens, nous devions apprendre leur langue aussi vite que possible.

Sur ce, le Grand Cerveau fit signe que l'entrevue était terminée. On nous ôta les audiophones, qui furent débranchés. C'est alors que l'imprévisible éclata comme une bombe.

Afin de pouvoir rester en communication avec le navire, lorsque les circonstances nous obligeaient à le quitter, nous étions chacun munis d'un poste émetteur-récepteur, petit appareil que l'on pouvait porter et même cacher au creux de sa main et que nous avions en général sous nos jaquettes.

Le mien s'était mis à bourdonner faiblement. Ceux des autres aussi sans aucun doute, et je vis Riffin faire le geste de saisir le sien.

« Je vais prendre l'écoute, dit-il. S'ils nous voient tous sortir quelque chose de nos jaquettes, ils se méprendront sur nos intentions. »

Il se tut. Mais j'avais déjà pris le poste avant d'avoir entendu cet ordre. L'appareil était si petit que je pus le dissimuler de mes doigts contre mon oreille et je captai le message qui en parvint.

« Alerte ! alerte ! disait une voix faible, mais claire. Retournez au navire immédiatement. L'*Icare* est... »

Le message s'interrompit au milieu de cette phrase inquiétante.

Je tournai les yeux vers Riffin. Il était blême et, sous la lumière bleuâtre, il avait l'air d'un spectre.

« Il s'est passé quelque chose de grave, dit-il d'un ton qu'il s'efforçait de rendre calme. Nous devons repartir immédiatement ! »

J'attirai Paula vers moi dans un instinctif mouvement de protection.

CHAPITRE XVII

TÉNÈBRES

NOUS NOUS mîmes à courir à travers les corridors éclairés de cette même lumière fantomale, en direction de la porte de sortie. La peur nous serrait l'estomac. Nos deux guides Halvus Tar et Mahbut Ahl ne nous avaient jamais quittés, ce jour-là. Par quelque instinct secret, ils semblèrent deviner la raison de notre hâte et firent s'écarter la foule sur notre chemin. J'entendis des ordres donnés à voix basse, et lorsque certains Neptuniens ne voulurent pas ou ne pouvaient pas comprendre qu'ils devaient nous laisser passer, Tar prit de sa ceinture les tubes de verre dont, dès le début, nous nous étions demandé l'usage.

J'ouvris de grands yeux, pensant qu'il allait s'ouvrir un passage en anéantissant purement et simplement ses compatriotes par des rayons quelconques. Bien que nous n'ayons pas de temps à perdre, ce procédé par trop expéditif me révolta et je voulus arrêter le bras de Tar. Mais il avait déjà pressé sur un commutateur et une lueur aveuglante sortit du tube. Nous fûmes momentanément aveuglés et les Neptuniens qui nous barraient la voie reculèrent en poussant un grondement de douleur et de peur.

Toutefois, ils n'étaient même pas blessés. Nous apprîmes que la lueur ne causait aucun mal, mais se contentait d'aveugler pendant quelques minutes, mettant ainsi dans l'incapacité de se défendre ceux qui en étaient victimes. Une sorte de capuchon placé sur le projecteur servait à la fois à concentrer le jet lumineux dans la direction voulue et à protéger le possesseur de l'arme.

Ses effets sur ceux se trouvant dans la ligne de feu purent être calculés d'après notre propre expérience. Nous étions derrière Halvus Tar, donc protégés jusqu'à un certain point. Nous n'éprouvâmes pas l'espèce de paralysie que provoquait la lueur. Mais nos yeux furent éblouis comme par un éclair, et par contraste la lumière bleuâtre nous parut plus pâle encore. Il nous fallut quelques minutes avant de pouvoir distinguer quoi que ce fût dans cette demi-obscurité.

Nous dûmes atteindre la porte de sortie, dans le dôme, en un temps record,

bien que le chemin nous ait paru interminable. Tout en courant, Riffin essayait de communiquer par radio avec le navire. Il n'y réussit pas et nous déclara avec surprise que non seulement il n'obtenait aucune réponse, mais qu'en outre il semblait que les ondes fussent brouillées.

Il attribuait le fait à un phénomène électrique quelconque, d'après les grésillements qui se produisaient dans l'appareil, mais il ignorait s'il s'agissait d'un hasard malencontreux ou d'un brouillage voulu.

Nous nous étions attendus à émerger dans un monde lumineux et chaud sous l'action des soleils artificiels, mais nous fûmes stupéfaits de voir, en arrivant hors de la ville, que nous étions environnés de ténèbres absolument compactes. Nos deux guides poussèrent un cri et nous firent clairement comprendre qu'ils n'avaient pas l'intention de nous accompagner plus loin ; ne sachant comment les faire revenir sur leur décision, nous fûmes bien obligés de continuer sans eux.

Il était malaisé de savoir exactement ce qui s'était passé. À quelques centimètres de nous, nous ne voyions plus rien et pourtant l'obscurité n'avait pas la consistance du brouillard. On eût dit plutôt une totale absence de lumière ; c'étaient presque les ténèbres de l'Espace, mais avec une sorte de tangibilité qu'elles n'ont pas.

Le rayonnement des soleils artificiels avait cessé, ou bien il était noyé dans cette nuit épaisse. Même le jet puissant de nos torches ne parvenait pas à la dissiper un peu. Le rayon portait à trente centimètres puis s'arrêtait brusquement, absolument comme s'il avait été coupé au couteau, comme s'il avait été, en fait, de matière solide !

Ce phénomène nous stupéfiait plus encore qu'il ne nous inquiétait. Nous n'avions aucune idée de son origine. Peut-être était-il normal sur Neptune ? Peut-être avait-il une cause artificielle ? L'appel du navire me faisait pencher pour cette hypothèse.

Je ne sais pourquoi je jetai un coup d'œil en arrière, en direction de la cité à dômes. Je suppose que j'aurais dû m'en douter... mais en fait ce fut avec un choc de stupeur mêlée d'effroi que je m'aperçus de la disparition de la ville. Les ténèbres l'avaient dissoute !

« Riffin, Whitby ! murmurai-je, d'une voix étranglée, la ville... on ne voit plus rien ! »

Riffin grommela quelque chose que je ne compris pas. Je suppose qu'il me maudissait d'avoir dit tout haut ce qui aurait dû être passé sous silence. Car il était évident que la cité nous servait de point de repère et que sans elle, nous étions perdus. Bien entendu, nous possédions des boussoles, mais comme nous ignorions où était situé le pôle magnétique de Neptune et que de toute façon nous n'avions pas fait le point de la ville par rapport à l'*Icare*, les boussoles ne nous servaient à rien.

Nous étions donc perdus, temporairement ou irrévocablement...

Riffin s'approcha de moi : « Tenez votre langue à l'avenir, me dit-il sans rudesse. Je sais que la tentation de parler est en certains cas irrésistible, mais il

est toujours préférable de garder pour soi une découverte dont on ignore la portée. J'entends par là que vous pouvez me la communiquer, à moi, mais pas aux autres. »

Je rougis sous ce reproche que je savais mérité.

« Je regrette, dis-je. Cela ne m'arrivera plus.

— C'est bon... Mes amis, ne nous dispersons surtout pas. Il y a quelque chose dans toute cette histoire qui ne me paraît pas très orthodoxe. »

Nous nous serrâmes les uns contre les autres. Riffin sortit sa boussole – je crois qu'il avait eu la même idée que moi – et l'éclaira de sa lampe. L'aiguille semblait affolée. Elle décrivait un demi-cercle, restait un instant immobile, puis repartait dans la direction inverse. Elle ne s'arrêtait jamais au même endroit et comme l'obscurité semblait s'épaissir encore davantage, si cela était possible, elle se mit à faire le tour du cadran.

« Je comprends, dit Riffin. Il y a dans l'air une sorte de perturbation magnétique, une tempête peut-être, d'une force insoupçonnée. Eh bien, je suppose que nous devons nous attendre à ce que les conditions atmosphériques ou autres soient ici totalement différentes des nôtres. »

Je songeai que ces conditions variaient déjà considérablement sur trois planètes. Vénus, dont les ouragans atteignaient une intensité inconnue sur la Terre et pendant lesquels aucune créature vivante ne pouvait survivre si elle n'était dans un abri solide. La pluie y tombait en nappes aveuglantes. La foudre causait à chaque fois des dégâts incroyables.

Et Mars le Rouge qui ne connaissait pas les éclairs et le tonnerre mais qui avait en revanche des tempêtes de poussière rouge qui obligeaient tout être à se mettre à l'abri. Les particules de sable étaient si fines qu'en les prenant dans la main, on ne les sentait pas. Pourtant, elles déchiraient les vêtements en lambeaux, et on raconte qu'un Terrien pris dans une de ces tempêtes fut littéralement écorché vif par la force des tourbillons de sable.

Sachant tout cela, nous nous demandions quelle diabolique surprise Neptune nous réservait. Le fait que rien ne se passait, que les ténèbres et le silence nous enveloppaient, ajoutait à nos craintes une terreur nouvelle : celle de l'Inconnu. Il nous semblait qu'en connaissant le danger qui nous menaçait, nous serions capables de lui résister.

Nous allions à l'aveuglette, ignorant où nos pas nous portaient. Nous ne pouvions pas même consulter nos boussoles. Nous ne savions pas ce qui était arrivé au navire, dont la radio s'était tue au milieu d'une phrase. Notre crainte première que l'*Icare* n'ait été attaqué avait fait place à d'autres inquiétudes pires encore et que les mots ne savaient pas traduire.

L'obscurité semblait de plus en plus dense. On avait véritablement l'impression qu'elle était tangible, quelle se refermait sur nous, qu'elle allait nous écraser sous son poids. Pure imagination, sans doute. Mais nos pas se firent plus lents, une lassitude intense s'empara de nous. Notre cerveau lui-même commençait à s'alourdir.

Paula s'appuyait contre moi. « Je me sens épuisée, dit-elle, je ne sais à

quoi cela tient. L'énervement, peut-être. Je peux à peine mettre un pied devant l'autre. »

Je ne me sentais guère plus vaillant qu'elle. Ce n'était que grâce à un dur effort de volonté que je réussissais à avancer. Et les autres ?

Rifflin avait dû entendre les paroles de Paula.

« Nous en sommes tous au même point, dit-il. Cette maudite nuit en est la cause. Et pourtant, nous n'avons marché que quelques minutes, pas plus. Si seulement on pouvait retrouver le navire ! »

Il avait essayé de contacter l'*Icare* par radio, mais en vain. Il avait l'impression que l'obscurité, quelle qu'en fût la cause, était composée de particules fortement ionisées qui reflétaient les ondes dans toutes les directions, de sorte que tout ce que l'on pouvait entendre d'une transmission par radio était un grésillement infernal.

Je me dis que nous avions dû passer sans nous rendre compte à côté du navire ou bien que celui-ci avait décollé. Cette dernière supposition était cependant assez improbable, puisque la patrouille de garde nous avait lancé un message par T.S.F. Et les officiers restés à bord devaient bien se douter que nous ferions l'impossible pour les rejoindre. Une troisième hypothèse était que nous avions tourné en rond, mais en examinant le sol à la lueur de nos lampes, nous n'y retrouvâmes aucune trace de pas...

...Un son semblable à un grondement, assourdi par la distance, parvint jusqu'à nous. Il paraissait étrangement familier. Nous nous arrê tâmes, cherchant à percer les ténèbres du regard.

« Je... je peux me tromper, dit Whitby, mais j'ai l'impression que c'est la sirène du navire.

— Devant nous ? » interrogea quelqu'un.

La question resta sans réponse. Le son, qui semblait nous arriver à travers des couches l'ouate, flottait, eût-on dit, autour de nous, de sorte qu'il était impossible d'en savoir exactement la provenance.

« Quoi qu'il en soit, cela vient d'assez loin, dit Rifflin. Tout ce que nous pouvons faire, c'est d'aller prudemment de l'avant ; et d'espérer que le son va se répéter et nous guider un peu. »

Médiocre espoir, pensai-je. Le son pouvait venir de n'importe quel point cardinal. Et la couche de ténèbres bouleverserait peut-être toutes les lois de l'acoustique.

Nous nous remîmes en marche, péniblement. Le ululement sourd se répéta, ni plus proche, ni plus lointain.

Quelqu'un poussa un cri, à la fois apeuré et stupéfait. Et un homme fit un pas en arrière, se pressant contre notre groupe.

« Qu'y a-t-il ? » cria Rifflin.

Un de nos camarades répondit d'un ton d'excuse : « J'ai touché quelque chose de dur et de froid, comme un mur. Je ne sais pas ce que c'était.

— Il faut chercher à le savoir tout de suite. C'est peut-être un nouveau danger. Dieu sait ce que cette planète nous réserve comme surprises ! Où

était-ce ?

— Ici... ici même. » L'homme s'avança d'un pas hésitant vers Riffin. Les ténèbres semblèrent les avaler tous les deux, mais nous nous rapprochâmes et finîmes par distinguer deux silhouettes sombres.

« Tiens ! » C'était la voix de Riffin. « Ah ! » Sa voix exprimait un soulagement intense. Au même moment, un hurlement nous déchira le tympan. Les sirènes de l'*Icare* ! Par une chance miraculeuse, nous avions rejoint le navire et ce que l'homme avait touché, c'était la carcasse d'acier vulcanisé. Rien d'étonnant si ce contact inattendu l'ait fait sursauter. Et même avec le navire à portée de la main, il était impossible de localiser le gémissement de la sirène. On eût dit que le son venait toujours de très loin !

« Il devrait y avoir une lumière d'allumée, dit Riffin, un hublot d'ouvert. Il va falloir aller à tâtons jusqu'à ce qu'on trouve l'entrée. Et ouvrez l'œil ! Si nous ne voyons aucune lumière, cela voudra dire... »

Il se tut brusquement.

« Dire quoi ? interrogea la voix de Whitby.

— Eh bien... que quelque chose d'imprévisible s'est produit. Soyons prêts à toute éventualité.

— Mais la sirène ? dis-je désireux de me raccrocher à un espoir quelconque.

— Oui, mais qui l'a actionnée ? Il se peut que ce ne soit pas nos camarades et que des... inconnus, après en avoir déclenché le mécanisme, aient été incapables de l'arrêter. Cela expliquerait ce bruit continu. »

Il me semblait que Riffin se laissait aller au pessimisme, mais je me gardai bien de répondre.

« Venez, reprit-il, nous avons perdu assez de temps. Ne lâchez ni vos lampes, ni les tubes à rayons. »

Nous longeâmes lentement la coque du navire, écarquillant les yeux dans l'espoir d'apercevoir une lueur quelconque. Riffin, qui marchait devant moi, sembla disparaître dans un gouffre et poussa un cri étouffé.

Une seconde après, sa voix nous parvint, plus joyeuse.

« J'ai trouvé le hublot ! dit-il. En fait, je suis passé à travers. Mais je ne vois aucune lumière. Entrez et dites-moi chacun votre nom en passant, que je sache s'il ne manque personne. »

Nous obéîmes. « Quinze et moi seize, dit Riffin. Le compte y est. Que quelqu'un s'occupe de la lumière et que les autres ferment le hublot. Vous allez être obligés d'utiliser les appareils à main, je suppose. Le système de fermeture électrique est probablement en panne. »

Le hublot se referma avec un bruit sec et, éclairant le chemin de la lumière de nos lampes, nous descendîmes dans les entrailles du navire silencieux et sombre. La sirène continuait à hurler. Elle était actionnée par un mouvement d'horlogerie et continuerait à fonctionner jusqu'à ce que les ressorts mettent fin à son appel désormais inutile.

CHAPITRE XVIII

LES VISITEURS

NOTRE lassitude se faisait de plus en plus intense tandis que nous explorions le navire. À l'intérieur de l'*Icare*, l'air semblait plus lourd que dehors et comme chargé d'un produit chimique doué de propriétés anesthésiques. Nous avions du mal à respirer.

« Il faut aller aux réservoirs d'air le plus vite possible, dit Rifflin. Le premier qui y parviendra ouvrira les robinets. Toute cette histoire ne me plaît pas du tout.

— Capitaine, dit une voix que je ne reconnus pas, ne vaudrait-il pas mieux revêtir les cuirasses interplanétaires ? Nous ne savons pas ce qui s'est passé, et les cuirasses sont ici, à portée de la main. Une fois dedans nous pourrions respirer normalement. Il se peut que l'air lâché dans cette atmosphère bizarre la rende encore pire.

— Vous avez raison. Dépêchons-nous. Je commence à avoir la tête qui tourne. »

La lumière de nos torches éclaira la rangée de nos revêtements de secours avec leurs réservoirs remplis de cartouches à air, accrochés le long du mur. Chacun de nous prit le sien et nous nous aidâmes mutuellement à les enfiler. Presque aussitôt nous nous sentîmes mieux.

Quelqu'un essaya la manette qui aurait dû éclairer la pièce avec la lumière des réservoirs où étaient stockés les rayons solaires, mais aucune lueur ne se fit. Il était donc certain que le système d'éclairage avait été affecté par cet étrange nuage noir.

Communiquer par les audiophones fut également impossible et nous eûmes l'impression d'avoir troqué une difficulté contre une autre. Mais Rifflin et Whitby en avaient vu d'autres. Le premier fit signe au second et à plusieurs d'entre nous de le suivre.

Il se dirigea vers la salle des commandes et, braquant sur lui le jet de nos torches, nous lui emboîtâmes le pas. Arrivé là, il nous fit comprendre par signes ce qu'il attendait de nous.

Nous essayâmes les moteurs à réaction. Ils ne marchaient pas. Le contact électrique qui devait les mettre en marche était grillé. Sans doute en était-il de même pour les écrans antigravitationnels. Quelqu'un songea aux commandes à

main. C'est à quoi pense en dernier ressort tout homme familier avec la navigation interplanétaire.

Les compresseurs à main étaient situés trois étages plus bas, mais une échelle de fer y menait directement. Riffin descendit gauchement gêné par le lourd costume, tenant sa lampe qui éclairait ses pas. Un homme suivit, puis un autre.

Nous devons arriver à nous débarrasser de ce nuage noir, à quitter l'atmosphère pesante de la planète. Ce n'était qu'une fois libérés de cette influence maléfique que nous pouvions espérer remettre le navire en état et apprendre ce qu'il était advenu de l'équipage resté à bord.

Le montage des compresseurs à main prit du temps. C'était par surcroît un travail pénible et ennuyeux, car nous étions habitués au changement immédiat des écrans antigravitiques grâce à un système mécanique.

Les écrans entrèrent lentement en action : le navire se mit à trembler sur sa base et nous eûmes l'impression qu'un poids énorme tombait sur nous. Soudain, si brusquement qu'ils nous aveuglèrent, les rayons solaires baignèrent la pièce de lumière. Et la voix se Riffin se fit entendre dans les audiophones.

« Je crois que tout va bien, dit-il, nous avons dépassé la zone dangereuse. Que certains d'entre vous retournent à la salle des commandes. Les moteurs se remettent en marche automatiquement, donc le pire est passé. Mais n'ôtez pas encore vos cuirasses interplanétaires. J'ignore si l'air n'est pas pollué et nous allons d'abord faire fonctionner les ventilateurs-régénérateurs pour le purifier complètement. En tout cas, tout remarque. Maintenant, nous allons essayer de savoir ce que sont devenus les autres. »

Je m'y connaissais autant que mes camarades dans les complexités du département des commandes et je pensai qu'il était de mon devoir de m'y rendre, en l'absence de Yates. J'appelai Paula et commençai à redescendre l'échelle. Les minces fibres de métal ployaient et vibraient sous notre poids, mais en dépit de leur fragilité, rien n'était plus résistant.

La salle des commandes était déserte. Il était agréable de se retrouver dans la lumière, de voir ce que l'on faisait et de savoir qu'un mécanisme bien réglé répondrait immédiatement à la pression du doigt. Je mis le navire sans différence de calaison, débranchai les écrans antigravitiques et donnai l'ordre de prendre la vitesse de marche. La réponse vint une minute plus tard – les hommes avaient mis un certain temps à regagner leur poste.

Nous étions toujours dans l'atmosphère de Neptune, mais les écrans de vision montraient le nuage noir à deux ou trois kilomètres au-dessous de nous, semblable à une boule sombre dans l'Espace. Je le contemplai avec intérêt : il dessinait un cercle presque parfait et paraissait avoir environ cinq kilomètres de diamètre. Une partie couvrait la ville des dômes, la dissimulant aux regards aussi complètement que si elle n'avait jamais existé.

Le communicateur donna l'ordre de se tenir prêt.

« Vous pouvez enlever vos cuirasses, dit la voix du commandant. Les

régénérateurs ont complètement purifié l'air... Quelqu'un a-t-il vu un de nos camarades ? »

J'attendis anxieusement la réponse. Mais chaque service fit savoir à tour de rôle qu'aucun des hommes disparus ne se trouvait dans son secteur.

Je me retournai et vis que Paula se débattait avec son costume interplanétaire. Elle avait réussi à défaire la fermeture Éclair du costume, mais le casque lui donnait du fil à retordre. Si l'on n'avait pas l'habitude de s'en servir, le maniement en était malaisé. J'aidai la jeune fille de mon mieux.

C'était vraiment une sensation agréable que de respirer l'air frais et de sentir la lassitude passée faire place à un sentiment de bien-être, de revoir le ciel clair et le disque du soleil. Et surtout d'avoir Paula à ses côtés...

Mais quel était cet objet, au sol ?

Quelque chose, haut de trente centimètres environ, une créature fusiforme avec un corps frêle, des membres raides et une tête globuleuse encadrée d'un casque fait d'une substance vitreuse, sortit de l'ombre derrière le tableau de commandes, se faufilant à travers la pièce en direction de la porte, trébucha et tomba tout de son long.

Paula poussa un cri. Les yeux écarquillés, je restai une seconde figé sur place, puis me précipitai en avant, empoignant mon tube à rayons. La créature tenta de s'échapper, retomba et demeura immobile, impuissante, ses petits yeux fixés sur moi avec une expression haineuse, sous la visière du casque. Je me demandai pourquoi une seconde auparavant elle avait été capable de se mouvoir alors que maintenant elle restait inerte, puis je compris.

J'étais si habitué à voir s'illuminer les lampes au-dessus du tableau de commandes que je n'y donnai aucune attention, mais en réalité cette lueur indiquait que nous avions réadapté le navire à la loi de pesanteur terrestre, artificiellement obtenue à son bord. Le changement était à peine perceptible – la loi de la pesanteur étant à peu près identique sur Neptune et sur la Terre – mais pour cette créature minuscule, il avait été si radical qu'elle gisait là, incapable de bouger.

« Paula, dis-je, sans quitter des yeux la petite silhouette semblable à un tas de petits bâtons cassés, appelez Riffelin. Dites-lui de conserver la pesanteur normale terrestre jusqu'à nouvel avis. Et que Whitby et lui viennent ici !

— Vous... ? » Elle allait poser une question, mais je lui coupai la parole.

« Je n'ai rien à craindre, mais hâtez-vous. Je ne tiens pas à ce que la pesanteur soit de nouveau modifiée, ce qu'ils feront si nous ne les prévenons pas. »

Paula se précipita vers le communicateur et un instant plus tard la voix de Riffelin retentit :

« Eh bien, que se passe-t-il ?

— Laissez le communicateur ouvert, dis-je à Paula. Je crois qu'il est capable de m'entendre d'ici.

— Oui, je vous entends, Graynes. Qu'est-il arrivé ?

— Je crois que j'ai attrapé l'un des responsables de tous nos malheurs,

dis-je. Paula, ouvrez un peu plus l'écran de vision, je vous prie. Riffllin vous dira quand vous serez au point. Vous le voyez, Riffllin ?

— Ce tas de bâtons, par terre ? C'est ça ? Je viens !

— Et amenez le docteur, dis-je. Cette chose, ou créature, comme vous voudrez, souffre du changement de pesanteur. Je ne tiens pas à ce qu'elle soit blessée et encore moins tuée. Nous serons peut-être capables d'en tirer quelques renseignements. »

Mais que pourrait nous dire une créature que je pouvais tenir dans ma main ? Non que je la méprisasse sans la connaître, mais je me rappelai le mal que nous avions eu à établir un contact avec les Neptuniens qui, après tout, avait beaucoup de points communs avec nous. La chose au sol ressemblait à un insecte, ou même à un végétal.

Je songeais à la machine grâce à laquelle nous avions communiqué avec Gark, le Grand Cerveau, et eusse souhaité pouvoir la faire recopier en modèle réduit. Mais peut-être n'avait-elle fonctionné que parce que Gark était là ? C'était en quelque sorte une partie intégrante de lui-même. Pouvait-on imaginer qu'un homme puisse communiquer, mettons, avec une fourmi ? Ces deux espèces n'avaient rien en commun. Il en était de même pour la créature sous mes yeux.

Riffllin, le docteur Whitby et quelques-uns de nos scientifiques arrivèrent dans la pièce. La chose était toujours affalée au sol et se trémoussait de douleur, du moins je le crus jusqu'au moment où, me penchant, j'aperçus l'expression furieuse de ses petits yeux à fleur de tête.

« Hum ! dit le docteur, c'est évidemment un animal qui peut respirer notre air. Il a dû porter un casque de protection contre le nuage que lui et ses congénères ont créé.

— Il doit venir d'une petite planète, déclara un des astrophysiciens présents, d'un satellite probablement.

— Un satellite de quoi ? demandai-je. Ce ne peut être Triton. N'est-il pas possible qu'il s'agisse d'une des formes de vie neptunienne ?

— Non, monsieur Graynes, sûrement pas, dit l'astrophysicien. La différence de gravité entre les deux planètes, Neptune et la Terre, est assez petite. Elle a mis nos amis neptuniens mal à l'aise, mais elle ne suffirait pas à produire les effets que nous pouvons observer ici.

— Le principal est de savoir ce que nous pouvons tirer de cette créature, dit Riffllin d'un ton bref. Yates, Bentley et une douzaine d'autres manquent à l'appel. Cette espèce d'insecte y est sûrement pour quelque chose et il y a sans doute un moyen de savoir où ses congénères se cachent. »

Je n'avais pas quitté des yeux la chose sur le plancher. Bien entendu, je me sentais un peu son propriétaire. Ce qu'il – ou elle – portait aux pieds, du moins au bout des membres inférieurs, avait attiré mon attention. On pouvait à peine appeler cela des chaussures, pourtant je ne voyais pas d'autre nom pour ces revêtements faits d'un métal tissé et très fin. Celle du pied gauche s'adaptait comme un gant ; elle était lisse et brillante avec, ça et là, quelques

petites bosses.

Mais c'était le pied droit qui m'intriguait surtout. Une partie du métal semblait avoir disparu ; en y regardant de plus près, je vis qu'une fibre avait été déchirée et que les mailles s'étaient transformées en une masse noirâtre qui battait contre le talon de la petite créature lorsque celle-ci se débattait. Et soudain je compris.

Elle portait des chaussures antigravifiques. En courant à travers la pièce, elle avait accroché le soulier à quelque obstacle et la fine couche métallique ayant cédé, les chaussures étaient devenues inutiles. Il était même étonnant que ce brusque changement de pression n'ait pas tué notre prisonnier.

J'expliquai ce que j'avais observé et ce que j'en pensais. Un examen plus approfondi prouva que j'avais raison.

Rifflin ôta les chaussures de la petite créature et les contempla avec attention.

« Je crois que nous pouvons les réparer, dit-il. En attendant, je propose de mettre ce personnage dans une pièce à part, où nous lui donnerons le degré de pesanteur voulu. Il faut le garder vivant jusqu'à ce que nous ayons tiré quelque chose de lui et j'imagine que s'il est susceptible de reconnaissance, mieux nous le traiterons, plus il se montrera disposé à nous aider. Qui dit mieux ? »

Personne ne répondit et les propositions de Rifflin furent adoptées. Au bout de quelques heures, la pièce destinée à l'inconnu fut installée. Pendant ce temps, d'autres techniciens s'étaient occupés des chaussures. Les réparer ne présentait de difficultés que parce qu'elles étaient minuscules. Il fallut donc pas mal de temps et de patience : chaque petite fibre dut être soudée à sa voisine. Heureusement, le métal ne nous était pas inconnu. Il s'agissait tout simplement d'acier très fin, et bruni, admirablement travaillé.

Une fois dans la pièce où régnaient des conditions aussi appropriées que possible à l'organisme du prisonnier, celui-ci sembla immédiatement aller mieux. Il commença par enlever son petit casque, ce qu'il fit sans difficulté. Il savait peut-être que l'air auquel il était habitué avait une composition à peu près semblable au nôtre, ou bien il avait décidé de courir le risque. Mais je crois qu'il avait dû, par un moyen ou par un autre, s'assurer que l'atmosphère était respirable. Le casque était sans doute un masque contre le nuage délétère.

Les petits yeux ronds n'exprimaient plus la rage, mais une curiosité avide. Nous lui parlâmes, mais il ne sembla rien comprendre. Lui-même avait une voix frêle et monocorde qui prononçait tous les sons sans les détacher les uns des autres. Toutefois, il possédait évidemment une intelligence d'un ordre élevé, car lorsqu'il aperçut du papier et un crayon, il en comprit immédiatement l'usage et fit savoir par signes qu'il désirait s'en servir.

Lorsqu'il les eut en main, il les examina soigneusement et après s'être un moment débattu avec le crayon – il ne possédait que deux doigts et un pouce à chaque main – il se mit à dessiner rapidement et avec beaucoup de précision. Sous les doigts agiles, le papier se couvrit bientôt de dessins et le petit être

nous tendit bientôt son œuvre avec un geste qui dénotait une satisfaction profonde.

Le croquis représentait des hommes – nos camarades – portés par des douzaines de petites créatures semblables à notre captif. « Portés » n'est pas le mot, car il semblait, d'après le dessin, que le petit peuple tenait un long bâton à la main et que, sans toucher nos camarades, il était à même de les soulever et de les transporter ainsi, grâce, à un rayon élévateur. En théorie, nous connaissions l'existence de ces rayons, mais en pratique, nous n'avions jamais été capables de les faire fonctionner autrement que de façon très réduite, de sorte qu'ils n'avaient pas plus de valeur qu'un jouet.

La procession se dirigeait vers un objet qui ressemblait plus à un polyèdre qu'à une sphère. L'artiste s'était efforcé de dépeindre les expressions de ses congénères et de nos camarades. Le tout était assez dans la manière impressionniste, mais on pouvait clairement se rendre compte que les uns étaient en excellents termes avec les autres.

Il était possible que ce fût le cas, mais les réactions du prisonnier, au moment où je l'avais découvert dans la chambre de commande, paraissaient indiquer le contraire. Son attitude d'alors semblait bien dénoter un curieux mélange de peur, de fureur impuissante et de haine. Peut-être cherchait-il maintenant à endormir nos soupçons, de façon que ses amis puissent nous réduire plus facilement à leur merci. En outre, comment pouvait-il savoir ce qui s'était passé entre eux et les nôtres ? Il imaginait sans doute la scène ou bien il nous trompait délibérément.

Nous ne pouvions évidemment espérer qu'il nous mène de lui-même au polyèdre. Nous essayâmes de le lui proposer, mais il ne parut pas, ou ne voulut pas comprendre. Peu importait du reste. Maintenant qu'il nous avait fait savoir, sans doute par inadvertance, où nous devons diriger nos recherches, nous n'aurions pas de mal à retrouver nos camarades. Un polyèdre de la taille de celui qu'il avait dessiné devait être aisément repérable sur Neptune. Même si l'ennemi se servait de nouveau du barrage de brouillard, l'emplacement du nuage noir servirait à indiquer celui du polyèdre.

Le service d'observation fit savoir, sur ces entrefaites, que la nuée se dissipait peu à peu et que bientôt on pourrait atterrir sans danger. En attendant, nous devons nous maintenir à la même altitude et tenter de retrouver le polyèdre.

Whitby, curieux de savoir l'origine du Petit Peuple, dessina de nouveau le système solaire sur une feuille de papier et, la montrant à la créature, lui indiqua que nous venions de la Planète 3. L'autre comprit aussitôt, montra la Terre, puis nous désigna et quand Whitby inclina la tête, son visage s'illumina. Cette scène me rappelait, à un important détail près, nos premiers contacts avec les Neptuniens.

Le prisonnier prit le papier, regarda le tracé des planètes et le rendit avec un geste d'impuissance qui indiquait clairement qu'aucune d'elles n'était la sienne. Ou il mentait, ou – hypothèse presque incroyable – le Petit Peuple

venait de quelque point de l'univers bien au-delà de notre système solaire.

Cette idée était si stupéfiante que nous nous regardâmes les uns les autres, comme pris de vertige.

CHAPITRE XIX

ÉCHANGES NON DIPLOMATIQUES

CETTE hypothèse ahurissante nous ouvrait – à tout point de vue – des horizons entièrement nouveaux. Elle menaçait de compliquer la situation à tel point que notre mission nous semblait passer soudain au second plan.

Notre expédition avait eu pour objet d'établir un contact avec les habitants de Neptune, dans l'espoir d'unir les peuples intelligents du système solaire en une fédération travaillant pour le bien de tous. Tel était le but du Bureau interplanétaire de contrôle. Nous n'aurions pas été surpris de rencontrer de l'hostilité, de la méfiance, et peut-être de la résistance. Nous y étions préparés et nous avions les moyens d'en venir à bout.

Mais même dans nos rêves les plus hardis, nous n'avions pas imaginé la possibilité d'une invasion, pacifique ou autre, de notre système par une race extragalactique. Pourtant, c'est ce qui était arrivé. Logiquement, il s'agissait d'une expédition destinée, comme la nôtre, à reconnaître les lieux. Sinon, il y aurait eu plus d'un polyèdre. Les croquis de l'inconnu semblaient bien indiquer qu'un seul se trouvait sur Neptune.

Voici ce que nous suggérait la situation : le but ultime des voyages interplanétaires, la vitesse que nous espérions un jour atteindre était celle de la lumière – 300.000 kilomètres à la seconde ! Nous en étions loin. Il nous avait fallu cinq semaines et demie pour arriver jusqu'à Neptune, alors que la lumière aurait mis quelques heures pour faire le trajet entre cette planète et la Terre. Pourtant, les membres du Petit Peuple venaient de l'espace extrasolaire, dont l'étoile la plus proche était à 337 années-lumière de nous, ils avaient dû franchir la distance à une vitesse inconcevable ou avoir quitté leur planète depuis un nombre d'années considérable. Ces deux hypothèses dépassaient notre imagination. Mais ce qui importait surtout, c'était de retrouver nos hommes. Ils devaient par la ruse ou par la force être arrachés à la captivité où nous avions de bonnes raisons de croire que le Petit Peuple les gardait. La chose ne serait pas facile, même en supposant que nous puissions localiser le polyèdre assez rapidement. Nous étions à peu près certains d'avoir à affronter des armes dont le principe nous serait inconnu, comme cela avait été le cas avec le nuage noir qui semblait défier certaines lois de la physique telle que notre univers la connaissait. Nous devons donc user de prudence, car, bien

que n'ayant pas l'intention d'abandonner nos camarades, nous ne pouvions faire courir de risques au navire et compromettre ainsi l'expédition. Nous devons rendre des comptes à ceux qui nous avaient envoyés, et confié une tâche. Il fallait en outre garder de bonnes relations avec les Neptuniens. Si une invasion menaçait la planète, nous-mêmes, membres de la Fédération à laquelle elle appartenait, avions le devoir de tout faire pour repousser l'assaillant.

Je crois que nous eûmes les mêmes pensées lorsque la petite créature nous fit comprendre qu'elle n'appartenait pas à un monde du système solaire. Aucun d'entre nous ne croyait véritablement que notre captif nous trompait délibérément et que lui et son peuple venaient d'un satellite de l'un des systèmes planétaires jupitériens. Bien qu'il parût incroyable d'être en contact avec un membre d'une race vivant à une distance à peine concevable de la Terre, nous n'en avons pas moins accepté cette explication comme logique. Car, entre Neptune et Mars, il n'était pas de peuples que nous ne connaissions ou dont nous sachions l'existence.

« Le nuage noir est à peu près dissipé, commandant », dit un de nos hommes, présentant un rapport à Riffli. Nous avons décidé de ne pas nous servir des communicateurs en présence d'un étranger. « La surface de la planète est visible maintenant. »

Riffli inclina la tête d'un air distrait : « J'irai voir dans un instant », dit-il.

Et se tournant vers Whitby : « Je ne crois pas que nous obtenions pour le moment d'autres renseignements de ce Tom-Pouce. Mais si vous n'êtes pas de mon avis, ajouta-t-il en se tournant vers les scientifiques, que quelques-uns de vous essaient d'en savoir plus. Les autres vont retourner à leurs postes. La récréation est terminée. »

Il nous regarda avec un petit sourire : « Je crois que je vais être obligé de renforcer la discipline à bord de ce navire. » Mais le ton de sa voix était indulgent et nous comprîmes, qu'il désirait seulement nous voir quitter la pièce, ce que nous fîmes aussitôt.

Chacun regagna son poste. Paula m'accompagna tout naturellement. Sa présence à bord du navire me causait toujours du souci. Il n'était pas toujours indiqué de l'avoir auprès de moi dans la chambre d'observation – le travail qu'elle avait à faire lui laissait pas mal de temps de libre – mais je ne tenais pas non plus à ce qu'elle reste trop longtemps éloignée de moi.

Je pensais que le mieux serait de lui apprendre la technique de la navigation. Elle avait une intelligence rapide et bien qu'elle ne pût guère espérer rivaliser avec les hommes habitués aux voyages interplanétaires, elle était cependant capable d'apprendre les rudiments de mathématiques nécessaires pour m'aider dans mes calculs. Je décidai d'en parler à Riffli à la première occasion.

Comme on nous l'avait dit, le nuage de ténèbres avait presque entièrement disparu. Nous volions à une altitude assez élevée et nous n'étions sans doute pas visible contre le ciel sombre, d'autant qu'il était tard dans l'après-midi et

que la puissance des soleils artificiels était à son déclin.

J'ouvris en grand la plaque de vision, accrus le degré d'agrandissement et examinai le sol dans l'espoir d'y apercevoir le polyèdre. Je savais bien que je n'étais pas le seul à le chercher, mais j'espérais réussir à le découvrir le premier.

Au début, je ne vis pas grand-chose. À cause de la nuit tombante et du faible rayonnement des soleils – qui, de temps à autre, étincelaient et m'aveuglaient – la visibilité était médiocre. Plus d'une fois je crus voir le polyèdre alors qu'il ne s'agissait que d'ombres indéfinissables.

Enfin, près de la rangée de basses collines au-dessus desquelles les dragons volants, les Gongkas, avaient disparu après notre bataille avec eux, j'aperçus un objet d'une taille inusitée. On eût dit à première vue un gigantesque menhir, puis je distinguai une surface à multiples facettes, d'une couleur si morne qu'elle se confondait avec le paysage. Si je n'avais pas eu l'œil aux aguets, je ne l'aurais probablement pas vue.

« Donnez l'alerte générale, Paula, dis-je à la jeune fille. Je passe le message : Polyèdre localisé. Position... attendez... » Je centrai les fils d'araignée de l'écran de vision sur le polyèdre et donnai les chiffres.

« Gardez-le à vue », répondit la voix de Whitby qui avait pris place dans la chambre des commandes en l'absence de Yates. « Nous allons monter au-dessus du plafond de nuages et rester en observation. »

J'ajustai l'écran de vision de façon à y encadrer le polyèdre, et l'*Icare* prit lentement de la hauteur.

La porte s'ouvrit sur ces entrefaites, et Riffin apparut.

« Que se passe-t-il encore ? » demanda-t-il. Il avait probablement entendu les communicateurs en passant le long du couloir.

Je le lui dis, et il se pencha avec intérêt sur l'écran de vision.

« Le polyèdre n'est pas aussi grand que je le supposais, dit-il, mais après tout, ce sont de petites créatures. Je me demande si nous pourrions les prendre au dépourvu. » Il fronça les sourcils. « Seulement nous ignorons de quelles armes ils disposent. Et ma foi, je ne tiens pas à courir le risque de faire sauter le navire et nous avec. »

C'était là le problème à résoudre tôt ou tard, évidemment. En fait, il devait l'être de façon fort imprévue.

Nous ne pouvions guère passer à l'action avant la nuit. Sous le couvert de l'obscurité, nous pourrions peut-être attaquer par surprise les gens du polyèdre, avec quelques chances de succès. En revanche, il était à craindre qu'ils ne possèdent des détecteurs d'un type capable de déceler notre présence avant même que nous ayons eu le temps de faire quoi que ce soit. Notre ignorance de leurs moyens de défense était notre plus gros handicap.

Il n'y avait aucun signe de vie autour du polyèdre, mais cela, bien entendu, ne prouvait rien. Pourtant, on se serait attendu à quelque activité. Les chaussures de métal devaient permettre aux représentants du Petit Peuple d'aller et de venir sans difficulté sur la planète ; sans doute chercheraient-ils à

rester le plus longtemps possible en plein air après avoir été enfermés dans quelque engin interplanétaire ; de plus, ils ignoraient probablement qu'ils n'avaient fait prisonniers qu'une partie de l'équipage de l'*Icare*. Car ils n'auraient pas abandonné le navire s'ils avaient eu le moindre soupçon que d'autres Terriens encore étaient sur Neptune et qu'ils utiliseraient l'*Icare* pour délivrer leurs camarades.

Je considérai le polyèdre sans grand intérêt, car il paraissait vide, et j'étais persuadé que nous n'y verrions personne, lorsque un événement inattendu me sortit de ma demi-torpeur.

Ce n'était que la vue d'un point noir, pareil à une fourmi, qui se mouvait sur le sol, à nos pieds. Je l'observai une seconde, puis ajustai la loupe télescopique. La section de la planète grossie par l'appareil sembla se précipiter vers moi et ce ne fut plus une fourmi que je vis, mais un homme, qui courait à toutes jambes. À cause de la distance, on avait l'impression qu'il n'avancait que lentement. Je me sentis pâlir.

« Un homme ! criai-je, l'un des nôtres ! Il s'est échappé ! »

Rifflin se retourna brusquement.

« Où ça ? »

Je le lui montrai.

« On dirait Yates. Mais je n'en suis pas sûr. »

Il ne perdit pas de temps en conjectures, et commença à donner des ordres brefs dans le communicateur. L'*Icare* perdit rapidement de l'altitude, si rapidement que nous fûmes projetés ça et là dans la pièce et que l'écran de vision que je n'avais pas fixé à ses attaches se referma.

Je le rouvris immédiatement et je vis que l'homme n'était plus seul. D'autres sortaient en courant du polyèdre. Il s'agissait bien de nos camarades.

Au moment où je me félicitais de les voir s'évader sains et saufs, de petits êtres – frères de notre captif – se mirent à leur poursuite. L'un d'eux leva la main dans laquelle il tenait un tube épais et court. Je ne sais exactement de quelle arme il s'agissait, car un des nôtres se retourna et braqua sur lui sa lampe à rayons. Le jet frappa le petit être au milieu de son corps frêle. Il y eut un éclair, une bouffée de fumée, puis plus rien.

À cette vue, ses congénères semblèrent hésiter. Quelques-uns de nos hommes mirent en action leurs lampes calorifiques. Enfin, l'arme du Petit Peuple cracha un projectile rond qui décrivit lentement un arc de cercle et éclata en une fumée noire juste derrière un des Terriens. La fumée s'éleva aussitôt en une colonne compacte.

C'est à cet instant que les gens du Petit Peuple s'aperçurent de la présence de l'*Icare*. Les uns après les autres, ils jetèrent vers le ciel un regard inquiet et, abandonnant la poursuite, se précipitèrent vers le polyèdre. Nous descendions toujours, et je devais ajuster constamment les écrans de vision. Le spectacle n'était pas très net, mais je ne crois cependant pas en avoir manqué beaucoup. Nos hommes avaient disparu. La coque de l'*Icare* les dissimulait à mes regards et sans doute les premiers commençaient-ils déjà à monter à bord.

Le polyèdre tournait lentement sur lui-même, et ses facettes se mirent à briller doucement. Puis, avant que nous ayons eu le temps de nous rendre compte de ce qui arrivait, une douzaine de bouffées de fumée noire s'en échappèrent, se dirigèrent lentement vers nous et en quelques secondes le dissimulèrent à notre vue.

Quelque part en dessous de nous retentit un bruit métallique, et toutes les sonnettes se mirent à tinter. L'*Icare* prit brusquement de l'altitude. Tous nos camarades étaient remontés à bord et nous quitions la zone nébuleuse pour retrouver la nuit neptunienne.

Mais nous n'étions pas encore tirés d'affaire. Le polyèdre, toujours invisible à nos yeux, avait dû lui aussi prendre de la hauteur, et le nuage noir nous poursuivait, léchant la coque de l'*Icare* comme les vagues d'une mer furieuse.

Rifflin murmura quelque chose entre ses dents et jeta à Paula un coup d'œil rapide. Sans doute avait-il proféré un juron peu fait pour de chastes oreilles. Paula, toutefois, ne sembla pas avoir entendu.

« Il ne sert à rien de vagabonder sans cesse dans l'Espace, dit-il. D'autre part, je ne suis pas partisan d'engager le combat. C'est une solution définitive, mais ce n'est pas la meilleure. » Il se tut et réfléchit. « Peut-être vaut-il mieux appeler Yates. Il aura sans doute quelque chose d'intéressant à nous dire. Miss Fontaine, veuillez demander à Yates de venir nous retrouver, s'il se sent assez bien pour parler. »

Mais Yates devait être déjà en route pour la chambre de contrôle, car à peine Paula avait-elle transmis l'ordre de Rifflin par le communicateur qu'il apparut. Ses mains, son visage et ses vêtements étaient souillés de terre et il avait l'air d'un homme ivre. Il marchait péniblement, les yeux hagards.

Rifflin le regarda.

« Asseyez-vous, dit-il. Comment vous sentez-vous ? »

— Cette espèce de fumée infernale, balbutia Yates, cela vous rend... » Il fit un geste vague qui laissait entendre que la tête lui tournait.

« Ne vous fatiguez pas, alors. Répondez simplement à cette question : devons-nous lutter ou fuir ? »

Yates eut un étrange sourire.

« Les deux. *Ils* vous y obligeront.

— Mais si nous sortons de l'atmosphère ? Le nuage noir ne semble pas donner de résultats dans l'Espace.

— Ils ont d'autres armes, dont je ne comprends pas le fonctionnement. Je ne puis vous raconter tout cela maintenant. Mais... » Il s'effondra brusquement. Il s'était évanoui. Je le rattrapai dans mes bras au moment où il allait tomber.

Rifflin lui jeta un bref coup d'œil et appela le docteur. Puis il demanda que ceux des rescapés qui s'en sentaient capables viennent se présenter à lui. Un moment plus tard, le signal « action » était donné dans le navire.

Nous étions encore au-dessus de la zone nuageuse, mais seul le fait que

nous montions à une altitude toujours croissante nous permettait d'échapper à son influence. La vapeur semblait se répandre dans l'atmosphère à une vitesse vertigineuse ou peut-être le polyèdre crachait-il sans cesse de nouvelles couches de fumée, de sorte que celle-ci ne se dissipait jamais.

À l'allure où nous montions, nous ne devions pas être loin de l'atmosphère et je m'attendais à chaque instant à entendre le signal annonçant que nous avions regagné l'Espace.

Il me sembla soudain qu'il faisait très sombre, que la nuit était venue brusquement. Je jetai un coup d'œil par l'écran de vision et m'aperçus que le nuage noir flottait entre les étoiles et nous. Très au-dessus du navire se trouvait le polyèdre, dont la surface avait été rendue brillante par sa course rapide à travers l'atmosphère. Il semblait suivre un chemin parallèle au nôtre et, tout en montant, crachait de temps à autre un rond de fumée qui venait s'ajouter au nuage. Nous étions pris entre deux feux, entre le nuage montant de la terre et celui qui planait au-dessus de nous.

Les hommes de la tour de contrôle s'en étaient aperçus. L'*Icare* dévia brusquement de sa course. Au lieu de continuer à monter en biais, il se redressa et ses moteurs se mirent à rugir tandis qu'il cherchait à échapper au double péril qui le menaçait.

Mais à notre surprise – et je peux bien l'avouer, à notre épouvante – le polyèdre ne se laissa pas dépasser. La coque du navire commençait à se réchauffer tant notre passage à travers l'atmosphère était rapide, et bientôt la chaleur deviendrait intolérable. Mais le polyèdre, lui, montait toujours sans effort. Les nuages noirs, au-dessus et au-dessous de nous, s'épaississaient de plus en plus et menaçaient de se refermer sur nous comme les mâchoires d'un piège.

CHAPITRE XX

LES « GONGKAS »

NOUS MONTIONS sans cesse, toujours poursuivis par les deux couches de ténèbres. À cinq cents mètres au-dessus de nous, le polyèdre continuait sa route vers l'Espace. Il allait aussi vite que nous et en gardant une allure constante, il pouvait nous empêcher de sortir de l'atmosphère et de gagner l'Espace, notre seul refuge.

Nous étions dans une situation presque désespérée. Cette lutte ne pouvait durer éternellement.

Rifflin se passa la main sur le front. « Je serais tenté d'attaquer, dit-il. Ce serait la solution la plus facile. Après tout, il s'agit d'un cas de légitime défense. Mais si nous attaquons, ce sera un massacre. Nous ne pouvons nous contenter de demi-mesures. Nous n'avons rien qui puisse les mettre temporairement hors de combat. »

Là résidait la difficulté. Avec son brouillard noir, le Petit Peuple pouvait nous forcer à atterrir, paralyser notre navire et nous réduire à l'impuissance, tout en épargnant nos vies. Avaient-ils l'intention de nous détruire, ou voulaient-ils simplement nous faire prisonniers ?

...Yates était revenu à lui ; Bentley et certains des rescapés nous avaient donné quelques précisions sur l'ennemi. L'attaque avait eu lieu si brusquement qu'elle avait réussi avant même que l'équipage se fût rendu compte de ce qui lui arrivait.

Personne n'avait vu approcher le polyèdre. Ce n'était qu'en apercevant le nuage que nos camarades avaient compris qu'un danger les menaçait. Yates avait d'abord cru qu'il s'agissait d'un phénomène neptunien, et nous avait envoyé un message radio, craignant que le navire ne fût pris dans une tempête magnétique d'une force particulière. Par mesure de précaution, les sirènes avaient été déclenchées.

Apparemment, les machines avaient cessé de fonctionner presque au moment où l'équipage avait perdu conscience, et ce dernier s'était retrouvé à l'intérieur du polyèdre. Tous étaient liés par des chaînes d'un métal léger, mais résistant, et il semblait que seul un miracle pût les délivrer. Yates et quelques autres commencèrent à éprouver une curieuse sensation de légèreté et de force – ils comprirent plus tard qu'elle était due aux effets de la

pesanteur adaptée, à l'intérieur du polyèdre, à l'organisme délicat du Petit Peuple. Cette découverte donna une idée à Yates.

Nos hommes n'avaient pas été fouillés pendant qu'ils étaient sans connaissance, ou alors les « crayons » calorifiques (on appelait ainsi les tubes à rayons, parce qu'ils avaient la forme et la grosseur d'un crayon) avaient paru inoffensifs aux geôliers. Ceux-ci ignoraient sans doute la puissance mortelle des rayons. Quoi qu'il en soit, les « crayons » étaient toujours à la disposition des prisonniers.

Yates s'assura que les liens de métal pouvaient céder facilement. Il exposa son plan à ses compagnons. Des représentants du Petit Peuple allaient et venaient dans la pièce, mais ils ne faisaient pas plus attention à la conversation des Terriens qu'un gardien de zoo ne prête l'oreille au babillage des oiseaux dans une volière. Peut-être l'espèce humaine est-elle considérée par ces créatures minuscules comme une race inférieure !

Bref, à un signal donné, nos camarades rompirent leurs liens, abattirent quelques ennemis qui essayaient de s'opposer à leur fuite et retrouvèrent l'*Icare* et la liberté. Par un hasard heureux, nous avions été à même de les ramener à bord avant qu'une poursuite générale ne commence.

Tout ceci nous fut raconté sans grand luxe de détails, et ce récit ne nous éclairait guère sur la mentalité du Petit Peuple. Nous en avions appris bien plus de notre prisonnier qui, soit par accident, soit exprès, avait été laissé à bord du navire.

La seule chose qui ressortait de ces événements était que le Petit Peuple ne possédait pas d'armes mortelles, ou bien qu'il ne voulait s'en servir qu'en cas de nécessité absolue. C'était là une constatation que nous avions déjà faite. Toutefois, nous saurions bientôt à quoi nous en tenir, car nous allions être tôt ou tard obligés d'atterrir.

La situation était telle que nous devions arriver rapidement à une décision et l'ayant prise, nous y tenir. Rifflin le savait, et c'est pourquoi il hésitait encore. Ce qui était surprenant, c'était que le nuage noir émis du polyèdre se répandait dans toutes les directions et n'entourait jamais ce dernier. Un examen plus attentif de la machine elle-même semblait montrer qu'elle effectuait autour de son axe un mouvement de rotation qui la faisait avancer encore plus vite. La paroi et l'intérieur du polyèdre étaient sans doute construits séparément, et la section interne gardait son équilibre grâce à un dispositif gyroscopique, tandis que la section externe parvenait, en tournant sur elle-même, à faire le vide dans l'air ambiant. Ceci avait pour résultat de supprimer un certain nombre de difficultés créées par la friction atmosphérique et, par surcroît, de mettre une barrière effective entre le nuage noir et l'engin.

« Je crois que vous avez raison », répondit Rifflin à celui qui lui exposait la théorie ci-dessus, « Quoi qu'il en soit, il faut que nous sortions de là d'une façon ou d'une autre, aussi vais-je courir le risque d'employer les rayons. »

Les projecteurs étaient déjà prêts à fonctionner et Rifflin ordonna de les

braquer sur le polyèdre en accroissant graduellement leur puissance. Nous ne voulions pas anéantir le Petit Peuple tant qu'il y aurait d'autres moyens d'arriver à les réduire à merci.

Dans la sombre nuit neptunienne, notre projecteur chercha et atteignit le polyèdre, le dessinant contre le fond noir du ciel. Au même instant un rayon calorifique de faible puissance alla le frapper. La surface terne de la coque passa à travers toutes les teintes depuis le rose jusqu'au rouge cerise.

Le mouvement de rotation cessa. Peut-être était-ce un effet de lumière mais nous eûmes l'impression que le polyèdre semblait tanguer de droite et de gauche comme un bateau secoué par les vagues. Puis avec une secousse brutale, il tenta de sortir de la zone du rayon. Néanmoins, la vitesse ne jouait aucun rôle. Notre rayon avait un angle de base qui lui permettait d'agir à une distance surprenante et tant que nous gardions le polyèdre à vue, nous pouvions braquer ce rayon sur lui. Sa seule chance de nous échapper était la fuite dans l'Espace où, avec sa vitesse supérieure à la nôtre, il pouvait prendre le large. Toutefois, pour une raison inexplicable, le Petit Peuple ne semblait pas vouloir fuir au-delà de l'atmosphère. Il prit au contraire une décision qui nous étonna : le polyèdre perdit de l'altitude, descendit plus bas que nous et pendant un instant, le rayon se projeta sur le ciel vide. Mais un instant plus tard, le projecteur fixé sous la coque de l'*Icare* avait repéré l'ennemi. De nouveaux nuages de fumée noire s'élevaient. Le polyèdre était devant nous et au-dessous de nous, ce qui compliquait encore la situation.

« Faites-les chauffer à blanc ! » ordonna subitement Riffin au moment où le rayon atteignait le polyèdre. Mais celui-ci cherchait à nous esquiver et il avait l'avantage de pouvoir se dissimuler le plus souvent derrière la couche de nuages. L'atteindre devenait difficile. Nous craignions que toutes ses ruses pour nous échapper, outre sa vitesse supérieure à la nôtre, aient pour résultat de lui permettre de prendre de l'altitude et d'atteindre un plafond où nous ne pourrions le suivre avant que nous ayons eu le temps de l'en empêcher.

Ce qui suivit nous prouva que ses occupants ne tenaient pas à s'échapper par cette voie. Ils voulaient surtout éviter la brûlure du rayon, et non fuir. Nous apercevions l'engin de temps à autre, puis il disparaissait de nouveau.

Soudain, une nouvelle arme entra en action...

Notre détecteur poussa un sifflement avertisseur, le son qu'il émet lorsque, dans l'Espace, un météore traverse notre route. Cette fois-ci, il ne s'agissait pas de météores.

Tout se passa très vite.

La flèche blanche du projecteur, traversant les nuages, éclaira pendant un instant un objet noir en plein vol, qui accourait vers nous en sifflant. Au même moment, nos rayons répulsifs entrèrent en action. L'objet noir fut dévié de sa route et prit la tangente. Une seconde plus tard, il se désintégra, avec des éclairs pourpres qui sillonnèrent le ciel dans tous les sens et dont l'intensité nous aveugla. Le son assourdi d'un grondement arriva jusqu'à nos oreilles, et l'*Icare* piqua du nez.

Le projectile était-il destiné à nous anéantir, s'agissait-il d'un explosif violent ou d'une de ces armes paralysantes dont le Petit Peuple semblait avoir la spécialité ? Nous n'en savions rien. Il avait explosé en plein ciel et ne nous avait causé aucun dégât. C'était le principal. Cet avertissement nous mettait sur nos gardes et le second projectile ne nous prendrait pas au dépourvu.

Mais, si nos rayons répulsifs n'avaient pas été continuellement prêts à passer à l'action, nous aurions peut-être été anéantis. Les projectiles commencèrent à vibrer autour de nous, venant, semblait-il, de tous les points de l'horizon. Il ne paraissait pas nécessaire de les diriger directement contre l'objectif. Les assaillants possédaient évidemment une sorte d'appareil détecteur qui leur permettait de repérer l'ennemi de tous les côtés.

Grâce à notre chance, plutôt qu'à notre habileté, nous assistâmes sans dommage pour nous-mêmes à des exercices pyrotechniques fort intéressants. En outre, l'événement nous incita d'une part à la prudence et de l'autre à ne pas sous-estimer l'ennemi.

La bataille semblait tourner court. Le polyèdre était de plus en plus difficile à atteindre et nous allions tomber tôt ou tard dans le nuage de fumée. Les occupants du polyèdre n'étaient pas des imbéciles, et on pouvait être certain qu'ils continueraient à lâcher sur nous leurs fumées aveuglantes. Jusqu'alors nous avions réussi à y échapper, mais notre chance ne pourrait durer toujours. Nous songions sérieusement à mettre plein gaz pour regagner l'Espace, espérant que notre vitesse nous permettrait de traverser l'atmosphère sans dommage et même de passer par le nuage s'il le fallait, avant que celui-ci ait pu nous causer de sérieux dégâts, lorsqu'un facteur nouveau vint changer la situation.

Nos projecteurs marchaient à plein et restaient braqués sur le polyèdre. Celui-ci ne tournait plus sur lui-même : il prenait la fuite !

Le spectacle nous cloua sur place, mais nous crûmes aussitôt à une manœuvre. Puis nous en comprîmes la raison...

De grandes formes ailées venues de nulle part s'étaient abattues sur le polyèdre et le forçaient à redescendre sous le poids de leur nombre. Les éclairs pourpres éclataient au milieu d'elles et plus d'un dragon dégingolait vers le sol. Mais dès qu'il en tombait un, douze autres prenaient sa place. Ils nous dissimulaient l'engin qu'ils tournaient et retournaient comme un enfant ferait d'une toupie. Rappelez-vous que le polyèdre était petit en comparaison de l'*Icare* et qu'il n'était pas lisse et aérodynamique comme ce dernier, mais que sa paroi était rugueuse et à facettes multiples, ce qui permettait aux monstres ailés de s'y accrocher à l'aide de leurs serres et de leurs becs.

Nous n'hésitâmes pas longtemps. Le Petit Peuple était malgré tout plus *humain* que les Gongkas et, oubliant notre ressentiment contre lui, nous volâmes à son secours. Nous avions en notre possession une arme que le Petit Peuple, lui, n'avait pas, et nous allions en faire usage.

Dès qu'apparaissait une des ailes rugueuses, les rayons caloriques entraient en action et, mutilés, les gigantesques oiseaux tombaient des

hauteurs du ciel. Nous les avions pris au dépourvu et nous fîmes d'importants ravages dans leurs rangs avant qu'ils aient eu le temps de se rendre compte qu'un ennemi nouveau les attaquait. Mais ils ne tardèrent pas à tourner leur attention vers nous, sans toutefois cesser de harceler le polyèdre. Ils frappaient de tous côtés à la fois.

Nous fûmes un moment pris dans un lambeau de nuage noir ; pendant quelques secondes terrifiantes, le navire donna de la bande et nous crûmes la catastrophe inévitable. Néanmoins la vitesse acquise nous sortit de là et cette fois encore, nous évitâmes le pire.

Cependant les Gongkas voletaient autour de nous. Bon nombre d'entre eux avaient succombé aux qualités anesthésiques de la vapeur, et s'étaient écrasés au sol, mais il en revenait toujours de nouveaux. Le polyèdre tournoyait dans tous les sens, comme s'il avait perdu sa direction, et descendait de plus en plus.

Paula me prit par le bras. Je pensai que ce spectacle terrible la rendait malade, et je la regardai d'un air inquiet. Mais je me trompais.

« Phil, me dit-elle d'une voix à peine perceptible, puisque nous nous servons des rayons répulsifs contre les météores, pourquoi ne pourrions-nous pas les utiliser contre ces monstres et les rejeter dans l'Espace ? »

J'aurais pu lui répondre qu'il s'agissait d'une question de puissance ; toutefois sa suggestion ne me paraissait pas dénuée d'intérêt.

Je touchai Riffin à l'épaule.

« Riffin, Miss Fontaine suggère que nous utilisions les rayons répulsifs pour nous débarrasser des Gongkas. Vous croyez que ce serait possible ? »

Il resta un instant sans répondre. Nous n'avions jamais employé ces rayons que pour chasser les météores, et personne n'avait pensé, je suppose, qu'ils puissent servir à autre chose. Riffin semblait sceptique.

« C'est plus ou moins une question de puissance, dit-il, après réflexion. En tout cas, cela vaut la peine d'essayer. Si nous pouvions concentrer la force...

— Il est préférable de les attaquer les uns après les autres, dis-je. Nous ne pourrions jamais repousser toute la horde en même temps. Même avec les rayons calorifiques, il faut les supprimer un par un. »

Il hocha la tête.

« Je vais voir. Nous aurons peut-être de la veine. »

Je savais bien pourquoi il restait sceptique et j'expliquai hâtivement à Paula la raison de ce manque d'enthousiasme. Dans l'Espace, les conditions sont différentes. Un météore est un corps en mouvement, et la moindre dépense de force suffit à le faire dévier de sa route. Plus sa vitesse est grande, plus sa masse décroît. La moindre pichenette, pour ainsi dire, suffit à en modifier l'orbite. Et le frottement atmosphérique n'existe pas.

En l'occurrence, nous avions affaire à des « solides » qui, par comparaison, étaient au repos. Il faudrait, pour les repousser, une force définie et une pression constante. En outre, ils pouvaient nous opposer une résistance

active, ils pouvaient sortir de la zone d'influence des rayons. De nombreux autres facteurs entraient en considération.

Paula écouta mes explications d'un air désolé. Je crois qu'elle regrettait d'avoir fait cette proposition. Quoi qu'il en soit...

Le rayon répulsif, invisible faisceau de force, entra en action. Il était concentré en une ligne pas plus large qu'un crayon, au lieu de se déployer en éventail, comme à l'habitude. Il atteignit un Gongka en plein cœur. Sous la lumière des projecteurs, nous vîmes le monstre chanceler. Son corps trembla et, soudain, il ne fut plus qu'un point sombre filant à toute vitesse vers le zénith. L'attaque avait réussi. Nous l'avions pris au dépourvu et expédié dans l'Espace glacé avant qu'il ait eu le temps de se débattre.

Une autre brèche apparut dans la masse des grands corps ailés, puis une autre, et une autre encore. La chose avait l'air trop facile ! Comme s'ils s'étaient aperçus de ce qui se passait, les dragons volants firent bloc, et, battant paresseusement des ailes, semblèrent tenir conseil.

Le rayon frappa au milieu d'eux. Ils tanguèrent un peu ; certains disparurent. Mais il est probable qu'une bonne partie de la pression exercée par notre arme se dissipait à travers eux.

La puissance du rayon fut augmentée. Les Gongkas se séparèrent, sans doute d'eux-mêmes. Le rayon en attrapa un qui volait un peu plus bas que les autres. L'oiseau disparut brusquement vers l'infini...

La troupe des dragons descendait silencieusement à notre hauteur. Tandis qu'ils tournoyaient, le rayon les suivait, implacable. Il ne pouvait pas grand-chose, lorsqu'ils restaient massés. Mais le rayon calorifique n'avait pas cessé de fonctionner, lui aussi, causant parmi eux quelques ravages.

À ce moment, et je m'en souviens encore parfaitement, un des dragons qui volait plus haut que ses congénères, et dont la tête au bec immense dominait celles des autres, fut atteint au cou par le rayon répulsif. Et nous vîmes avec horreur la tête être brutalement arrachée du cou massif, puis volatilisée dans l'Espace... le corps gigantesque dégringola lentement vers le sol.

Les Gongkas étaient sans doute plus intelligents que nous ne le supposions, car ils comprirent enfin ce qui se passait. Un instant plus tard, ils prenaient la fuite en direction des collines septentrionales où, la dernière fois, ils avaient déjà cherché refuge.

Nous observâmes l'horizon. Il s'éclaircissait de plus en plus. Le nuage noir n'était plus que lambeaux épars et les dragons eux-mêmes que points sombres dans le lointain.

C'est alors que nous pensâmes au polyèdre et à ses occupants. Il nous fallut un certain temps pour le repérer.

Il s'était écrasé au sol, cela était certain, car nos projecteurs nous avaient montré une brèche énorme dans la paroi et sa machinerie s'était éparpillée aux alentours. Pourtant, les occupants ne semblaient pas avoir tous péri. Plusieurs allaient et venaient.

Une certaine pitié nous envahit. Ils étaient devenus inoffensifs et avaient peut-être besoin de secours.

Sans différence de calaison, l'*Icare* perdit lentement de la hauteur, tandis que le grand faisceau blanc de ses projecteurs illuminait crûment chaque détail de la scène.

CHAPITRE XXI

LES HOMMES-PLANTES

L'« ICARE » se posa à cent mètres environ du polyèdre détruit et nous préparâmes aussitôt une petite expédition chargée d'enquêter sur les lieux de l'accident. Le jet lumineux de nos projecteurs était toujours braqué sur l'épave, qui se détachait clairement contre le fond noir de la nuit. Bon nombre de petits êtres gisaient au sol, dans des positions horriblement grotesques, mais certains de leurs camarades étaient en train d'examiner les restes de leur appareil.

Ils paraissaient apathiques, comme si toute envie de combattre était morte en eux. Peut-être étaient-ils abasourdis par l'importance du désastre. La situation devait être épouvantable à leurs yeux, puisque, de toute évidence, ils se trouvaient prisonniers sur cette planète, sans espoir de secours, à plusieurs années-lumière de leur propre univers. En outre, ils étaient à la merci d'un navire étrange, dont ils avaient peu de temps auparavant attaqué l'équipage. Je ne sais s'ils se rendaient compte que nous étions, nous aussi, des étrangers sur Neptune. Notre captif devait être le seul à avoir compris que nous n'étions pas des autochtones.

Je n'eus pas le droit d'accompagner le petit groupe qui se rendait sur les lieux de l'accident, mais, de la tourelle d'observation, je pus voir ce qui se passait et le peu qui m'échappa me fut raconté plus tard.

Par mesure de précaution, nous tenions nos armes braquées sur les survivants du Petit Peuple. Nous ne les croyions pas en mesure d'attaquer, mais nous ne voulions courir aucun risque.

Le groupe de Terriens était presque à portée des gens du Petit Peuple, lorsque ceux-ci parurent remarquer leur présence. Leur apathie semblait non seulement physique, mais mentale. Ils considéraient nos camarades avec une indifférence étrange. Nous aurions cru à quelque piège, s'il n'avait pas été évident que le faisceau aveuglant de nos projecteurs était en partie responsable de leur attitude. Il semblait les fasciner littéralement.

Ils n'avaient prêté aucune attention à leurs morts, pas plus qu'à leurs blessés. Ils s'étaient uniquement occupés du polyèdre. Lorsqu'ils eurent découvert que leur appareil était irrémédiablement perdu, ils s'abandonnèrent au désespoir.

Nos hommes s'étaient instinctivement divisés en deux groupes. Le premier s'occupait des morts et des blessés, tandis que l'autre tenait les survivants en respect à l'aide des « crayons » calorifiques. C'était là une précaution qui avait peut-être sa raison d'être.

Les blessés étaient peu nombreux, une dizaine en tout. Il s'agissait surtout de fractures. C'est du moins ce qu'un examen superficiel semblait prouver. Apparemment, ces étranges créatures n'étaient pas faites de chair dans le sens où nous l'entendons. Lorsqu'il y avait fracture ou même cassure nette, le membre s'était invariablement scindé en deux et chaque partie était retenue à l'autre par une sorte de ligament très mince. De l'entaille suintait lentement une sorte de liquide verdâtre assez épais et peu abondant. Prenez une branche verte, cassez-la en deux et regardez s'en échapper la sève verte : vous aurez une idée de l'aspect de ces blessures.

Ce spectacle confirma l'hypothèse que nous avions tous plus ou moins échafaudé au moment où j'avais capturé le petit être dans la tourelle d'observation. Il ne s'agissait pas d'êtres humains comme nous-mêmes, de créatures de chair et de sang. Il s'agissait... d'Hommes-Plantes ! Sur cette étrange et lointaine planète qui était leur domaine, c'était le règne végétal qui avait évolué intellectuellement.

Je vis ramener quelques-uns des blessés, j'entendis les explications données par mes camarades à leur sujet et je pus me documenter par moi-même sur la question. Je crois qu'au début notre réaction première fut une sorte de répulsion en découvrant que les petits êtres n'avaient avec nous aucune parenté physique. Mais cette sensation disparut rapidement. Leur aspect était évidemment grotesque. Mais il faisait songer à ces plantes qui affectent une forme bizarrement humaine. Si les nouveaux venus avaient ressemblé à des végétaux pulpeux, nos réactions auraient été sûrement très différentes.

Un rapide examen de leurs corps donna à penser à notre docteur que l'on pouvait les traiter à peu près comme des êtres humains, mais il décida de ne pas procéder à des injections tant qu'il n'en saurait pas plus long sur leur système nerveux et les constituants de leur sang. Pour la même raison, nous ne leur donnâmes aucune nourriture solide ou liquide. Nos aliments étaient sans doute pour eux un poison violent. La question fut résolue d'elle-même un peu plus tard lorsque notre premier captif, dont les chaussures gravitiques étaient réparées, fut amené dans notre réfectoire dans l'espoir qu'il nous indiquerait ce qui conviendrait comme nourriture à ses congénères. Un choix de tout ce que nous mangions et buvions fut placé devant lui.

Il considéra avec répugnance tout aliment solide. Les liquides ou semi-liquides excitèrent son intérêt, bien qu'il les écartât presque tous. Il hésita sur le thé et le café, puis revint au thé. Il le goûta et en prit une gorgée, puis but le reste, sans d'ailleurs paraître y prendre grand plaisir.

Quelqu'un songea à lui donner de l'eau, affirmant que, puisque seuls les

liquides l'intéressaient et qu'il était indéniablement un Homme-Plante, l'eau était sûrement son aliment-type.

Le captif prit le verre, le tint gauchement entre les deux doigts et le pouce d'une main, le considéra d'un air dubitatif et plongea un doigt dans l'eau. Il l'en sortit précipitamment et nous regarda avec d'étranges yeux interrogateurs. Il voulait nous faire comprendre quelque chose et ne savait comment y parvenir.

Son regard fit le tour de la table. Brusquement, il désigna la théière et fit signe qu'il la voulait. Mais lorsqu'on la lui passa, il en tâta simplement l'extérieur et fit des gestes dont la signification nous échappa.

Mais l'un des témoins de la scène eut une idée.

« Je crois que je le comprends, dit-il. Il me semble qu'il essaie de nous indiquer que l'eau n'est pas à la température voulue. Il la voudrait aussi chaude que le thé. Donnez-la-lui tiède. »

Cette supposition était exacte. L'Homme-Plante prit l'eau tiédie, la but avec avidité et fit signe qu'il en désirait davantage. Il en but à peu près cinq litres avant de paraître désaltéré.

Lorsque nous nous fûmes occupés des blessés, notre attention se tourna vers les Hommes-Plantes demeurés indemnes. Par mesure de précaution, nous les gardions sous surveillance, mais ils n'opposaient aucune résistance. En fait, ils montraient la même apathie que lorsque nous les avions trouvés sur les lieux où s'était écrasé le polyèdre. C'était évidemment l'accident qui les avait mis dans cet état de désespoir et ils songeaient sans doute que rien de pis ne pouvait leur arriver. L'attitude de notre premier captif était entièrement différente. Il se montrait aussi aimable que le lui permettait l'absence de tout contact linguistique. Mais, bien qu'il parût inoffensif, ordre fut donné de contrôler ses faits et gestes et de ne pas le laisser approcher des chambres d'observation ou de commandes.

Je pus aller voir enfin les débris du polyèdre lorsque tous les occupants encore vivants eurent été emmenés à bord. Yates était tout à fait remis et nous fûmes envoyés, avec quelques autres, pour examiner l'appareil. Nous regardâmes d'abord les dégâts superficiels. Ceci n'était pas strictement de mon ressort : mes connaissances en mécanique interstellaire commençaient et finissaient avec la technique de la navigation. Mais tous les renseignements sur ces sujets peuvent m'être utiles et je suis toujours prêt à me documenter. Yates et l'un des ingénieurs examinèrent la coque du polyèdre d'un œil professionnel et finirent par déclarer qu'ils croyaient possible de la remettre en état sans trop de mal.

Une brèche couvrant environ un huitième de sa surface totale avait été ouverte dans la paroi extérieure, révélant l'espace où se faisait le vide, et la paroi interne était criblée de trous. Nous avions à bord les appareils nécessaires pour les colmater et nous pourrions peut-être, le cas échéant, faire appel aux ressources de la planète. Le métal lui-même présenterait quelques difficultés. Au premier abord, il ne semblait appartenir à aucune espèce

connue de nous et il n'était pas certain qu'il pût être amalgamé aux plaques de réparation que nous possédions.

À l'examen, il se révéla être d'une résistance considérable, avec une densité un peu plus haute que celle de l'aluminium. Donc un métal léger. Sa caractéristique était de résister aux chocs les plus rudes – nous essayâmes les marteaux et ils rebondirent sur la surface – tandis qu'un instrument pointu, un couteau, par exemple (ou encore un bec aigu comme celui des Gongkas), était capable de le trouer. Cependant il fallait s'y reprendre à plusieurs fois au même endroit avant de percer un trou. Une fois la brèche faite, le métal se déchirait assez aisément.

Nous en déduisîmes que les assauts répétés des dragons avaient eu pour résultat de perforer la coque du polyèdre ; leurs becs et leurs serres avaient élargi considérablement cette brèche et, sous leur poids, le morceau arraché s'était détaché de la paroi. Ce n'était pas la chute de l'appareil au sol qui avait pu causer des dégâts de ce genre, mais une partie de la machinerie et bon nombre d'Hommes-Plantes avaient été précipités au sol à travers le trou béant.

Un examen approfondi de l'intérieur du polyèdre ne nous fit découvrir aucune tôle de réparation, d'où nous conclûmes que le navire n'en possédait pas ou bien que son équipage les avait toutes utilisées. C'était là une supposition fausse, comme nous devions l'apprendre par la suite.

Le système de commandes présenta certaines difficultés. Nous nous attendions plus ou moins à un mécanisme analogue à celui employé sur les Planètes internes, une combinaison d'engins à réaction et d'écrans antigravitationnels, mais nous ne vîmes rien qui rappelât, même de loin, ce genre de mécanismes. La salle, qui ressemblait à la fois à une chambre des commandes et des machines, ne contenait, en fait d'appareil, qu'un curieux instrument semblable, par certains côtés, à une machine à écrire géante.

Toutefois, la force conductrice ne pouvait venir que de cet appareil et nous commençâmes à l'examiner sur toutes les coutures. Nous nous rendîmes bientôt compte que de la base de la machine sortait un véritable réseau de tubes, très minces, qui, à fréquents intervalles, couraient à l'intérieur du navire et se terminaient dans la paroi supérieure. Là, la bouche des tubes était recouverte d'une substance semblable à du quartz et semi-transparente ; leur forme me rappelait les verres convexes de nos torches électriques et me fit penser qu'il s'agissait peut-être de lentilles.

C'est alors que j'eus une idée. Je me tournai vers Yates :

« Yates, lui dis-je, leur force motrice... »

Il m'adressa un petit sourire étrange :

« Vous avez résolu la question ? »

— Je l'ignore, avouai-je. C'est une simple hypothèse, je vous la donne pour ce qu'elle vaut. » Et je lui parlai des rayons-élévateurs sur lesquels ses collègues et lui avaient été portés par le Petit Peuple, « Mais, ajoutai-je, on ne peut dire que vous étiez portés dans le sens vrai du terme. Les rayons possédaient des qualités répulsives, et votre corps constituait le point répulsif

commun à deux ou plusieurs rayons. »

Il inclina la tête ; malgré son peu de précision, mon explication lui avait suffi.

« Et si l'un des rayons avait cessé de fonctionner, j'aurais été projeté dans l'Espace, comme une balle de fusil !

— Probablement.

— Je crois que vous avez raison. Ils nous balançaient gentiment entre les points opposés de deux rayons. Et vous présumez que ce système de force répulsive pourrait être leur méthode de propulsion. C'est ça ?

— Oui. Je sais ce que vous allez me répondre : que la force nécessaire serait fantastique. Mais il est encore possible que ces êtres-là réussissent à la graduer jusqu'à ce qu'ils soient sortis de l'enveloppe atmosphérique et à ce moment-là ils peuvent se donner un élan tellement formidable que...

— Qu'ils utilisent la vitesse acquise jusqu'au moment où ils décident de freiner. Je suppose que vous avez à peu près deviné la vérité et que nous n'en saurons jamais plus. En fait, ces protubérances sur ces revêtements de quartz au bout des tubes me rappellent les appareils que tous transportaient avec eux. On aurait dit des cannes terminées par une lentille. Ce qui m'étonne, c'est qu'ayant découvert ces rayons-là, ils n'aient pas trouvé le secret des rayons calorifiques et deux ou trois autres connus de nous. Donc, nous devons supposer que c'est là leur procédé de locomotion. Tout semble concorder, à un détail près. Je ne vois pas d'où vient la force. Je m'attendais à trouver une sorte de générateur, et il n'y en a pas.

— Il s'agit peut-être d'une action chimique, dit un des ingénieurs présents. J'ai toujours trouvé les générateurs trop encombrants. Avec une poignée de produits chimiques... »

Il eut un geste expressif.

Nous nous mîmes à la recherche des produits en question, un peu dans l'espoir de faire quelques découvertes ultérieurement utiles aux planètes confédérées. Nous découvrîmes plusieurs salles qui auraient pu servir de laboratoires et dont la plupart possédaient des stocks de produits chimiques variés, mais il s'agissait de substances connues, et nous les confiâmes aux experts, au cas où elles auraient eu des propriétés différentes de celles qu'on leur attribue sur les Planètes internes.

Mais quelque temps après, au moment où une aube blême se levait dans le morne ciel de Neptune, nous découvrîmes un entrepôt dans la partie inférieure du polyèdre. Il se trouvait dans l'intérieur même du revêtement du fuselage, et il était entièrement en verre. Un certain nombre de bouteilles à long col avait dû être rangées le long des parois. Chacune avait été protégée par une gaine métallique, fixée à la paroi, afin d'éviter que le roulis du polyèdre ne les casse, mais la chute de l'appareil au sol avait été un choc trop rude. Toutes les bouteilles avaient été projetées au sol et brisées. Leur contenu s'était évaporé.

Le pied de Yates alla donner contre quelque chose.

« Tiens, dit ce dernier, on dirait... oui, c'est bien ça... un morceau du

métal dont est faite la paroi externe. »

Il se pencha et essaya de le ramasser, mais il ne put y parvenir. Le morceau était sans doute pris dans le sol.

Il faisait assez sombre et nous éclairions tous les recoins de la pièce à l'aide de nos lampes. La planche où se trouvaient les bouteilles était à moitié démolie, mais un côté pendait encore au mur et formait un angle avec lui. Ce fut là, coincée entre le mur et la gaine métallique que nous découvrîmes une bouteille encore intacte.

Yates la prit et l'examina avec curiosité. Un petit bouchon, fait d'une matière semblable à la vulcanite, en scellait le col.

Yates commença à le dévisser sans mal et, encouragé, voulut aller jusqu'au bout. Le bouchon sauta avec un bruit sec et Yates, poussant un cri, faillit lâcher la bouteille.

Ce qui s'était passé était tout simple. Au moment où, le bouchon enlevé, l'air avait pénétré dans la bouteille, le liquide s'était mis à bouillonner et à sortir en un filet qui s'était répandu rapidement à travers le plancher. Il s'y durcit presque aussitôt et prit l'aspect même et la consistance du métal dont était faite la coque du polyèdre.

Yates essaya d'enlever un morceau collé à ses doigts et la peau partit avec.

« Du métal froid, dit-il entre ses dents. Du métal liquide, fondu, mais à froid. Vous vous rendez compte, Graynes ?

— Je me rends très bien compte, puisque je l'ai sous les yeux. Pourtant, je me demande ce que peut être ce métal qu'on peut conserver en bouteilles mais qui se durcit immédiatement à l'air. »

Yates se frottait le menton, d'un air songeur.

« Non, pas immédiatement, corrigea-t-il. Vous avez vu qu'il a coulé un instant avant de se durcir. Pour moi, il doit y avoir dans ces bouteilles une sorte de zone où le vide se fait. Le métal y est versé à l'état liquide – il doit se liquéfier à très basse température – et y est conservé à la température voulue. Il se durcit à l'air puisqu'il s'y refroidit, ce qu'il fait très rapidement. Néanmoins, en voyant ça », il indiquait les bouteilles brisées, « on comprend que les Hommes-Plantes aient perdu tout espoir. Ils ont pensé qu'ils ne pourraient jamais réparer leur engin. Quand nous étions leurs prisonniers, ils paraissaient plein d'énergie. »

Notre ingénieur était occupé ailleurs. J'en profitai pour demander à Yates : « Dites-moi, quels sont les plans de Riffli ? Il me semble qu'on a reçu des instructions au sujet du polyèdre. Il faut le réparer ?

— Oui. Ici, on ne peut pas faire grand-chose avec ces Hommes-Plantes. Nous voudrions remettre leur appareil en état le plus tôt possible, le doter d'un équipement et l'expédier sur la Terre avec ses anciens occupants... et nous-mêmes. Après, nos savants se débrouilleront. Mais je n'ai pas le temps de vous expliquer tout ça en détails. Mon travail est presque terminé, le vôtre commence. Voyez si vous découvrez quelque chose d'intéressant pendant que

je vais aller jeter un coup d'œil sur le système gyroscopique de la paroi externe. »

Mais mon propre département offrait peu d'intérêt. L'absence des cartes interstellaires me prouva qu'il s'agissait d'une expédition destinée à explorer un système dont les planètes étaient inconnues des Hommes-Plantes. Toutefois, je mis la main sur plusieurs volumes dont les feuilles, faites d'un métal laminé, étaient couvertes de caractères cabalistiques indéchiffrables. J'ignorais s'ils correspondaient à notre table des logarithmes qui nous servaient pour nos calculs, ou s'il s'agissait du carnet de bord.

Le métal dont étaient faits ces volumes éveilla ma curiosité. Je savais qu'ils étaient en métal, parce que, en ayant fait tomber un, il rendit un bruit de ferraille, bien qu'au toucher, les pages aient donné l'impression d'un papier pelure. Quoi qu'il en soit, déchiffrer cette petite énigme était du ressort de cerveaux plus exercés que le mien.

À part ces volumes, la salle ne contenait rien de tellement extraordinaire. Évidemment, les instruments affectaient des formes étranges et fonctionnaient sans doute d'une manière inconnue de moi, mais leurs principes, après quelques instants d'examen, m'apparurent bientôt. J'avais espéré faire sur ce point des découvertes sensationnelles mais, en l'occurrence, les Hommes-Plantes n'en savaient pas plus long que nous.

Yates termina son travail à peu près en même temps que moi et l'éclat des soleils artificiels rendait déjà le jour plus lumineux au moment où nous reprîmes le chemin de l'*Icare*. Je songeai alors à quel point l'arrivée de cette race étrange – les Hommes-Plantes – avait fait passer au second plan le but principal de notre voyage. Les indolents Neptuniens ne nous intéressaient plus guère. Il était peu probable qu'ils nous causent des difficultés à l'avenir. Si jamais nous devions entrer en conflit avec une race, ce serait plutôt avec ces êtres bizarres, qui nous étaient si étrangers non seulement par la pensée, mais par le physique, les Hommes-Plantes, qui n'étaient ni de chair, ni de sang.

Mais j'espérais que d'ici là, Paula et moi serions revenus sur la Terre ou sur une des autres Planètes internes. Car je craignais la fureur de son père, Jens Fontaine, et j'avais l'impression que nous avions tout intérêt à l'éviter. S'il désapprouvait nos projets de mariage, le Conseil lui-même serait sans doute impuissant à me protéger. La question était de savoir s'il s'en donnerait la peine ; j'en doutais fort !

CHAPITRE XXII

LE NOUVEAU MÉTAL

NOTRE randonnée de la nuit précédente nous avait entraînés bien loin de notre base et fait atterrir dans un paysage sauvage et désolé. Pour quantité de raisons, nous avions hâte de retourner dans la cité à dômes. Nous voulions surtout commencer les travaux de réparation du polyèdre et où nous nous trouvions, la chose était impossible.

Sur réception de nos rapports, Riffin décida de revenir immédiatement à notre base. Le polyèdre pouvait naviguer dans les limites de l'enveloppe atmosphérique, mais nous n'osions pas l'emmener dans l'Espace tant qu'il ne serait pas étanche.

Le système des rayons répulsifs, d'après lequel fonctionnait l'appareil, nous avait intrigués par son absence de générateurs, mais les quelques fioles découvertes révélaient le contenu de produits chimiques qui furent sans peine analysés. Ces produits se trouvaient en quantité dans le laboratoire, et parvenir à un amalgame exact était une question de temps. Toutefois, il nous fallut deux jours avant de pouvoir repartir. Enfin, les deux appareils prirent leur vol de concert, en direction de la cité neptunienne.

Le polyèdre volait encore, en tanguant pas mal, il est vrai, et il était impossible de le faire monter trop haut. Le voyage dura donc plus longtemps que dans des circonstances normales.

La soirée s'achevait lorsque nous nous posâmes de nouveau sur notre premier champ d'atterrissage et nous fûmes aussitôt entourés d'une foule de Neptuniens excités, parmi lesquels se trouvaient nos vieilles connaissances, Halvus Tar et Mahbut Ahl. Depuis le moment où ils nous avaient vus disparaître dans les ténèbres du brouillard artificiel, ils nous avaient crus perdus. Et ils ne s'étaient pas attendus à jamais nous revoir.

Nous leur expliquâmes tant bien que mal ce qui s'était passé et leur montrâmes le polyèdre et les Hommes-Plantes comme preuves de nos dires. Mais nous n'avions pas à redouter leur scepticisme. Ils n'étaient que trop disposés à nous croire. À notre surprise, ils parurent plus ou moins connaître les Hommes-Plantes et nous finîmes par comprendre, non sans difficultés, car la langue neptunienne nous restait encore hermétique, que les petits êtres avaient déjà fait une incursion sur la planète.

Nous nous étions imaginés à tort être les premiers voyageurs de l'Espace à être descendus sur Neptune. Il nous fut d'ailleurs impossible d'obtenir des détails sur la visite des Hommes-Plantes. Apparemment, ils avaient laissé un si mauvais souvenir aux Neptuniens que ceux-ci préféraient ne pas en parler. La chose nous parut étrange : une fois prisonniers, les petits êtres s'étaient révélés tranquilles et aimables. Mais, si toutefois nous avions bien compris, ils avaient causé évidemment aux Neptuniens un tort que ceux-ci n'avaient pas oublié. Nous ne sûmes donc pas si l'invasion des Hommes-Plantes avait été récente ou si elle datait des débuts de l'histoire neptunienne.

Nous n'eûmes pas plus de chances avec Gark. Nous avions espéré, grâce aux mystérieux accessoires du Grand Cerveau, parvenir à communiquer avec les Hommes-Plantes et apprendre un peu plus long sur leur compte. Toutefois Gark parut hostile à toute idée de collaboration avec eux. Lorsque finalement nous réussîmes à le persuader, les résultats obtenus furent très médiocres. Il nous apprit plus tard qu'il existait dans la composition cérébrale des Hommes-Plantes et des créatures de chair et sang – comme les Neptuniens et nous-mêmes – une différence subtile qui empêchait tout contact entre eux et lui.

Nous restâmes sceptiques. Il était probable que les Hommes-Plantes étaient en certains points intellectuellement supérieurs à Gark et qu'il devait faire le vide dans son esprit pour les empêcher de lire ses pensées. Cela eût expliqué en outre pourquoi il ne pouvait rien tirer de leurs cerveaux. Contrairement aux autres Neptuniens, Gark ne semblait pas éprouver de crainte ou de haine à l'égard des Hommes-Plantes, mais de l'indifférence.

Il nous dit préférer ne pas avoir affaire à eux. Mais son attitude venait peut-être du fait qu'il avait depuis longtemps cessé d'éprouver toute émotion et qu'il était devenu indifférent à tout. Ceci n'est qu'une supposition de ma part, d'ailleurs : je me contente de relater les choses telles qu'elles se sont passées.

Nous tentâmes également de tirer de lui un conseil sur la manière de traiter les Hommes-Plantes. Là encore, nous échouâmes. Gark possédait une mémoire extraordinaire lorsqu'il s'agissait de renseignements touchant le passé. Mais comme je l'ai déjà dit, la faculté de raisonnement s'était presque entièrement atrophiée chez lui.

Nous le laissâmes donc à lui-même et à ses réflexions, si toutefois il réfléchissait. Je crois qu'il avait plutôt atteint l'état nirvanesque. Quoi qu'il en soit, si les Neptuniens craignaient et détestaient les Hommes-Plantes, ceux-ci le leur rendaient bien. Ils les évitaient comme des pestiférés. Cette répulsion réciproque pouvait dater d'un passé lointain, avant même que les deux races aient pris leur aspect actuel. Nous aurions peut-être résolu l'énigme si nous avions mieux connu leur histoire à toutes deux.

Chose curieuse, ce fut par les Neptuniens que nous trouvâmes enfin le moyen de réparer le polyèdre. Nos métaux ne s'étaient pas amalgamés à celui de l'appareil et nous avions presque abandonné la partie lorsque Halvus Tar, qui avait assisté à nos essais malheureux, nous demanda ce qui nous

empêchait de les réussir.

Nous le lui dûmes, par courtoisie. Lorsqu'il eut compris ce qui n'allait pas, il se montra très intéressé. Je crois qu'à sa manière il avait de l'affection pour nous. En tout cas, il demanda à voir le métal inconnu et nous lui soumîmes quelques-unes des minces plaques trouvées dans l'entrepôt du polyèdre.

Alors il nous expliqua tant bien que mal que ce métal n'était pas inconnu sur Neptune. Mais les autochtones n'étaient pas de bons techniciens et ils n'avaient pas su quoi faire de cette matière qui possédait certaines propriétés la rendant inutilisable à leurs yeux. Par exemple, ce métal se trouvait presque toujours à l'état liquide et il durcissait avant d'avoir pu être travaillé. Une fois exposé à l'air, il ne pouvait plus redevenir malléable, à quelque température que ce fût. Les Neptuniens ne possédaient pas de four électrique. Et leurs idées sur la température étaient radicalement différentes des nôtres : 80°C. représentait pour eux la limite extrême.

Halvus Tar nous déclara néanmoins que certains de leurs anciens sages avaient pensé que le noyau de Neptune était composé du métal en question, et que l'extraire pourrait compromettre l'équilibre de la planète. Il était bien possible que la première hypothèse fût exacte. Elle ne constituait qu'une variation du théorème osmotique et si elle était correcte, elle expliquerait sans doute pourquoi la masse de Neptune n'était pas proportionnée à sa grosseur. Cinquante ans auparavant, la plupart des astronomes des Planètes internes avaient décrété que la pesanteur médiocre de l'énorme planète devait être due au fait que celle-ci était probablement dans un état semi-liquide ou gazeux. Nous allions, peut-être résoudre l'énigme qui avait intrigué les savants pendant des générations.

Lorsque nous demandâmes à être conduits aux mines de métal, nul ne fut capable de nous renseigner avec précision. Depuis des siècles, personne n'y était allé. La série de catastrophes qui avait suivi les premières fouilles avait détourné les gens de continuer les travaux, et avec cette nonchalance qui semblait être la caractéristique des Neptuniens, tout avait été laissé à vau-l'eau.

Lorsqu'il eut compris l'importance que nous attachions à la chose, Halvus Tar s'efforça de nous rendre service. Il examina certains documents et je crois même qu'il alla interviewer Gark dans l'espoir d'en tirer un renseignement. En fin de compte, ce qu'il put nous dire permit de circonscrire les recherches à certaines limites bien définies.

Avec de grandes précautions, car nous ne savions pas ce qui se passerait une fois le liquide affleurant en surface, nous commençâmes les travaux, nous inspirant le plus possible de la vieille méthode terrestre de forage des puits de pétrole, et nous eûmes la satisfaction de nous apercevoir que nos suppositions étaient justifiées.

Le métal affleura en bouillonnant, mais avec lenteur. La grande difficulté était évidemment sa tendance à se durcir presque aussitôt au contact de l'air. Au cours d'un des forages, il se congela, si l'on peut dire, dans le puits même,

et nous dûmes procéder à un nouveau percement.

Nous résolûmes la question – nous craignons toujours que l'air ne pénètre la couche métallique et ne la solidifie – en érigeant une chambre à vide au-dessus du nouveau forage, avant même de percer le sol. La chambre était assez vaste pour contenir tout l'équipement d'un laboratoire complet, outre la place nécessaire pour les chercheurs. Le liquide fut donc amené à la surface sans avoir subi le contact de l'air, et décanté dans des tubes Dewar, ainsi que nous nommions les bouteilles des Hommes-Plantes. En fait, il existait entre celles-ci et les tubes Dewar des différences essentielles (on utilisait ces derniers sur la Terre pour garder l'air liquide et autres substances analogues), mais le nom resta tout de même.

Il nous fallut près d'un mois pour réunir le métal nécessaire à la réparation du polyèdre. Le métal affleurait sur quelques millimètres d'épaisseur et nous dûmes procéder à de nombreux essais avant d'obtenir la concentration voulue.

Nous avions eu du mal à trouver un support pour la pellicule initiale. Il ne s'agissait pas d'une matière solide que l'on pût appliquer sur la brèche du polyèdre, puis couper et souder. Nous avions l'impression de verser de l'eau dans le trou d'une plaque de fer. Au moment où le contact se faisait, le métal n'avait pas la rigidité suffisante pour couvrir la brèche et supporter le poids de couches successives.

À l'origine, la coque avait dû être faite dans un moule qui avait été ensuite brisé. Nous avions pensé à un moule de terre ou d'argile, mais tous les essais avec ces substances ne donnèrent aucun résultat. Les Hommes-Plantes auraient sans doute pu nous aider, mais lorsque nous tentâmes de leur faire comprendre par signes ce dont il retournait, ils témoignèrent d'une complète indifférence. Je crois qu'ils s'amusaient de voir nos vains efforts pour arriver à résoudre le problème et qu'ils nous considéraient comme des êtres d'une intelligence inférieure. Nous résolûmes cependant la question en étayant le dessous de l'orifice avec du bois, et en versant le liquide dans l'espèce d'auge ainsi fabriqué. Au début les résultats ne furent pas brillants. La surface extérieure s'amalgamait assez bien avec la paroi externe, mais nous eûmes le plus grand mal à enlever les supports en bois et lorsqu'ils furent ôtés, ils laissèrent la surface inférieure éraflée et piquée ; elle menaçait en outre de se craqueler.

Les copeaux de bois semblaient capables de pénétrer le métal et ils y produisaient une sorte de toxicité, analogue, pourrait-on dire, à celle que détermine une écharde dans la peau humaine.

Nous ignorions si cet inconvénient demeurerait local ou s'il attaquerait graduellement tout le métal et le ferait se désintégrer. Des observations faites pendant plusieurs semaines ne révélèrent aucun changement anormal, mais que se passerait-il lorsque la coque serait exposée au froid de l'Espace ? Étant donné que nous aurions à résoudre cette question vitale au cours du voyage de retour vers la Terre, nous chargeâmes l'entrepôt du polyèdre avec des bouteilles contenant le métal. La réserve n'étant pas suffisante, nous nous

mêmes au travail pour fabriquer de nouveaux récipients. Cela ne présentait guère de difficulté. Le minéral vitreux des Neptuniens était encore mieux approprié que les bouteilles originales des Hommes-Plantes. Il se laissait modeler à une température modérée et prenait sans résistance la forme voulue. Finalement nous eûmes fabriqué et rempli plusieurs centaines de flacons contenant dans le vide le précieux liquide.

Entre-temps, nous avons procédé à d'autres explorations. Nos diverses expéditions scientifiques avaient couvert à peu près toute la surface de la planète à l'exception des zones polaires et de la région désolée du nord, pleines de grottes où les Gongkas se réfugiaient. Nous ne tenions pas à nous rencontrer avec les monstres, bien que nous nous fussions jurés qu'à un prochain voyage sur Neptune nous rapporterions les armes nécessaires pour débarrasser la planète de ces monstres.

Les résultats des expéditions furent très satisfaisants. Neptune contenait de nombreux minéraux rares, y compris le métal liquide trouvé dans le polyèdre. Les Neptuniens étaient une race en décadence, à laquelle une alliance avec les habitants des Planètes internes ne pouvait être que bénéfique. La planète n'était habitée que sur une petite partie de sa surface et, en augmentant le nombre et la puissance des soleils artificiels, l'ensemble du pays pourrait être fertilisé.

Les Neptuniens ne cherchaient pas apparemment à obtenir des avantages matériels d'une alliance éventuelle ; mais ils nous déclarèrent qu'ils accueilleraient volontiers d'autres Terriens. La façon dont nous avons mis les Gongkas en fuite et réduit les Hommes-Plantes à l'impuissance (par hasard, d'ailleurs) avait convaincu ces êtres indolents que nous ne représentions pas une menace pour eux, au contraire.

Gark, au cours d'une communication qu'il fit à Paula, nous donna son opinion sur ce point. Après plusieurs entretiens avec nous, il avait décidé de n'avoir affaire qu'à elle. Peut-être parce qu'elle était la seule femme de l'expédition et que lui-même avait été homme avant de devenir un sujet d'expérience. Ou peut-être encore parce qu'elle le comprenait mieux que nous autres.

Gark avait déclaré : « L'arrivée en force de Terriens ne peut nuire à cette planète. Au contraire. Nous sommes une race moribonde. Dans quelques siècles, nous ne serons plus qu'un souvenir et il ne serait pas juste que nous empêchions les gens des autres planètes d'exploiter des matières premières dont nous ne faisons rien. Notre monde deviendra la réserve aux trésors du système solaire. Nous ne sommes pas capables de profiter de ces trésors, nous ne le désirons même pas. Prenez-les et faites-en ce que vous voudrez. »

Je trouvai les propos de Gark assez cyniques. Il n'était pas certain que le reste des Neptuniens fût de cet avis. Mais ce que disait Gark était généralement pour eux parole d'Évangile et je doute qu'ils se soient opposés à ses volontés, même s'ils en avaient eu envie. Toutefois, les choses n'en arrivèrent jamais à ce point. Gark connaissait peut-être mieux ses

compatriotes qu'ils ne se connaissaient eux-mêmes. Il représentait en quelque sorte le pouvoir suprême et bien qu'il fût incapable d'imposer ses volontés, il était obéi.

Le temps passait. Notre départ pour la Terre n'était plus qu'une question de jours. Mais un fait se produisit, qui réduisit nos projets à néant et faillit causer notre mort à tous.

CHAPITRE XXIII

ABANDONNÉS !

NOUS DEVIONS prendre le départ dès que le jour serait assez haut pour permettre une bonne visibilité. En me réveillant, j'eus la sensation d'une présence étrangère dans la pièce et je m'aperçus que les lumières étaient allumées. Mes paupières s'ouvrirent avec difficulté et lorsque je tentai de tourner la tête pour voir qui se trouvait là – je supposais qu'il s'agissait d'un de mes camarades venu me réveiller – je constatai avec stupeur que je ne pouvais remuer.

J'étais encore à moitié endormi et je croyais être la proie d'un cauchemar dont les effets se prolongeaient. Ce sont là des choses qui arrivent, j'en ai fait moi-même l'expérience. Mais la sensation ne passait pas. Elle grandit en intensité et je fus bien obligé de me rendre à l'évidence : il ne s'agissait pas d'un cauchemar, mais de la réalité.

Mes facultés mentales étaient indemnes, mais je ne pouvais faire un mouvement. J'étais sur mon lit aussi inerte que si l'on m'avait lié pieds et poings. Je ne pouvais pas même bouger le petit doigt. Le fait que j'avais ouvert les yeux une fraction de seconde avant d'être frappé de paralysie m'avait permis de m'en servir. Et ils demeuraient ouverts.

Le son soyeux qui avait été une des causes de mon réveil s'intensifia. Une ombre grotesque, dessinée par la lumière du tube électrique placé au-dessus de ma tête, se posa un instant sur mon visage, une ombre étrange, frêle, tremblante. Puis une main minuscule apparut. Elle tenait entre ses deux doigts quelque chose de si petit que je ne pouvais le définir.

Pendant un instant, le visage d'un des Hommes-Plantes dansa devant mes yeux, puis un jet de liquide sortit de l'instrument qu'il tenait à la main, m'aveuglant presque. Je fus surpris de voir que je pouvais remuer les paupières et que la paralysie avait quitté les nerfs de mon cou. Je tentai de parler, mais en vain.

La drogue qui m'immobilisait devait être une sorte d'anesthésique, dont l'effet pouvait apparemment cesser aussi vite qu'il se faisait sentir.

J'en fus certain un instant après, car j'éprouvai un léger picotement dans ma jambe droite qui se mit à revivre. En tournant un peu la tête, je pus voir l'Homme-Plante se pencher sur ma jambe gauche et me planter une sorte de

minuscule seringue hypodermique dans le mollet ; quelques secondes plus tard, la paralysie en avait disparu. L'Homme-Plante me fit ensuite des signes qui m'enjoignaient de me lever.

J'obéis, surtout parce que j'avais l'espoir qu'en obtempérant, je reprendrais le dessus. Je me trompais du tout au tout. Jusqu'au moment où je m'efforçai de me lever pour me mettre debout, je ne m'étais jamais rendu compte à quel point les bras jouaient dans l'équilibre un rôle important. Je ne pouvais plus remuer les miens – ils demeuraient inertes. Je pouvais faire de petits gestes gauches, mais rien de plus. Je crois même que j'avais perdu jusqu'au désir de bouger. Cette étrange drogue avait paralysé ma volonté aussi bien que mes nerfs moteurs. Même si ma vie en avait dépendu, je n'aurais pu soulever les bras d'un centimètre. Je n'étais même pas capable de fermer les poings. Je ne pouvais combattre la torpeur qui semblait m'inciter à ne faire aucun effort ; j'étais devenu un automate.

L'Homme-Plante ouvrit la porte et me fit signe de le suivre. J'obéis.

J'aperçus dans le couloir mes camarades et Paula qui, eux aussi, s'avançaient en vacillant, les bras pendant le long du corps. Derrière eux quelques Hommes-Plantes les faisaient avancer.

Il me semblait que je devais faire quelque chose – la vue de Paula qui m'avait aperçu, elle aussi, m'y incitait – afin de rompre cet enchantement sinistre. Mais cette révolte ne dura qu'une seconde, ce fut une pensée rapide qui avorta aussitôt. Je n'avais ni la volonté ni la force d'agir. Les autres me racontèrent plus tard qu'ils avaient éprouvé les mêmes sensations que moi. La drogue asservissait le corps et l'esprit.

Nous n'avions pas observé la prudence nécessaire. Nous avons sous-estimé la ruse des Hommes-Plantes, sinon leur intelligence. Mais quelles mesures de précaution aurions-nous dû prendre ? Entre les deux races, il y avait un abîme intellectuel que rien ne pouvait combler. Les petits êtres étaient aussi intelligents que nous, plus, même, à certains points de vue, mais nous n'avions aucun moyen de nous comprendre. Autant espérer établir une communauté de pensée entre les humains et les choses.

Nous les avons fouillés, ils ne possédaient aucune arme. Nous ne pouvions pas, sous peine de nous rendre coupables de cruauté, les garder dans une captivité trop étroite. Nous les avons empêchés de pénétrer dans les salles principales du navire, et relégués sous surveillance dans une chambre à part.

Ils devaient posséder des ressources que nous ne pouvions pas même imaginer. Cacher la minuscule seringue hypodermique ne leur avait pas été difficile. Ils avaient dû la démonter et chaque partie avait échappé à nos regards. Rappelez-vous que les Hommes-Plantes ne mesuraient pas plus de trente centimètres. Tout ce qu'ils possédaient leur était proportionné. Leur évolution avait été totalement différente de la nôtre. En y réfléchissant, il leur avait été très simple de nous bernier, sans doute. Je ne crois pas que nous nous soyons rendus coupables de négligence. Nous avons eu affaire à une

intelligence incompréhensible pour nous, c'est la meilleure explication que je puisse donner des événements.

Notre marche d'automates nous conduisit le long des corridors de l'*Icare*, d'un pont à l'autre, jusqu'à une porte de sortie. Comme des moutons, nous quittâmes notre navire.

Les Hommes-Plantes nous firent arrêter à cinq cents mètres de là, sur un terrain herbeux, hasard qui par la suite devait nous être favorable. D'autres Hommes-Plantes firent leur apparition. Quelque chose dans leur aspect m'intrigua, mais mon cerveau était trop abruti pour réaliser exactement la raison de mon étonnement.

Les nouveaux venus s'approchèrent de nous ; je vis de nouveau luire les petits instruments, trop fins pour que les détails en fussent discernables. De nouveau un liquide, légèrement différent de celui qui m'avait ranimé, me frappa en plein visage. Je me sentis sombrer, si l'on peut appliquer le terme de « sentir » à ce qui était plutôt une absence de toute sensation, et soudain je me rendis compte de façon très vague que j'étais étendu sur l'herbe, les yeux vers le ciel, incapable de remuer.

Ma torpeur passa assez rapidement, et mon cerveau parut s'éclaircir. Je m'aperçus, en outre, que je pouvais remuer mains et pieds de façon spasmodique.

Ce fut à cet instant que j'entendis le rugissement des tuyères à réaction. Mais lorsque je tentai de me soulever pour voir ce dont il retournait, je me rendis compte que j'étais toujours paralysé. Toutefois, le sens de la vue restait intact.

L'*Icare* montait rapidement à travers le ciel nuageux, comme un long cigare de métal jeté vers le zénith par la puissance de ses moteurs. Les Hommes-Plantes n'avaient dû se servir qu'une fois des tuyères, car nous n'aperçûmes qu'une seule lueur rouge et n'entendîmes qu'un seul grondement. Craignant le frottement de cette atmosphère dense, nos ennemis avaient dû faire aussitôt fonctionner les écrans antigravitationnels.

Le navire monta de plus en plus et finit par n'être qu'une mince silhouette dans le firmament. Puis il disparut à notre vue. Dans son sillage suivait le polyèdre, qui montait et descendait, jetant des rayons à peine visibles en direction du sol. Enfin lui aussi fut englouti par le plafond de nuages.

Je poussai une exclamation étouffée, qui me démontra que j'avais retrouvé l'usage de la parole. Je tentai de remuer et y parvins. Je me mis sur pied. Tous les autres autour de moi passaient par les mêmes expériences. Les Hommes-Plantes avaient évidemment calculé la dose d'anesthésique de façon à se donner le temps de quitter la planète. Une fois disparus, peu leur importait que nous ayons repris ou non nos esprits.

Tout le monde parlait à la fois.

« ...Et c'est ce qui s'est passé. Ils nous ont roulés, ils nous ont laissés réparer le polyèdre, et ils nous ont roulés ! Nous les croyions inoffensifs et pendant tout ce temps, ils nous espionnaient. Mais comment ils ont pu arriver

à faire marcher l'*Icare*, ça me dépasse... »

« ...Tout le monde est là ? Tant mieux, c'est au moins une consolation. »

« ...Que les divinités de l'Espace... »

« ...Mais comment ? Nous sommes cloués ici. Quel espoir avons-nous... ? »

« Phil ? » Une petite main se glissa dans la mienne, « Tout va bien, mon ami ? Vous êtes indemne ? »

Le visage de Paula se haussait vers le mien, avec une expression anxieuse.

« Non, je n'ai rien. Et vous ? »

Elle mit sa tête sur ma poitrine, en guise de réponse.

« Graynes, demanda Riffllin, avez-vous une idée de ce qui s'est passé ? Vous avez été, exception faite des hommes de quart, un des derniers à aller vous coucher hier soir. »

C'était exact. J'étais resté assez tard à revoir mes calculs, espérant ainsi avancer notre départ fixé au lendemain. Les couloirs que j'avais traversés pour regagner ma cabine étaient déserts. Seules les veilleuses étaient allumées. J'avais dit bonsoir en passant à l'homme de quart, dans ma section. Le reste était vague.

« Vos « souvenirs » ressemblent en tous points à ceux des autres, me dit Riffllin. Les hommes de veille ne se rappellent rien. Ils étaient en faction, puis ils ont cessé d'exister jusqu'au moment où ils se sont réveillés comme nous. Ce qui les a frappés a dû les prendre au dépourvu.

— Mais, demanda quelqu'un, comment les Hommes-Plantes sont-ils sortis de leurs quartiers ? La garde devait ouvrir l'œil et ils ont été forcés de briser la porte pour commencer. Personne n'a entendu de bruit, pourtant.

— C'est le mystère des mystères », dit la voix résignée de Whitby.

Un souvenir brumeux qui me tourmentait depuis un moment se précisa dans ma mémoire.

« Je peux me tromper, dis-je, peut-être ai-je mal vu, mais lorsqu'ils nous ont alignés pour nous donner cette dernière injection, j'ai eu l'impression de voir double. Il me semblait qu'il y avait beaucoup plus d'Hommes-Plantes que nous n'en avions connu.

— Nous en avons pris vingt-cinq, dit Riffllin, c'est tout ce qui restait, une fois les morts enterrés.

— Ils étaient exactement trente-neuf, déclara Paula d'une voix lente et distincte. Je les ai comptés et recomptés.

— Trente-neuf ? Quatorze de plus que je ne croyais ! s'exclama Riffllin. Vous en êtes sûre, Miss Fontaine ?

— Absolument.

Riffllin parut stupéfait.

« D'où diable sont-ils sortis ?

— Ils devaient être encore plus nombreux, dis-je. Certains ont dû rester derrière pour faire marcher l'*Icare* et le polyèdre... Grands dieux ! »

Il est curieux qu'un incident futile fasse remonter à la mémoire des

souvenirs oubliés et relie le conscient à l'inconscient...

« Oui ? interrogea Riffelin en me regardant fixement.

— Une suggestion. Prenez-la pour ce qu'elle vaut. Mais il me semble qu'elle explique pas mal de choses. Cet Homme-Plante que nous avons trouvé dans la salle d'observation, vous vous en souvenez ? Il se cachait et c'est pur hasard si nous l'avons découvert. S'il n'avait pas esquiné ses chaussures gravitiques...

— Voulez-vous dire par là qu'il n'était pas le seul être caché dans le navire et que nous n'avons pas su trouver les autres ?

— Exactement. » Les choses commençaient à s'éclaircir en mon esprit.

« Peut-être étaient-ils chargés de surveiller le navire et ne s'attendaient-ils pas à notre retour ! Ou bien ils ont cru avoir capturé l'équipage tout entier. Quoi qu'il en soit, notre retour et la façon dont nous avons réussi à faire sortir l'*Icare* du nuage délétère a dû déjouer leurs plans. Nous en avons repéré un par hasard, mais pas les autres. Ils se sont tenus peïnarés et ont attendu les événements. Cela expliquerait aussi pourquoi le polyèdre n'a pas essayé de nous anéantir : ils ne voulaient pas tuer leurs camarades par la même occasion.

— Et puis, coupa Whitby, les Gongkas sont arrivés par là-dessus et ont démolé le polyèdre... que nous avons réparé, ce qui était vraiment gentil de notre part ! Pendant ce temps, les Hommes-Plantes se documentaient tranquillement sur le fonctionnement de l'*Icare* et quand nous eûmes tout bien arrangé pour leur départ et le nôtre, ils ont attaqué. Ils nous ont endormis et ont délivré leurs copains. Puis ils ont fui, emportant notre navire par-dessus le marché, et nous laissant à moisir ici...

— Ne parlez pas ainsi ! rétorqua sèchement Riffelin. Nous sommes doués d'un cerveau et de mains, et les Neptuniens nous aideront à nous sortir de là. Cela prendra sans doute pas mal de temps, mais...

— Vous croyez que nous pourrions construire un nouvel *Icare* ?

— Je l'ignore, mais si c'est la seule façon de quitter cette planète, cela vaut la peine d'essayer. Toutefois, j'ai une autre idée, que je vous exposerai plus tard, quand j'y aurai bien réfléchi.

— Laquelle ? interrogèrent ensemble une douzaine de voix.

— Non, plus tard, vous dis-je. Pour le moment, nous avons fort à faire. D'abord, il faut procéder à l'inventaire de nos ressources. »

Nous étions tous plus ou moins persuadés, je crois, que Riffelin parlait ainsi pour nous remonter un peu le moral. L'expression de lassitude et de découragement que nous lisions sur son visage semblait démentir ses paroles d'espoir.

Il y avait de quoi s'inquiéter ! Nous étions à des millions et des millions de kilomètres de la Terre, et nous n'avions aucun moyen d'y retourner, ni d'avertir les Terriens de notre infortune. De plus, les Hommes-Plantes avaient envahi notre système solaire, sans que nous sachions exactement dans quel but. Étaient-ils retournés chez eux ? Ou bien se dirigeaient-ils vers une des

Planètes internes ? Nous l'ignorions.

Et ils possédaient maintenant toutes les ressources de notre univers. Avec l'*Icare*, il leur serait facile de découvrir les secrets scientifiques que nous avions toujours essayé de garder pour nous et notre Fédération planétaire.

Peut-être mes nerfs surexcités me jouaient-ils des tours, mais j'avais l'impression que la victoire des Hommes-Plantes entraînerait pour notre univers une catastrophe à côté de laquelle notre aventure n'aurait plus aucune importance.

CHAPITRE XXIV

SAUVÉS !

COMME le disait Riffelin, il y avait trois solutions possibles : d'abord construire un nouveau navire. Les ressources de Neptune étaient à notre disposition ; la découverte du neptunium – c'était le nom que nous avions donné au nouveau métal – était un précieux atout. Mais nous manquions des instruments de précision, des manuels techniques et des ateliers spécialisés auxquels nous aurions pu faire appel sur la Terre. Pour construire le paquebot, il fallait d'abord construire les outils nécessaires, c'est-à-dire partir de zéro. Ce serait là un travail pénible, interminable et dont le résultat final restait incertain.

La seconde solution semblait plus facile. Il fallait construire une station radiophonique. Toutefois, nous n'étions pas sûrs de pouvoir atteindre la Terre ou même Mars. Les obstacles seraient nombreux. Neptune possédait sans doute une couche atmosphérique analogue à celle qui entoure la Terre, par conséquent, nous ne pourrions utiliser que des ondes ultra-courtes. Mais il semblait y avoir aux environs de Jupiter une sorte de zone morte, car une fois passé cette planète, toute émission avait cessé et nous ne savions pas si le Q.G. avait reçu ou non nos messages. Il était probable que non. D'autre part, Jupiter suivait sa route autour du soleil et notre position changeait constamment, de sorte que la zone morte avait pu passer d'un autre côté. Il était donc impossible de se faire une opinion.

C'était la troisième solution qui paraissait la plus encourageante. Nous étions trop loin du Soleil pour nous servir de ses rayons comme hélios-signaux, ainsi que le font les navigateurs sur les courts trajets entre Planètes internes. En revanche, les soleils artificiels nous offraient, grâce à leurs miroirs, un pouvoir concentré bien supérieur à tout ce que nous aurions pu créer par nous-mêmes. La question était de savoir si une fois détournés de leur but originel, avec portée restreinte, ils seraient capables de donner un résultat effectif sur les distances énormes qu'ils devraient parcourir.

Nous ne savions même pas si les hélios-signaux seraient aperçus de quelque station interplanétaire. Même s'ils étaient reçus, seraient-ils interprétés correctement ? Le rythme d'un message lumineux sur pareille distance serait probablement interrompu par le passage de toutes sortes de

corps interstellaires à travers l'Espace.

Finalement, nous décidâmes après une longue et solennelle discussion, à laquelle prirent part tous les officiers, que les trois solutions devraient être mises en pratique. Nous avions main-d'œuvre et matériaux et si nous possédions trois cordes à notre arc, le fait que l'une se révèle inutilisable serait moins dur à supporter, puisqu'il nous resterait l'espoir de réussir avec les deux autres. De toute façon, travailler serait la meilleure manière de nous empêcher de penser à nos ennuis, et c'était le principal.

Chose curieuse, ce fut la station de radio qui fut prête la première. L'adaptation des miroirs présenta certaines difficultés que nous n'avions pas prévues en théorie. Utilisant une onde ultra-courte de moins de deux mètres, nous réussîmes à pénétrer la couche atmosphérique locale. En tout cas, aucune onde de cette longueur ne fut réfléchiée. Toutefois, nous n'obtinmes aucune réponse et dûmes en conclure que nos messages n'avaient pas atteint leur but. Même en ce cas, il y avait peu d'espoir d'être immédiatement sauvés. La plupart des navires interplanétaires, même ceux de la Garde interplanétaire, n'étaient pas assez vastes pour transporter tout le carburant nécessaire à pareil voyage. Évidemment, il y avait plus d'un an que l'expédition avait quitté la Terre – où nous aurions dû être de retour depuis longtemps – et bien des choses avaient pu se passer dans l'intervalle. Certains des navires que le Conseil avait mis en chantier étaient peut-être terminés, mais la question restait de savoir s'ils étaient déjà capables de prendre leur vol.

Le travail de construction du navire n'avancait que lentement. Il fallut établir quantité de plans avant de commencer la construction proprement dite et malheureusement aucun de nous n'avait travaillé dans un chantier naval en tant qu'ouvrier. Nous étions tous de bons techniciens, mais trop spécialisés. Quant à nos savants, ils étaient encore en plus mauvaise posture. Comme théoriciens, ils étaient parfaits. Ils savaient tracer des épures, établir des modèles réduits d'une infinie précision, mais ils n'avaient pas l'expérience et le tour de main que seul le temps donne aux ouvriers travaillant en chantier. Par moments, nous perdions tout espoir de réussir.

Pourtant, le nouveau navire commençait lentement à prendre forme. C'était la coque qui présentait le moins de difficultés. Elle était en neptunium et nous nous étions aperçus qu'en la travaillant sur un échafaudage de bois recouvert d'un mélange d'argile et d'huile, nous évitions la formation de cavités et de fissures – ce qui avait rendu si difficile la réparation du polyèdre. Ce fut la machinerie qui nous donna le plus de mal et Dieu sait combien de fois nous dûmes recommencer sa construction – qui aurait été si rapidement achevée avec les appareils mécaniques appropriés. Nous avançons un peu à l'aveuglette, ce qui rend plus remarquable encore le courage et l'obstination de mes camarades, et en fin de compte, les difficultés furent vaincues les unes après les autres.

Pendant ce temps, la station radiophonique continuait à lancer ses messages dans l'éther et les grands miroirs avaient été transformés en

émetteurs-hélios. Mais les jours passaient et nous n’obtenions toujours pas de réponse, ce qui nous donnait à penser que nous ne devions mettre notre espoir qu’en la construction d’un nouveau navire.

Dans notre infortune, nous avions cependant la chance que les Gongkas nous laissent tranquilles. La nuit où ils avaient attaqué le polyèdre et perdu tant des leurs avait dû leur servir de leçon. Il s’agissait certainement de créatures douées d’une certaine intelligence et qui s’étaient rendu compte que nous possédions des armes dangereuses. Mais cette intelligence – ou le hasard – ne leur avait cependant pas permis de découvrir que nous étions désormais impuissants. En fait, nous ne possédions plus que les armes mises à notre disposition par nos amis neptuniens.

Nous vivions également dans la crainte que les Hommes-Plantes ne reviennent détruire notre nouveau navire. Dieu soit loué, nous en fûmes pour notre peur.

Gark était au courant de notre mésaventure, mais il ne fit pas grand-chose pour y remédier. Il avait apparemment la plus haute opinion des capacités des Terriens et les croyait capables de se débrouiller tout seuls. Quoi qu’il en soit, il nous gratifia presque quotidiennement de communications. Ce cerveau si vieux n’avait pas encore perdu toute envie d’apprendre, surtout lorsqu’il s’agissait d’une science étrangère à la sienne.

Les entretiens avec Gark occupaient une partie du temps de Paula et l’on me permit de l’accompagner, étant donné que je ne pouvais être d’une grande utilité aux équipes de construction. En outre, Paula n’était pas à même de fournir sur notre Fédération tous les renseignements intéressants. Je crois que je réussis non seulement à donner à Gark une idée détaillée de notre constitution planétaire, mais encore à tirer de lui des informations qui, par la suite, devaient nous rendre d’immenses services.

Nous revenions un jour d’un de ces entretiens et nous nous dirigeons vers notre base. L’éclat des soleils artificiels, après la lumière bleuâtre de la cité à coupes, était si insoutenable que nous avions peine à tenir les yeux ouverts. Halvus Tar, qui nous servait toujours de guide en pareille occasion, prononça quelques mots d’une voix excitée.

« Qu’y a-t-il ? » demandai-je.

Comme mes camarades, j’étais à même de comprendre à peu près tout ce que disaient les Neptuniens, à l’exception de quelques locutions obscures. Mais le sens de sa remarque m’avait échappé. Peut-être dans son émotion avait-il parlé quelque patois.

Pour toute réponse, il me prit le bras et désigna le ciel du doigt.

Je levai les yeux : le plafond brumeux semblait se fendre en deux. Les nuages paraissaient se séparer, bien que nous sachions la chose impossible.

À travers la brèche, loin, très loin au-dessus de nos têtes, si haut qu’il paraissait un point d’argent dans l’azur, un appareil étincelant descendait lentement vers le sol.

À chaque seconde, il grossissait de plus en plus. Bientôt je pus distinguer

un navire de forme ovoïde et mon cœur se mit à battre follement.

J'avais trop souvent observé de pareils navires à travers l'Espace pour faire erreur. Quelques instants plus tard, je pus distinguer sa cocarde. Un navire de la Garde interplanétaire, la police de l'Espace, descendait du ciel gris de Neptune...

Paula, les yeux emplis de larmes, se jeta dans mes bras. Du chantier de construction monta une clameur de joie, assourdie par la distance.

Notre exil était fini.

CHAPITRE XXV

DERNIERS DÉTAILS

NOUS DEVIONS notre salut à un coup du hasard, qui avait eu lieu très simplement.

Pendant l'année où nous avions été absents de la Terre, bien des choses s'étaient passées. Entre autres, les colonies astéroïdales avaient été placées sous une sorte de condominium, dont l'administration avait été confiée à Mars et à la Terre, responsables devant la Confédération. De ce fait, la Garde interplanétaire avait étendu son champ d'action. On avait construit sur Mars des navires plus puissants, et les bâtiments terriens et martiens patrouillaient dans l'Espace sur de plus grandes distances encore.

En conséquence, on envisageait de coloniser certains satellites de Jupiter. Jusqu'alors, rien n'avait été fait en ce sens, et la Garde observait une certaine prudence, car ses contacts avec Jupiter n'avaient pas été très encourageants, bien que moins terrifiants que les nôtres. Les satellites avaient été observés du côté opposé à la planète mère. Il avait fallu faire de longs détours et la Garde s'était trouvée parfois à la lisière de la zone morte. C'était là qu'elle avait capté de faibles signaux – les nôtres.

Toutefois le navire qui les avait entendus, un appareil martien, n'avait pas réussi à les comprendre. Il n'en avait pas moins entrepris une enquête à ce sujet. Les membres terriens de la Garde savaient tous que l'*Icare* devait partir pour Neptune et ils en conclurent que les signaux devaient émaner de la Planète 8.

Un nouveau bâtiment de la Garde était arrivé à Pallas quelque temps auparavant et commençait à s'équiper à la base astéroïdale. On lui donna l'ordre d'effectuer son chargement le plus vite possible et de se rendre au point de l'Espace d'où émanaient les signaux.

Les patrouilles n'étaient pas restées inactives. Elles demeuraient toujours aux aguets, cherchant à capter nos appels. Jupiter effectuait sa révolution autour du Soleil, emmenant avec lui la zone morte soumise à son influence et de ce fait nos signaux gagnaient en intensité.

Bien que faibles et inintelligibles, ils ne pouvaient émaner que d'êtres humains et de l'avis général, avaient été lancés d'une des Planètes externes. Toutefois, ces appels n'avaient pas la force croissante qu'aurait dû

indirectement leur donner l'éloignement constant de Jupiter. Par moments, ils s'arrêtaient, puis reprenaient. Ils n'étaient souvent qu'un simple gargouillis aux oreilles du radio.

Je crois qu'il faut chercher l'explication du phénomène dans l'existence des Hommes-Plantes. Ces derniers avaient dû capter nos signaux et, sans pouvoir les comprendre, avaient réalisé sans doute qu'il s'agissait d'appels au secours. Et comme ils pouvaient craindre que nous ne cherchions par la suite à nous venger d'eux, ils devaient s'efforcer d'empêcher tout contact entre nous et nos frères. Nos savants n'ont jamais pu savoir comment ils réussissaient à brouiller les messages, et les détecteurs n'ont jamais pu localiser la source du brouillage.

Quoi qu'il en soit, le nouveau navire de la Garde, le E.99, se lança à travers l'Espace où nos signaux devinrent soudain puissants et nets. On eût dit que la zone d'interférence avait été subitement éclaircie. Cela semblerait prouver qu'outre Jupiter, les Hommes Plantes étaient directement responsables du brouillage.

Néanmoins, personne n'avait entendu parler d'eux et les patrouilles ignoraient leur présence dans le système solaire. La Garde apprit avec consternation qu'ils nous avaient volé l'*Icare* et qu'ils étaient probablement en possession de nos secrets scientifiques.

C'est pourquoi il était grand temps que nous quittions Neptune. Nous réunîmes hâtivement quelques spécimens de la faune neptunienne, en remplacement de ceux disparus avec notre navire. De nouveaux tubes Dewar furent emplis de neptunium. On prit quelques vues cinématographiques de la planète et quarante-huit heures plus tard, le E.99 prenait son vol à travers les nuages, laissant Neptune derrière lui.

Nous avions promis d'y revenir et de ramener des milliers de Terriens pour exploiter ses trésors. Je crois qu'à l'heure où j'écris ces lignes, ces promesses sont sur le point d'être réalisées.

Il y a peu de choses à dire sur notre voyage de retour. Paula et moi étions à la fois heureux et inquiets. Nous avions hâte de revoir la Terre, avec son ciel et ses vastes océans, mais nous redoutions l'entrevue avec Jens Fontaine. Nous nous faisons toutes sortes d'idées à ce sujet... dont aucune ne se réalisa.

Le retour de l'expédition ne fut pas entouré de mystère comme l'avait été son départ. Toutes les planètes confédérées étaient au courant de ce qui s'était passé. Soutenu par l'opinion publique, le Bureau de contrôle avait raffermi sa position, et Jens Fontaine eut la sagesse de ne pas entrer en conflit ouvert avec lui. Les choses mirent du temps à rentrer en ordre, il y eut, çà et là, quelques tentatives de rébellion, mais elles ne donnèrent aucun résultat. Je les relaterai peut-être un jour puisqu'elles ne sont pas sans intérêt pour les peuples de notre confédération.

Toutefois, sachant ce qui s'était passé, j'avais bien l'impression que Paula et moi aurions pas mal de difficultés à surmonter et que Jens Fontaine ne témoignerait aucun enthousiasme lorsque je lui demanderais la main de sa

filles.

Je fis part de mes appréhensions à Paula. Elle m'assura que j'avais tort de m'inquiéter, mais ne voulut pas me donner la raison de son optimisme.

Toutefois, lorsque nous fûmes en vue de l'atmosphère terrestre, et que le navire eut considérablement ralenti son allure, Paula demanda et obtint la permission de communiquer avec son père par audio-visiophone. L'entretien dura une heure et elle revint, le visage rayonnant.

« Patience ! » me répondit-elle lorsque je lui demandai le résultat de la conversation.

Je pensais bien que père et fille avaient employé tour à tour les menaces et les promesses, la force et la douceur. Le vieux Fontaine n'était pas homme à céder sans lutte. Paula avait dû employer un argument-massue pour le convaincre.

Nous atterrîmes près de la capitale. Haran, le membre terrien du Conseil des Trois, nous y attendait, au milieu des parents et amis de l'équipage.

Une silhouette robuste se tenait un peu en retrait. C'était celle d'un homme âgé, qui leva son visage rougeaud et s'avança vers nous lorsque nous descendîmes de la passerelle. Jens Fontaine !

Le moment tant redouté était arrivé.

Jens Fontaine contempla sa fille comme s'il ne pouvait croire à sa présence. Puis il l'attira vers lui et la serra dans ses bras. J'aurais dû m'éloigner, je suppose, mais je ne le fis pas. J'attendis...

Paula se dégagea et se tournant vers moi, me fit signe d'approcher davantage.

« Papa, dit-elle d'une voix un peu tremblante, voici Phil Graynes. »

Sous les épais sourcils, les yeux perçants me dévisagèrent longuement. J'y lus l'hostilité, mais aussi un autre sentiment qui semblait la démentir.

« Le diable vous emporte ! dit poliment le vieil homme. C'est vous qui me compliquez l'existence ? Je ne peux pas dire que je suis ravi de vous connaître, mais...

— Papa !

— Laisse-moi finir. Mais, allais-je dire, je vais me faire une raison. Il paraît que si je veux garder ma fille, il faut que je vous accepte comme gendre. Vous voyez, ça commence bien ! »

Je ne pus m'empêcher de rire. Il y avait dans cet homme de fer quelque chose qui me plaisait. Sa franchise, peut-être ?

Nos yeux se rencontrèrent et les miens ne se baissèrent pas. Puis soudain, il me tendit la main.

« Vous aurez peut-être du mal à me supporter, grommela-t-il, mais vous ferez, comme Paula, des concessions. En tout cas, je ne laisserai pas ma fille s'installer sur Mars ou Vénus, comme elle m'en menace si je m'oppose à ses volontés ! »

C'était donc là l'argument décisif employé par la jeune fille. Elle avait touché son père au point faible, son affection pour elle, en le menaçant de le

laisser sans postérité, et de réduire ainsi à néant ses efforts pour obtenir la puissance et l'argent.

Mais, si dur que fût Jens Fontaine, il était assez humain cependant pour céder à son amour paternel – plus fort que son orgueil. Deux fois, au cours de la même année, il avait fait preuve de noblesse, avec le Conseil et avec Paula. Un tel homme méritait d'être mieux connu. J'allais en avoir l'occasion et je le regretterais peut-être, parfois...

* * *

Trois ans se sont écoulés. Bien des choses se sont passées qui n'ont d'intérêt que pour nous. Nous n'avons plus entendu parler des Hommes-Plantes. Eux, leur polyèdre et notre navire ont disparu dans l'infini. Nous ne savons pas s'ils venaient d'un système éloigné du nôtre de plusieurs années-lumière ou simplement d'un satellite inexploré d'une des planètes externes. Le saurons-nous jamais ?

J'en ai fini avec le récit de mes expériences personnelles. Le reste, l'histoire des expéditions ultérieures qui nous conquièrent les planètes externes, est ou sera narré dans *Le livre des Avertissements*[\[9\]](#) que chaque planétarien pourra lire et méditer.

FIN

-
- [1] Stenteurs : combinaison de haut-parleur et d'appareil enregistreur par lesquels les directives sont données aux passagers des navires interplanétaires.
- [2] Antimécanisme : système de plaques magnétiques destinées à contrecarrer les effets de l'accélération initiale.
- [3] Le Conseil des Trois : un Vénusien, un Martien et un Terrien, qui commandent la confédération des trois Planètes internes. Ils sont élus pour six ans.
- [4] « Seng » : maladie semblable à la malaria, qui a son origine sur quelques planètes seulement, mais qui attaque les Terriens avec une particulière virulence. Les Martiens n'en sont presque jamais victimes. Le seul traitement est l'exposition au soleil. Au cours de la phase finale de la maladie, le corps devient pourpre.
- [5] Io, dont le diamètre est d'environ 3.840 kilomètres, tourne autour de Jupiter en décrivant une révolution de 416.000 kilomètres en quarante-deux heures.
- [6] La pesanteur d'un corps planétaire est obtenue en divisant la masse de ce corps, celle de la Terre prise comme unité, par le carré du nombre de fois où son rayon est inférieur ou supérieur à celui de la Terre. Un corps dont la masse égale 4 fois celle de la Terre et dont le rayon égale 2 fois celui de la Terre aura la même pesanteur, soit 4 divisé par 2².
- [7] Voir *Problèmes des Communications interstellaires*, vol. II, ch. III, rapport publié en 2237 par le Bureau interplanétaire de contrôle.
- [8] Cette déclaration semble incroyable, mais elle concorde avec la théorie d'une école d'astronomes qui tiennent Jupiter pour un soleil et non un corps planétaire et qui affirment qu'il a jadis formé avec le Soleil une étoile binaire. Jupiter, beaucoup plus petit que le Soleil, se serait refroidi beaucoup plus vite, et une fois éteints les feux de son noyau radioactif, aurait pris les caractéristiques planétaires.
- [9] *Le Livre des Avertissements* : c'est l'histoire officielle des planètes confédérées, ainsi nommée parce que ses cinquante tomes contiennent bon nombre d'avertissements à l'égard des peuples du système solaire, dans l'espoir que ceux-ci renonceront pour toujours à leurs erreurs passées.